N° 295 — Tome LXXXI 1er Octobre 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, ÉMILE HENRIOT,
INTÉRIM, P.-G. LA CHESNAIS, LOUIS LE CARDONNEL, RENÉ MARTINEAU,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, H. MESSET,
MICHEL MUTERMILCH, JEAN NOREL, GEORGES POLTI, RACHILDE, WILLIAM RITTER,
ANDRÉ ROUVEYRE, E. SAKELLARIDÈS,
HENRI SCHOEN, LÉON SÉCHÉ, ANDRÉ SPIRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

N° 295 — 1er OCTOBRE 1909

Henri Schoen	*Les Nouvelles Universités commerciales en Allemagne*	369
André Rouveyre	*Visages : XXV. J.-H. Fabre*	397
Léon Séché	*Sainte-Beuve mondain*, d'après la correspondance inédite de Madame d'Arbouville	398
Louis Le Cardonnel	*Poèmes*	425
André Spire	*Israël Zangwill et l'Humour juif*	430
E. Sakellaridès	*Psychologie de jeune fille. Lettres inédites de Mlle Phlipon (Mme Roland)*	445
René Martineau	*Balzac et l'Affaire Clément de Ris*	454
Charles Merki	*La Tour du Diable (1322)*, conte	466

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : XCIV. Civilisation*	477
Rachilde	*Les Romans*	480
Jean de Gourmont	*Littérature*	483
Georges Polti	*Littérature dramatique*	487
Edmond Barthélemy	*Histoire*	491
Jules de Gaultier	*Philosophie*	498
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	503
Henri Mazel	*Science sociale*	507
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	512
Intérim	*Les Revues*	518
R. de Bury	*Les Journaux*	525
Ernest Gaubert	*Les Théâtres*	529
Henri Albert	*Lettres allemandes*	532
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	536
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	541
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	545
William Ritter	*Lettres tchèques*	550
Emile Henriot	*Variétés : Le prétendu suicide de Gérard de Nerval*	555
Mercure	*Publications récentes*	557
—	*Echos*	558

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

MERCVRE DE FRANCE

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

PERCEVAL LOWELL

Directeur de l'Observatoire de Flagstaff, Arizona, États-Unis
Membre de la Société Astronomique de France

—

MARS

ET SES CANAUX

SES CONDITIONS DE VIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR

MARCEL MOYE

Professeur à l'Université de Montpellier
Membre de la Société Astronomique de France

AVEC SOIXANTE-QUATRE FIGURES

Un vol. in-8. Prix ..... 5 fr.

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e^)

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

VOLUMES IN-16 A **3** FR. **50** L'UN.

Éléments de philosophie biologique, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. 1 vol. in-16. 2e édition... 3 fr. 50

La voix. *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation*, par le Dr F. BONNIER, laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. 2e édition. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

De la méthode dans les sciences :

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la science*, par M. EMILE PICARD, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. P. TANNERY, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. JOB, professeur au Conservatoire des arts et métiers. — *Morphologie générale*, par M. GIARD, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. Le DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. PIERRE DELBET, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. TH. RIBOT, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne. — 12. *Morale*, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-16. 2e édition..... 3 fr. 50

L'éducation dans la famille. *Les péchés des parents*, par P.-F. THOMAS, professeur au lycée de Versailles. 1 vol. in-16. 2e édit..... 3 fr. 50

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

L'Énergie, par OSTWALD, trad. par E. PHILIPPI. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

LES

MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

Vient de paraître :

WAGNER

(2e *édition*)

Par HENRI LICHTENBERGER

Professeur adjoint à la Sorbonne.

Précédemment parus :

PALESTRINA, par MICHEL BRENET (2e *éd.*).
CÉSAR FRANCK, par VINCENT D'INDY (4e *éd.*).
J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO (2e *éd.*).
BEETHOVEN, par J. CHANTAVOINE (4e *éd.*).
MENDELSSOHN, par C. BELLAIGUE (2e *éd.*).
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D. CALVOCORESSI.
HAYDN, par MICHEL BRENET.
TROUVÈRES et **TROUBADOURS**, par P. AUBRY. (2e *éd.*).

MERCVRE DE FRANCE

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE
Fondé le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois
Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.
Secrétaires de la Rédaction : Georges BOHN et A. van GENNEP.

Sommaire du n° 69 (15 Septembre 1909).

Le pli professionnel chez le magistrat, par M. MARCEL LESTRANGER.
De quelques dogmatismes modernes. L'esprit de système et l'esprit de parti, par M. M. MIGNARD.
Le suffrage universel proportionnel et intégral, par M. LOUIS FRANK (de Bruxelles).

Notes et Analyses :
Quelques mots sur le choléra, par M. E. POZERSKI.
Les idées nouvelles sur les localisations cérébrales, par M. GEORGES BOHN.
A propos des questions d'alimentation, par M. R. LEGENDRE.
L'Orientation lointaine, par Mlle A. DRZEWINA.
Anti-Pragmatisme, par M. JULES DE GAULTIER.

Les Livres :
Les Folies raisonnantes : Le délire d'interprétation. — Promenades littéraires. — Aimons les arbres. — Les Riches depuis sept cents ans. — Livres nouveaux.

Les Revues :
Sully-Prud'homme mathématicien. — De l'étude des légendes populaires. — Notes sur le cynisme. — La Revue du syndicalisme français. — Articles signalés.

Chronique :
Carnet : L'ido. — Tableau des distances parcourues en aéroplane depuis 1897.

FRANCE, un numéro....	2 fr. »	UNION POSTALE, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois.....	11 fr. »	— six mois....	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande XII° ANNÉE, 1908

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° Illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (12e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an
Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet*, Paris, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

CUMIN et MASSON, Éditeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

LES MISÉRABLES

Illustrations de

GEORGES JEANNIOT

Gravées à l'eau-forte par

BOILOT, COURTRY, DESMOULINS, FAIVRE, GILBERT
MONGIN et MULLER

Cinq magnifiques volumes in-4 carré, brochés
Imprimés sur beau papier, par G. Chamerot
Ornés de 228 Eaux-fortes dont 25 hors texte.

Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Sur beau papier vélin blanc. . . . . 150 fr.

Payable 10 francs par mois

PRIME aux premières demandes
SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

La Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publie, tous les mois, un catalogue de BEAUX LIVRES (Livres d'Art. — Livres illustrés des XVIII[e] et XIX[e] siècles. — Autographes. — Belles Reliures, etc., etc.)

Ce Catalogue est envoyé gratuitement sur demande

LES
NOUVELLES UNIVERSITÉS COMMERCIALES EN ALLEMAGNE

—

Le développement de l'enseignement supérieur commercial a été encore plus rapide, chez nos voisins de l'est, que celui de l'enseignement technique. Jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, les Allemands se sont contentés de simples écoles de commerce, dont les cours étaient essentiellement professionnels et pratiques. L'idée d'enseigner, d'une façon théorique et réellement scientifique, les connaissances indispensables à un grand négociant avait, il est vrai, été défendue par quelques esprits supérieurs, en avance sur leur temps. Dès le début du dernier siècle, Gœthe semble en avoir eu le pressentiment dans une belle page où il proclame la nécessité d'une haute culture intellectuelle pour l'homme d'affaires et où il place le grand commerçant à la hauteur des hommes d'études les plus intelligents. « Je ne saurais connaître, s'écrie-t-il, en terminant son apologie, un homme dont l'esprit devrait être plus grand et plus cultivé que celui d'un vrai commerçant (*ich wüsste nicht wessen Geist grœsser und gebildeter sein müsste, als der Geist eines echten Kaufmanns*). » Une telle déclaration avait d'autant plus d'autorité qu'elle émanait d'un homme de lettres qui n'avait rien, absolument rien du négociant, mais qui avait été élevé dans une ville commerçante et aristocratique. Ces revendications isolées étaient restées sans réponse, tant que l'Allemagne n'avait pas une flotte assez puissante pour disputer à l'Angleterre, à la France et aux Etats-Unis les

grands marchés internationaux. Pour un commerce restreint, quoique déjà actif, les fils des anciens commerçants allemands suffisaient à assurer les transactions internationales. Et ce sont précisément ces grandes familles de négociants qui, par une ironie bizarre, mais bien compréhensible, des circonstances, furent longtemps les adversaires acharnés du grand mouvement qui poussait l'Allemagne vers la réalisation d'un vaste programme d'enseignement supérieur commercial. Telle est la raison qui va nous expliquer la naissance tardive et la genèse douloureuse des nouvelles universités commerciales. Il est nécessaire d'insister sur ce point avant d'étudier la création, l'organisation et le triomphe définitif des nouveaux établissements d'enseignement supérieur.

I

Caste fermée et jalouse de ses droits, les anciennes familles des antiques cités commerçantes, telles que Hambourg, Lubeck et Brême, tenaient à conserver pour leurs propres membres la haute direction des puissantes maisons et des grands comptoirs que leurs ancêtres avaient créés. Leurs fils recevaient une culture générale dans les écoles secondaires d'enseignement classique (*gymnases*) ou moderne (*écoles réales*)(1). Ceux qui tenaient à acquérir des connaissances plus complètes suivaient quelques cours à l'Université, de préférence dans une faculté de droit. Quant à l'habitude du commerce, ils l'avaient pour ainsi dire dans le sang, par hérédité. Vivant, dès leur enfance, dans un milieu où toutes les préoccupations convergeaient vers les questions commerciales, ayant passé une partie de leur jeunesse au comptoir ou dans les bureaux de leur père, ils connaissaient à fond les rouages et l'organisation d'une grande maison de commerce. La pratique n'avait pas de secret pour eux. Les relations, qui ont toujours été l'une des conditions de réussite dans les entreprises commerciales, leur étaient acquises. Les meilleures places leur étaient réservées d'avance par leurs parents ou par leurs amis, pour le jour où ils auraient terminé leurs études; plus d'un fils de famille n'hésitait pas à s'expatrier pour quelques années, afin de représenter aux Indes, en Orient ou en Amérique, la mai-

(1) C'est-à-dire dont l'enseignement dirige les élèves vers les *réalités* de la vie pratique.

son de son père. Ayant grandi dans l'affaire qu'il était appelé à diriger, il en connaissait tous les ressorts, et nul n'était mieux préparé à lui donner un jour une impulsion nouvelle.

Dès lors, un enseignement supérieur commercial n'était pas indispensable. Voilà pourquoi la Chambre de commerce de Hambourg lutta énergiquement contre la création des universités commerciales. Instinctivement, ses membres craignaient de voir se dresser bientôt devant eux des concurrents nouveaux, issus des classes moyennes et besogneuses, mais parfaitement armés pour la lutte économique et munis de toutes les connaissances que donne un enseignement supérieur, théorique et pratique.

Même à la fin du dix-neuvième siècle, en 1897, la protestation de la ville libre éclata en termes d'une violence qui nous étonne aujourd'hui. Une lettre officieuse du 15 février 1898, adressée au Congrès qui avait organisé une consultation nationale, est comme un résumé des objections longtemps préparées. Cette épître s'insurge contre toute tentative d'astreindre les futurs commerçants à des études universitaires; elle déclare les études purement scientifiques non seulement *inutiles*, mais encore *nuisibles* à un commerçant; elle fustige les airs dédaigneux et prétentieux des innombrables docteurs des universités allemandes. Pourquoi, s'écrie-t-elle, aller perdre des années dans des salles de cours où triomphe la science morte et où ne pénètre pas le souffle vivifiant de la vie pratique? « Des écoles spéciales de commerce et des universités commerciales (*Handelshochschulen*), lisons-nous dans ce curieux document, donneraient à la formation de l'esprit du commerçant *une base dangereuse et nuisible*. La science du commerce est une science purement empirique qui ne s'apprend pas sur les bancs de l'école, mais seulement par l'exercice pratique. En sortant de l'école de commerce ou de l'université commerciale, le jeune homme entrera dans la vie pratique avec des opinions préconçues; malgré toute la théorie dont il sera imbu, il sera obligé de tout recommencer, et les années précieuses qu'il aura passées à l'université seront pour lui du temps perdu; le plus souvent, on ne remarquera qu'il a étudié les sciences commerciales qu'en voyant les allures prétentieuses et ridicules d'étudiant allemand dont il ne pourra jamais se débar-

rasser. » Dans cette lettre perce, à chaque instant, le dédain de l'homme d'affaires et du grand commerçant pour le savant à lunettes et le *Herr Doktor* prétentieux, que notre littérature a souvent tournés en ridicule, non sans quelque apparence de raison.

On comprend maintenant combien de difficultés et de préjugés les partisans des futures universités commerciales eurent à vaincre pour faire triompher leurs projets (1).

II

Dans ce conflit entre les partisans d'une haute culture commerciale et les défenseurs de la pratique et de la tradition, l'exemple de la France ouvrit des perspectives décisives. Cette fois encore, comme au moyen âge pour les universités littéraires, comme au siècle dernier pour les grandes écoles techniques ou polytechniques, c'est de France qu'est parti le mouvement. Si nous nous sommes trop facilement endormis sur nos lauriers, si nous sommes actuellement contraints de faire des efforts pour regagner l'avance que d'autres nations ont acquise sur nous, ce n'est pas une raison pour ne pas reconnaître, par fausse modestie, que nos grandes cités commerçantes ont montré la voie à suivre. Les historiens allemands de l'enseignement commercial en Europe sont les premiers à le reconnaître.

Sans remonter jusqu'à l'*Académie cambiste* de M. de la Cornière, qui fut, dès 1767, une véritable école de commerce, Paris avait, en 1820, son *Ecole spéciale de commerce*, qui fut adoptée en 1869 par la chambre de commerce et forma, depuis sa fondation, de nombreuses générations de négociants distingués. En 1881, dix-sept ans avant la première université commerciale allemande, était fondée notre *Ecole des Hautes Etudes commerciales*, qui est un véritable établissement d'enseignement supérieur. Puis fut créé le bel *Institut commercial* de l'avenue de Wagram, dû à l'initiative d'un directeur de mérite, et qui prépare spécialement au commerce d'exportation. La province ne restait pas en arrière, et, dès le dix-

(1) Voir l'introduction générale de M. W. Lexis au bel ouvrage encyclopédique sur l'ensemble de l'*Instruction publique en Allemagne*, rédigé par les professeurs les plus distingués de l'Allemagne à l'occasion de l'exposition de Saint-Louis, vol. IV, 2e partie.

neuvième siècle, elle avait une dizaine d'écoles supérieures de commerce.

La France avait donc organisé un enseignement supérieur commercial à une époque où l'Allemagne n'avait encore que des écoles de commerce primaires ou secondaires, où sa marine marchande était peu importante, et où ses produits manufacturés empruntaient souvent les navires anglais pour traverser les mers (1).

Ce n'est pas tout. Il est une autre organisation par laquelle notre pays exerça une influence considérable sur le développement de l'enseignement commercial allemand. Dès le milieu du siècle dernier, nos puissantes chambres de commerce ne se contentèrent pas de créer des cours spéciaux dans nos grandes villes commerçantes; elles favorisèrent de tout leur pouvoir les études scientifiques relatives à toutes les questions qui touchent au commerce et à l'industrie; elles organisèrent des missions d'études dans les différents pays producteurs ou importateurs, et surtout elles provoquèrent la réunion de grands congrès internationaux, où les plus gros commerçants et les plus puissants industriels de toute l'Europe purent échanger leurs idées sur les moyens de favoriser et de développer l'industrie et le commerce international.

En 1886, le Congrès international organisé par la Chambre de commerce de Bordeaux, en 1889, celui de Paris, réunissent les délégués de toutes les nations commerçantes des deux mondes.

Les nombreux représentants de l'Allemagne constatèrent les efforts de nos négociants et de nos industriels pour mettre un enseignement scientifique à la portée de nos futurs commerçants. Ils retournèrent dans leur pays avec la conviction que, pour lutter avantageusement avec la France et l'Angleterre sur le terrain économique, il fallait former au plus tôt une élite de négociants et de voyageurs, munis de toutes les connaissances théoriques et pratiques susceptibles de leur faciliter leur tâche en pays étranger. Le résultat de leur voyage et

(1) Cependant l'Allemagne avait eu, elle aussi, dès le XVIII[e] siècle, une école de commerce à Hanau (*Handlungsschule von J. P. Gwerlande*, 1784), et une *Académie commerciale* à Hambourg (*Handlungsakademie von J. G. Büsch*, 1728-1800). Mais toutes deux avaient disparu au commencement du XIX[e] siècle. Vienne avait une *Académie commerciale* dès 1770, et Moscou eut une grande école de commerce de 1783 à 1798; cette dernière fut transférée à Saint-Petersbourg en 1799.

de leurs nombreuses observations ne devait pas tarder à se manifester.

III

Ayant constaté l'utilité de nos congrès, les Allemands se décidèrent à se grouper à leur tour, pour donner une impulsion puissante à l'enseignement commercial. En 1895, six ans après le congrès de Paris, se formait à Brunswick une puissante association, la *Société allemande pour l'enseignement commercial* (*Deutscher Verband für das Kaufmännische Unterrichtswesen*), décidée à créer un mouvement puissant en faveur d'un enseignement commercial encore plus complet que celui de nos écoles de commerce. Son but avoué était de conduire l'Allemagne à la conquête de tous les marchés internationaux de l'ancien et du nouveau monde. Ses rapports et les travaux de ses membres et de son comité directeur sont extrêmement instructifs à ce point de vue (1). Le secrétaire général de Mannheim, M. Charles Simon, et le docteur Apt, de Berlin, insistent dans leurs mémoires (2) sur le fait qu'un grand négociant doit connaître les mœurs et les usages, les goûts et les besoins, le droit commercial, les tarifs et le crédit des principaux pays du monde et devrait pouvoir s'exprimer en cinq ou six langues étrangères. Un mémoire rédigé par quelques membres de la chambre de commerce de Cologne est encore plus caractéristique à cet égard ; il déclare que « le grand négociant moderne doit accomplir la totalité du travail intellectuel nécessaire pour créer, entretenir et multiplier les relations les plus diverses dans toutes les parties du monde » : son regard doit embrasser, disent les rapporteurs en terminant, « le monde civilisé tout entier (*die ganze Kulturwelt*) : car il doit être au courant de la législation industrielle et commerciale de tous les pays ; il doit connaître leur histoire économique, leurs ressources, leur avenir, y épier tous les progrès de la science et de l'industrie... *Car la création des universités commerciales est, par excellence, une œuvre patriotique et nationale* (*vor allem ein patriotisches und nationales Werk*) ».

(1) Les documents importants réunis par la Société formaient, en 1908, trente volumes (Leipzig, 1895-1904).

(2) 1796-1799.

Pendant trois ans, la Société allemande lutta avec énergie contre les anciens préjugés qui prétendaient réserver la haute culture générale et les méthodes scientifiques aux carrières dites libérales. Elle proclama à cor et à cri la nécessité de créer de grandes universités commerciales (*Handelshochschulen*), ayant les mêmes droits que les anciennes facultés et que les universités techniques, capables de lutter avec les meilleures écoles de commerce de l'étranger. Possédant, grâce à la richesse et à la générosité de ses membres, des ressources considérables, elle organisa à ses frais des enquêtes approfondies sur l'enseignement commercial à tous les degrés (1). Elle réunit de grands congrès, auxquels prirent part les délégués de toutes les chambres de commerce de langue allemande et les plus grands industriels du pays. En 1897, c'est le *Congrès de Leipzig* qui reconnaît l'infériorité de l'Allemagne par rapport à l'Angleterre et à la France au point de vue commercial et proclame la nécessité de faire des efforts et des sacrifices sérieux pour distancer ces nations rivales. En octobre et novembre de la même année, ce sont les importants travaux de la commission de la société à Eisenach et à Hanovre. Puis, c'est la grande *Conférence commerciale* de Berlin qui étudie la question des nouvelles universités (*Hochschulen*) au ministère du commerce et de l'industrie. La nécessité d'un enseignement supérieur commercial, à la fois théorique et pratique, y fut enfin reconnue presque à l'unanimité.

Du reste, à mesure que l'industrie allemande faisait des progrès, il devenait de plus en plus évident que les fils des anciennes familles de négociants ne suffisaient plus pour diriger le commerce toujours plus étendu de l'Allemagne moderne. Dès que l'industrie se mit à produire des stocks trop considérables pour pouvoir être écoulés dans le pays même, apparut la nécessité de faire un vigoureux effort d'expansion coloniale. Et, lorsque les universités techniques eurent mis en lumière les avantages d'un enseignement supérieur en même temps théorique et pratique, les plus sceptiques durent reconnaître leur erreur. Les villes industrielles du centre et du sud de l'Allemagne cherchèrent à échapper à l'omnipotence des anciennes villes hanséatiques. Voilà pourquoi nous allons voir que ce n'est ni à Hambourg, ni à Lubeck, ni à Brême, ni dans

(1) V. W. Lexis, *op. cit.*

aucun des grands ports du nord que se sont créées les premières universités commerciales, mais au sein des régions les plus industrielles de la Province rhénane et de la Saxe. C'est là que les dons et les legs furent les plus importants, là aussi que les municipalités et les chambres de commerce firent les sacrifices les plus considérables.

IV

Fait remarquable, ce ne furent pas des théoriciens, ni même des commerçants de profession qui eurent les premiers l'idée d'un enseignement supérieur commercial et en furent les principaux bienfaiteurs. Ce sont de grands industriels, des hommes d'une haute culture intellectuelle. Le principal donateur, le conseiller du commerce Gustave de Mevissen, était président de la compagnie des chemins de fer rhénans, directeur de la Société des banques de Schaffhouse, fondateur de la banque de Darmstadt et de Luxembourg, des fonderies de Hœrd et de plusieurs sociétés d'assurances et de contre-assurances. C'est lui qui, dès 1879, posa les premières assises de la future université de *Cologne*, en mettant à la disposition de la ville 191.500 marks pour fonder, lorsque capital et intérêts atteindraient un million, une *Académie commerciale* (*Handelsakademie*). C'est donc Cologne qui fut la première ville allemande ayant des fonds importants en vue d'un établissement supérieur d'enseignement commercial. En 1899, le conseiller Mevissen léguait encore 300.000 marks à ajouter au capital initial et divers terrains. Sans attendre que les capitaux eussent atteint le chiffre fixé, la municipalité de Cologne ajouta ce qui manquait encore, et, en 1901, elle put inaugurer solennellement son université commerciale.

Elle avait été devancée par *Aix-la-Chapelle*, qui créa un enseignement supérieur des sciences commerciales rattaché à son université technique (1898), et par *Leipzig*, qui inaugura, la même année, l'université commerciale que réclamait depuis trois ans la *Société allemande* et qui devait servir de modèle à tous les établissements futurs du même genre (28 avril 1898).

Quatre ans plus tard, la ville aristocratique de *Francfort-sur-le-Mein* créait à son tour sa grande *Académie des sciences sociales et commerciales*, qui est une véritable université à

tendances pratiques, et dont l'enseignement dépasse de beaucoup les limites d'une école supérieure de commerce ordinaire.

Enfin, plus récemment encore, la ville industrielle de *Mannheim* voulut avoir, elle aussi, son enseignement supérieur commercial. D'autres villes revendiquent le même privilège. Berlin va avoir son université commerciale très prochainement. Déjà les plans sont tracés et les grandes lignes de l'enseignement futur ont été établies. La question est agitée à Munich, à Hanovre, à Dusseldorf et même à Hambourg, dont la chambre de commerce s'est enfin réconciliée avec l'idée d'un enseignement commercial supérieur. Déjà la capitale de la Bavière a renforcé son enseignement commercial, en créant de nouveaux cours supérieurs d'économie politique et de droit social (1), et Hambourg vient d'inaugurer solennellement son *Institut colonial* (2), en attendant d'avoir à son tour une université commerciale.

Ainsi, dans toutes les régions de l'Allemagne, les efforts de la *Société allemande pour l'enseignement commercial* et de ses congrès ont porté leurs fruits ; partout on a reconnu la nécessité de donner aux futurs négociants une haute culture générale et scientifique. La période de lutte est passée; la période d'organisation intérieure va commencer.

Voyons donc maintenant comment on a organisé l'enseignement et l'administration des nouveaux établissements d'enseignement commercial.

V

Les universités commerciales allemandes ont pris pour modèles, non les anciennes facultés, mais les universités techniques, dont nous avons étudié ici-même l'organisation et l'administration (3). Comme ces dernières, elles ont cherché à s'adapter le mieux possible aux besoins des régions où elles sont nées, et qui ont fait pour elles des sacrifices considérables ; dans ce but, elles ont voulu éviter d'enfermer leur enseignement dans des cadres rigides et immuables, de fixer à l'avance, une fois pour toutes, le nombre de sections ou facultés que

(1) Octobre 1908.
(2) 20 avril 1908.
(3) 1er janvier 1909

doit comprendre une université commerciale. Cependant, après bien des tâtonnements, il semble établi aujourd'hui par l'expérience qu'une université commerciale moderne doit comprendre au moins six grandes sections, correspondant aux différents groupes de sciences plus ou moins parentes qui rentrent dans l'ensemble des études commerciales, et aussi aux différentes carrières en vue desquelles cet enseignement doit attirer les jeunes gens.

Il est une première catégorie d'étudiants pour lesquels les nouvelles universités étaient en quelque sorte prédestinées. Ce sont les futurs professeurs des écoles de commerce de tout ordre. Jusqu'au commencement de ce siècle, le recrutement de ces maîtres était très difficile et n'offrait aucune garantie. Et cependant l'Allemagne, encore privée d'enseignement supérieur commercial, avait de nombreuses écoles de commerce élémentaire et secondaires et d'innombrables écoles de culture complémentaires dites de *perfectionnement* (*Fortbildungsschulen*)(1). Où trouver des maîtres pour les cinquante mille élèves qui, chaque année, demandent à ces écoles un complément d'études commerciales ou techniques ? Comment former des guides pour les milliers de commis que le désir de s'instruire ou la loi de certains états confédérés pousse ou oblige à suivre des cours pendant leurs années d'apprentissage commercial? Il y avait là pour les nouvelles universités une haute mission à accepter et une clientèle toute trouvée. Elles doivent former tout d'abord, exactement comme toutes les universités du monde, les professeurs des sciences spéciales qu'elles enseignent, et leur principale *section* ou *faculté* sera la *Section pédagogique*, destinée surtout aux futurs professeurs de sciences commerciales.

Mais les nouvelles universités n'ont pas seulement pour but de former des professeurs. Elles ont une clientèle beaucoup plus nombreuse. Dès l'origine, elles ont explicitement déclaré qu'elles voulaient préparer aux carrières pratiques (2). Il s'agit donc pour elles de donner aux jeunes gens qui se destinent au

(1) D'après une statistique que j'ai sous les yeux, le royaume de Prusse avait, à lui tout seul, en 1908, rien que pour l'enseignement commercial, 208 de ces *écoles de perfectionnement* avec 92 997 élèves, en augmentation de 9 915 élèves dans les quatre années précédentes. La Saxe en a encore plus, toutes proportions gardées. Pour l'enseignement industriel, les écoles de perfectionnement (*Gewerbliche Fortbildungsschulen*) sont 4 fois 1/2 plus nombreuses et sont suivies par 176-738 Prusse seule).

(2) Voir Lexis, *op. cit.*, vol. IV, 2.

commerce, à la banque, à la librairie, une solide culture générale et spéciale.

La première branche qui sera, par conséquent, nécessaire à la plus grande partie de ces jeunes gens sera l'*Économie politique*. Par des cours d'histoire du commerce et de politique coloniale, par l'étude approfondie des traités de commerce et des statistiques, des assurances et des questions sociales, cette section attirera sans aucun doute de plus en plus les nombreux exportateurs des produits allemands en pays étranger. Elle ajoutera à son enseignement des cours spéciaux de banque et de finances, quand ces branches ne feront pas l'objet d'une section spéciale destinée aux futurs financiers et aux employés des grandes banques.

Si les grands négociants exportateurs ont surtout besoin de connaître la situation économique des différents pays étrangers, clients actuels ou futurs de l'Allemagne, les commerçants qui vendent leur marchandise dans le pays même doivent avant tout connaître le droit commercial ou, selon les cas, le droit maritime, les devoirs réciproques des patrons et des employés, la question des retraites ouvrières et, en général, toutes les lois sociales anciennes et nouvelles. De là une nouvelle section qui fera, elle aussi, partie intégrante et nécessaire d'une université commerciale, la *Section de Jurisprudence commerciale*.

Pour les futurs comptables et les secrétaires généraux chargés de la correspondance des grandes maisons, l'économie politique internationale et le droit seront moins nécessaires que la *Correspondance commerciale* proprement dite. De là une section spéciale pour la tenue des livres, l'arithmétique commerciale et la correspondance; elle comprend d'innombrables exercices pratiques relatifs aux livres de comptes et à toutes les écritures, pour lesquelles les lois allemandes sont extrêmement rigoureuses.

Les *Langues Vivantes* auront, pour beaucoup de commerçants, une importance plus considérable encore que les branches précédentes. De là, la nécessité de leur consacrer une section spéciale. Elle comprendra l'étude approfondie d'au moins cinq langues modernes étrangères : le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol et le russe. A Cologne, on enseigne huit langues vivantes, et il n'est pas douteux que, si le commerce de

l'Allemagne avec l'Extrême-Orient s'accentue encore, le japonais et peut-être le chinois seront enseignés dans les universités commerciales (1).

Enfin, les nouvelles universités ont toujours proclamé bien haut que leurs étudiants devaient avoir une haute culture générale et pas uniquement une instruction spéciale appropriée à leur carrière future. De là une *Section de culture générale* comprenant des cours de littérature allemande, d'histoire, d'esthétique, de littérature étrangère, d'histoire naturelle et de philosophie. Cette section sera ouverte aux étudiants de toutes les catégories. Dans des villes comme Francfort, où il n'y a pas d'université littéraire, elle offrira des cours publics à tous ceux qui veulent accroître leur instruction générale. C'est par là que les nouveaux établissements pourront faire de l'extension universitaire.

Ainsi, *Économie politique*, *Droit commercial*, *Correspondance et Exercices pratiques*, *Langues vivantes*, *Préparation des professeurs de commerce*, et, comme couronnement de ces études diverses, un *enseignement général*, voilà, en quelque sorte, le *noyau* d'une université commerciale. Dans la pratique viendront s'ajouter à ces différentes sections les cours qui répondront le mieux à l'industrie et au commerce de chaque région. Dans une province industrielle comme la Saxe, on aura des cours d'industrie textile et de chimie appliquée (*Leipzig*), dans une ville aristocratique et financière comme Francfort, on développera particulièrement les cours de culture générale et on aura une section spéciale pour la finance, ainsi que des cours préparant à la carrière d'attaché d'ambassade et de consul. De cette façon, chaque région aura l'enseignement commercial qui répondra le mieux à ses besoins particuliers, à ses produits, à son industrie. Et, pour peu qu'il apparaisse dans le pays un produit d'exportation nouveau, bien vite l'université régionale chargera les professeurs compétents d'étudier quelle est la partie du monde habité où il se placera le mieux, et, si cela est nécessaire, on n'hésitera pas à créer des cours nouveaux en rapport avec la nouvelle source de richesse.

(1) Voir surtout Eckert, *Die staedtische Handelshochschule in Coeln*, 1re édition, Berlin, 1904.

VI

De même que l'organisation, l'*administration* des nouvelles universités commerciales est presque calquée sur celle des universités techniques. Seulement, ici, les municipalités et les chambres de commerce ont cherché à avoir une influence prépondérante dans les conseils ou dans les comités directeurs, auxquels sont confiées les destinées des grands établissements qu'elles ont contribué à créer.

Comme toutes les universités allemandes, anciennes ou modernes, les universités commerciales sont représentées par une assemblée souveraine qui s'appelle *Grand Conseil* à Francfort, *Sénat* à Leipzig, *Kuratorium* à Cologne. Cette assemblée correspond à notre *Conseil de l'université*, mais avec cette grande différence qu'elle ne dépend pas d'un représentant du gouvernement choisi et nommé en dehors d'elle. Elle est composée de délégués des villes, des chambres de commerce et des professeurs; elle choisit, en général, dans son propre sein, une *Commission permanente* qui forme le *Conseil d'administration* (Francfort), règle les questions de détail présentant un intérêt général pour toute l'université et représente l'établissement au dehors.

Les questions qui n'intéressent qu'une seule section sont soumises à l'*Assemblée des professeurs* de la division intéressée, qui porte en général le nom de *Collège* (Leipzig, Aix-la-Chapelle). Cette assemblée des professeurs titulaires nomme dans son sein un *Président* ou *Recteur* (Francfort), qui correspond à peu près aux doyens de nos facultés. C'est lui qui, avec l'assistance de l'*assemblée* ou *collège* des professeurs, établit les programmes et plans d'études qui seront soumis à la ratification du conseil suprême; c'est lui qui s'occupe des intérêts et des travaux des étudiants et de l'emploi des fonds mis à sa disposition par le *Sénat* ou *Grand Conseil*; en un mot, c'est de lui que dépend la vie interne et la discipline de chaque section (1). En général, le chef d'une université commerciale n'est pas renouvelé chaque année. A Francfort et à Cologne, le Président du *Grand Conseil* et du *Kuratorium* n'ont pas changé depuis l'origine de ces deux universités. C'est là une grande différence

(1) Voir H. Rayot, *Die Handelshochschule Leipzig*, Berlin, 1904, M. Raydt est le directeur d'études de l'établissement.

avec les anciennes universités, dont les recteurs sont nommés chaque année par leurs collègues, et avec les universités techniques, dont les chefs changent tous les deux ou trois ans ou même chaque année. Il a évidemment paru nécessaire de donner à des institutions nouvelles un gouvernement stable, capable de diriger l'établissement avec esprit de suite vers un idéal toujours le même, et par des moyens qui ne fussent pas susceptibles de changer chaque année, au gré d'un chef nouveau. C'est, sans doute, pour la même raison que les destinées de nos jeunes universités françaises ont été confiées à des recteurs et à des doyens qui restent assez longtemps à leur poste pour pouvoir réaliser des réformes prévues et préparées longtemps à l'avance.

VII

L'enseignement des universités commerciales est en même temps *scientifique* et *pratique*. Au point de vue de la technique, la première difficulté pour cet enseignement, qui n'avait encore ni traditions ni routine, était de tenir la balance égale entre les exigences de la science et les nécessités de la vie pratique : il fallait tenir compte du caractère propre de tout enseignement *supérieur* et des désirs particuliers et nécessairement un peu utilitaires des futurs commerçants.

On y est arrivé en divisant l'enseignement en deux parties bien distinctes : une *partie théorique* et une *partie pratique*. Pour la partie théorique, tous les professeurs s'efforcent de suivre les méthodes des autres universités et de maintenir le niveau des études à une hauteur digne de l'enseignement supérieur : ils jouissent, chacun dans sa partie, de la liberté d'enseignement la plus complète, et chaque maître peut exposer en toute indépendance ce qu'il considère comme la vérité, alors même que les résultats de ses recherches seraient en désaccord avec la politique coloniale ou sociale du gouvernement. C'est là un droit que tous les professeurs d'universités allemandes, anciennes ou modernes, considèrent comme sacré, et qui est aussi absolu dans l'Allemagne monarchique que dans les républiques les plus avancées. Ce privilège de l'enseignement supérieur est si bien admis, même en Prusse, que

(1) Voir *Deutsche Handelschul-Lehrerzeitung* de MM. Nicklisch et Growmann, année 1904.

personne n'a été étonné, au commencement de la présente année scolaire, d'entendre le *Rector Magnificus* de l'université de Berlin tenir un discours d'ouverture sur la séparation de l'Église et de l'État, et montrer, par l'histoire, que l'évolution naturelle et logique des nations modernes devait aboutir fatalement, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à la séparation des deux pouvoirs. Cette thèse, assurément bien subversive dans la capitale même du césaro-papisme de Guillaume II, a été discutée et attaquée avec passion par tous les représentants de la religion d'État, mais nul ne s'est permis de contester au chef suprême de l'université Frédéric-Guillaume le droit de la soutenir.

Cependant la plus grande difficulté était d'éviter l'écueil signalé par la chambre de commerce de Hambourg : il s'agissait de former *des hommes pratiques* et non des théoriciens, dédaigneux du travail manuel, affichant des airs de supériorité. On y est arrivé, non seulement en s'efforçant de ne pas perdre de vue les applications des sciences que l'on enseignait, mais surtout en multipliant les travaux pratiques. Les laboratoires destinés à ces travaux d'un nouveau genre sont les *séminaires*, qui jouent dans les universités allemandes à peu près le rôle de notre *École normale supérieure* réorganisée vis-à-vis de nos étudiants en lettres et en sciences. Chaque section spéciale a son séminaire, quelquefois plusieurs. Ce sont des groupes d'étudiants, se destinant à des carrières analogues, travaillant en commun et dans des locaux spéciaux, sous la direction d'un professeur ou d'un aide (*Assistent*), en vue de leur préparation professionnelle ou de leurs examens. C'est dans ces séminaires que les étudiants sérieux se livrent à d'innombrables expériences de tout genre et aux exercices professionnels et techniques les plus variés. Les futurs professeurs y font des conférences ou des leçons devant leurs camarades, comme ils le feront plus tard devant leurs élèves; les futurs commerçants y écrivent des lettres de réclame aux représentants de toutes les parties du monde, ou bien ils s'exercent à conclure des marchés fictifs. Le matériel dont disposent ces « séminaires » est souvent d'une richesse dont nous n'avons aucune idée. Les machines à écrire les plus perfectionnées, les appareils téléphoniques et télégraphiques,

d'ingénieuses machines à calculer, en un mot, tout ce qui peut faciliter le commerce et les échanges se trouve là réuni à la portée des professeurs et des élèves. Des bibliothèques spéciales très complètes ont été créées en cinq ou six ans pour les différents séminaires. L'*Académie* de Francfort a consacré, d'un seul coup, 31.000 francs à la bibliothèque de son séminaire pour les langues romanes (1). Jugez de ce qu'on fait pour les autres. L'université de Cologne reçoit régulièrement environ 250 journaux et revues commerciales de toutes les parties du monde. Voulez-vous consulter un rapport quelconque de l'une de nos chambres de commerce, allez le demander à la bibliothèque de Francfort, de Cologne ou de Leipzig. Pour faciliter les exercices pratiques, l'université de Leipzig a créé un magnifique *comptoir modèle*, semblable de tous points aux vastes établissements où affluent et d'où repartent pour les cinq parties du monde les produits manufacturés ou agricoles de toute une région (2).

Enfin, pour achever l'éducation professionnelle des futurs commerçants, les Allemands ont créé depuis quelques années de luxueux musées commerciaux, où les étudiants peuvent étudier les produits nationaux les plus perfectionnés et surtout ceux de l'industrie étrangère. C'est là qu'ils pourront se faire en peu de temps une idée exacte des échanges possibles, étudier les procédés de fabrication de leurs concurrents étrangers.

Depuis quelques années, presque toutes les grandes cités commerçantes ou industrielles de l'Allemagne ont fondé un musée de ce genre. Tout y est admirablement organisé pour faciliter les études. L'établissement se compose ordinairement de trois parties distinctes, ayant chacune un catalogue spécial. La première présente un tableau complet des produits de la région ainsi que des collections relatives aux différentes industries locales. La seconde division, beaucoup plus importante, met sous les yeux des visiteurs des collections d'objets d'art, de produits de toute sorte, provenant des contrées avec lesquelles l'Allemagne est ou pourrait être en relations d'affaires. C'est là que l'industrie allemande trouve des modèles à

(1) V. Vogt, *Die Akademie für soziale und handelswissenschaften zu Frankfurt am Main.*
(2) V. Raydt, *op. cit.*

imiter, et l'on sait qu'elle se distingue beaucoup plus par l'art de l'imitation que par le génie créateur. Dans le but de faciliter l'étude, beaucoup d'objets exposés ne sont pas terminés, ou encore ils ont été brisés, pour permettre aux regards expérimentés de découvrir plus facilement le secret de la cuisson ou de la pâte.

Dans la troisième section du musée sont réunies une bibliothèque commerciale et une série de bureaux de renseignements, où l'étudiant et le négociant peuvent se documenter sur l'origine de tous les objets étrangers exposés. Après avoir admiré nos bronzes d'art, nos porcelaines ou nos dentelles, le commerçant pourra se renseigner sur la fabrication de ces objets et sur les maisons qui pourront les lui livrer dans les meilleures conditions.

Enfin, suivant en cela l'exemple des universités techniques (1), les universités commerciales ont inscrit dans leurs programmes de nombreuses excursions d'étude, sous la conduite d'un professeur. Ainsi les étudiants apprendront à connaître *de visu* les grands établissements et les principales industries de leur région; ils pourront étudier les innombrables rouages d'une grande administration; ils verront les employés et les ouvriers à l'œuvre et s'intéresseront aux questions sociales, de la solution desquelles dépendent les relations entre le capital et le travail, entre le patron et l'ouvrier. A Francfort, l'*Académie des sciences sociales et commerciales* a même conclu un arrangement avec les banques, en vertu duquel ceux de ses élèves qui se destinent aux finances vont y faire un stage, qui les initie rapidement à toutes les affaires de bourse et de banque. Pour ce qui est des langues vivantes, il est question d'obliger tous les futurs professeurs de français commercial à faire *isolément* un stage d'un an ou de quelques mois dans une ville française, et Francfort a déjà adopté cette mesure à titre d'essai.

Tous ces efforts, toutes ces mesures ont pour but d'éviter l'écueil signalé jadis par la chambre de commerce de Hambourg, de former des hommes aussi *pratiques* que *cultivés*, aussi au courant des secrets et des difficultés de leur partie

(1) Cf. *Mercure de France*, janvier 1909, p. 17.

spéciale que des méthodes et des progrès de la science contemporaine.

VIII

La grande différence entre les universités commerciales de l'Allemagne et nos écoles supérieures de commerce réside dans le *recrutement des élèves*. Comme les universités techniques, les nouveaux établissements ne sont pas des écoles fermées, mais des facultés ouvertes à tous ceux qui justifient, par un diplôme ou par un certificat de l'enseignement secondaire, qu'ils peuvent suivre les cours avec fruit. Tous les élèves qui ont terminé leurs études secondaires dans un établissement à neuf classes, ou dans les écoles de commerce reconnues équivalentes, peuvent y être inscrits comme élèves réguliers. De même les professeurs de commerce qui ont déjà passé deux examens et les commerçants munis du certificat pour le volontariat d'un an (1).

De plus, les personnes d'âge mûr peuvent suivre les cours comme « hôtes » (*Hospitanten*) ou comme « auditeurs » (*Hoerer*), pourvu que leur culture générale leur permette de comprendre l'enseignement donné et soit au niveau d'un bon élève de seconde.

Pour les étudiants étrangers, les conditions d'admission sont très larges. Tout élève qui a le droit d'entrer dans une université de son pays d'origine peut être inscrit comme étudiant régulier, pourvu, naturellement, qu'il comprenne assez bien l'allemand pour suivre les cours. Il n'est pas douteux qu'un de nos bacheliers des sections A,B,C ou D aurait, théoriquement, le droit d'entrer dans une université commerciale allemande, s'il avait appris assez d'allemand pour comprendre un exposé fait dans cette langue. Pratiquement, je crois que ce seraient nos élèves de la Section *sciences-langues vivantes* qui auraient le plus de chances de suivre les cours avec fruit. Il est certain qu'un séjour de quelques mois ou d'un an à Francfort ou à Cologne, avec la faculté de suivre les cours de la section générale et d'une section spéciale, aurait d'inap-

(1) En Allemagne l'examen du volontariat d'un an est très facile et à la portée de tout homme cultivé. L'élève des établissements secondaires acquiert ce droit de ne faire qu'un an par le seul fait de son passage en seconde supérieure (*Obersekunda*), si bien que tout homme un peu instruit fait son volontariat. Il n'est pas nécessaire de verser 1.500 francs, mais il faut s'équiper à ses frais, ce qui est tout aussi coûteux.

précieables avantages pour nos futurs négociants. Ils apprendraient à connaître les méthodes des commerçants allemands, les procédés de fabrication industrielle et aussi les besoins multiples d'un pays qui est l'un de nos meilleurs clients au point de vue commercial et qui pourrait nous acheter deux fois plus de marchandises si nous connaissions mieux ses goûts et l'art de lui offrir les produits de notre sol, de notre industrie et de nos arts.

IX

Les *frais d'études* sont beaucoup moins considérables dans les universités commerciales allemandes que dans la plupart de nos écoles de commerce. Ils varient du reste selon les centres universitaires. Les droits d'immatriculation, qui ne sont dus qu'une fois, ne dépassent pas vingt-cinq francs. En général, pour que l'immatriculation soit valable, il faut se faire inscrire à un certain nombre de cours et les payer (*belegen*). Le minimum est ordinairement de deux ou trois cours, mais l'étudiant régulier devra s'arranger de façon à avoir suivi, au bout de ses deux ou trois années d'études, les cours correspondant aux matières obligatoires de l'examen. A Leipzig et à Francfort, les honoraires à payer pour les cours et les exercices pratiques ne dépassent pas 6 fr. 25 (*5 marks*) par heure hebdomadaire et par semestre. A Cologne on exige un versement minimum de 125 marks par semestre. En général, une carte d'auditeur ne coûte que 12 fr. 50 pour tous les cours publics, 6 fr. 25 pour un cours de deux heures et 3 fr. 75 pour un cours d'une heure par semaine (1). On voit combien ont été favorisés les commerçants qui veulent seulement acquérir à l'université commerciale un complément de culture générale ou spéciale.

Cependant, il faut ajouter que, presque partout, ces droits ont été extraordinairement majorés pour les étudiants étrangers. On pourrait dire des nouvelles universités allemandes que « commerce bien entendu commence par soi-même ». A Leipzig, le droit d'immatriculation est *quintuplé* pour les étrangers (125 francs, au lieu de 25 francs!). A Cologne, le minimum à verser par semestre, si vous n'êtes pas Allemand,

(1) Il va sans dire que les frais de laboratoires, très variables, se paient à part par ceux des élèves qui vont travailler dans ces établissements.

est de 250 francs, au lieu de 125 fr., mais moyennant cette somme vous pouvez suivre tous les cours. Seule, l'*Académie* de Francfort, plus désintéressée et plus hospitalière, n'a pas encore fait usage de la faculté d'élever ses prix pour les étudiants étrangers, mais ce droit est expressément formulé dans les statuts. C'est donc cette université commerciale que je conseillerais, de préférence à toutes les autres, à nos futurs négociants français qui voudraient faire un stage de quelques mois en Allemagne; et j'hésiterais d'autant moins que les professeurs y sont excellents, que l'enseignement a un caractère plus littéraire que dans la plupart des autres universités, et que la ville de Francfort offre des ressources nombreuses à un jeune étranger.

X

Chacun sait combien les Allemands tiennent aux titres et aux diplômes. Les universités commerciales n'ont pas encore obtenu le droit très envié de créer des *docteurs*. Mais elles confèrent un *diplôme d'études supérieures commerciales* à tous les étudiants qui ont suivi les cours pendant au moins quatre semestres et passé avec succès l'examen de fin d'études. Les futurs professeurs de commerce ne passent l'examen final que pendant le sixième semestre. Les épreuves n'ont rien d'aléatoire comme nos concours. L'étudiant qui a suivi régulièrement les cours fondamentaux, et en a retenu l'essentiel, est sûr de réussir; car les examinateurs sont ses maîtres, qui connaissent ses efforts et ses aptitudes. Dans ces conditions, l'examen est simplement le couronnement de ses deux ou trois années d'études commerciales, et l'étudiant sérieux ne connaît pas les affres mortelles qui précèdent l'affichage de la liste fatale. Les épreuves sont du reste faciles et se composent, en général, de trois compositions sur les matières enseignées dans l'année et d'un examen oral. A l'écrit, les parties obligatoires sont l'économie politique, le droit commercial, et, à Cologne, le français ou l'anglais. A l'oral, les interrogations portent sur le droit commercial, l'économie politique, les finances, au moins une langue vivante, l'histoire et la géographie coloniales ou l'une des sciences théoriques enseignées dans l'établissement.

Ce à quoi les examinateurs tiennent surtout, c'est la culture

générale de leurs élèves. Voilà pourquoi l'enseignement des universités commerciales va en s'élargissant toujours; voilà pourquoi aussi on cherche à exiger des candidats qui veulent se faire immatriculer des garanties plus sérieuses d'études secondaires complètes, comme le fait déjà l'université de Cologne. Je crois bien que, lorsque cette réforme aura réussi à relever le niveau intellectuel moyen des élèves et qu'on aura pu constater que les méthodes suivies par les maîtres sont bien les méthodes scientifiques de l'enseignement supérieur, les universités commerciales obtiendront le privilège de conférer le titre de *Docteur ès-sciences commerciales* comme les universités techniques ont fini par obtenir le droit de nommer des *Doctores rerum technicarum*. Leur autorité et leur prestige en seront considérablement augmentés, et elles n'en continueront pas moins à faire de l'extension universitaire, en conviant à leurs cours de culture générale de nombreux auditeurs bénévoles.

XI

Tel est, dans ses grandes lignes, l'enseignement supérieur destiné à former les négociants allemands. On voit qu'il est le couronnement de tout un programme d'enseignement commercial, qui commence dans les classes des *Ecoles réales* ou dans les *Ecoles de perfectionnement* et se termine dans les différentes *Sections* des nouvelles universités commerciales. C'est, à n'en pas douter, ce vaste système d'éducation commerciale qui a valu à l'Allemagne le développement extraordinaire de son commerce mondial. Au point de vue industriel et commercial, ce pays est monté, en quelques années, du quatrième au second rang des grandes nations commerçantes. Il se place aujourd'hui, à ce point de vue, immédiatement après l'Angleterre qu'il menace, et avant les Etats-Unis qu'il a devancés. Tous les rapports officiels et officieux de nos consuls à l'étranger, et surtout ceux des consuls anglais, sont d'accord pour constater que, sur tous les marchés du monde, la concurrence allemande menace le commerce anglais. Ils disent que les Allemands connaissent mieux que nous, mieux que les Anglais eux-mêmes, les besoins et les goûts des nations étrangères. Leurs voyageurs ont une merveilleuse faculté d'assimilation et d'adaptation aux usages du pays où ils re-

présentent leur patrie. Au lieu d'offrir aux étrangers les produits de leur pays à des prix marqués en monnaie européenne, ils indiquent leurs prix selon la monnaie du pays. Ce n'est là qu'un exemple entre mille. Ce détail n'a l'air de rien, mais la conquête d'un marché asiatique peut dépendre de détails de ce genre. Représentez-vous un bazar allemand ou autrichien qui, en plein Paris, offrirait ses articles à des prix marqués en marks ou en couronnes. L'effet serait déplorable, et pourtant l'Allemagne et l'Autriche ne sont pas fort éloignées de nous. Il en est exactement de même en Extrême-Orient. Au lieu d'imposer au client asiatique les articles les plus divers, tels qu'ils conviennent aux clients d'Europe, les voyageurs de commerce allemands cherchent à sonder les goûts et les préférences des peuples éloignés auxquels ils s'adressent. Comprenant et parlant la langue du pays où ils veulent faire des affaires, ils en connaissent les lois et les usages commerciaux. Ils sauront ainsi pénétrer dans sa vie intime et démêler les besoins d'un peuple.

Enfin, grâce aux connaissances techniques que le négociant allemand a acquises à côté de l'enseignement commercial, il a des notions exactes sur les procédés de fabrication des articles qu'il apporte. Préoccupé de faire plaisir aux clients éventuels, le voyageur n'hésite pas à demander à la maison qu'il représente une modification technique de l'article exporté, pour peu que les étrangers en aient exprimé le désir ; et la maison allemande a assez de confiance en son représentant pour se conformer à ses propositions. Il faut avant tout plaire au client étranger et satisfaire ses goûts, non lui imposer les nôtres : telle est la maxime des commerçants et des voyageurs allemands, et il faut bien reconnaître qu'ils sont admirablement préparés à la mettre en pratique.

Nous avons constaté, dans notre dernier article sur les universités techniques, l'importance de l'enseignement professionnel au point de vue du développement économique de l'Allemagne. L'influence de l'enseignement commercial a été plus considérable encore. En réalité, le développement industriel de l'Allemagne ne serait qu'une cause de ruines sans un développement commercial parallèle. Les forces vives du pays étoufferaient sous le stock énorme de marchandises accumulées. Pour quiconque veut aller au fond des choses, il deviendra de

plus en plus évident que ce n'est pas dans la supériorité industrielle de l'Allemagne qu'il faut chercher la source principale de son prodigieux développement économique. C'est surtout aux progrès considérables de son enseignement commercial à tous les degrés qu'il convient d'attribuer l'origine de cette prospérité et de cette prépondérance (1).

XII

De cette brève étude des universités commerciales en Allemagne, que nous est-il permis de conclure au point de vue de notre enseignement commercial en France ?

Nous l'avons dit, nous avons possédé un enseignement secondaire et supérieur des connaissances commerciales bien avant nos voisins de l'est. Mais nous avons été rattrapés et, sur certains points, dépassés. Actuellement, nous avons à Paris et en Province des Ecoles de commerce excellentes. A l'ancienne *Ecole commerciale*, à l'*Ecole des Hautes-Etudes commerciales*, à l'*Institut commercial*, sont venues s'ajouter l'*Ecole supérieure pratique de commerce et d'industrie* de l'avenue de la République, et, tout récemment, l'*Ecole de commerce* de la rive gauche, qui est en train de s'organiser et vient d'ouvrir ses cours aux élèves. En Province, nos villes commerçantes les plus importantes ont des écoles analogues. Tous ces établissements paraissent obtenir de bons résultats et le nombre de leurs élèves s'accroît chaque année.

Ces écoles de commerce, anciennes ou nouvelles, suffisent-elles pour nous faire reprendre le rang que nous occupions autrefois parmi les grandes nations commerçantes de l'Europe, ou tout au moins pour nous aider à conserver celui que nous occupons actuellement ? Là est la question importante, qui devrait dominer et diriger l'évolution de notre enseignement commercial.

Tout d'abord, il faut remarquer que nos écoles de commerce sont des établissements fermés et que leur public est très res-

(1) Voir à ce sujet les remarquables articles de M. Victor Bérard et de M. Tobau-Bayle dans la *Revue de Paris;* dès la fin du dix-neuvième siècle, ces éminents critiques ont pressenti ce que nous constatons aujourd'hui preuves en mains. On leur a donné raison en transformant, il y a six ans, notre enseignement secondaire. Pourquoi n'a-t-on pas encore suivi leurs conseils pour ce qui touche à l'enseignement commercial ?

treint. Seuls, les élèves proprement dits peuvent profiter de leur enseignement. Et les frais de ces études sont très élevés. A Paris, la rétribution scolaire varie de 1.200 à 2.200 francs pour les internes, de 600 à 1.200 francs pour les demi-pensionnaires, de 300 à 1.000 francs pour les externes. Malgré les bourses que l'État, la Chambre de commerce, la Ville de Paris mettent à la disposition de ces écoles, il est évident que le plus grand nombre des futurs négociants et surtout de nos voyageurs de commerce ne peuvent s'accorder, pendant deux, trois ou quatre ans, des études aussi coûteuses. Ce qui est plus regrettable encore, c'est que ceux de nos jeunes commerçants qui ont fait un stage ou ont une place n'ont à leur disposition ni un enseignement commercial approprié à leur âge et à leur situation, ni rien qui ressemble à un « séminaire » allemand au point de vue des expériences et des exercices pratiques. Privés de toute ressource intellectuelle, ne risqueront-ils pas de s'abrutir progressivement derrière leur comptoir pendant la journée, de chercher à se détendre l'esprit par des distractions malsaines, quand la nuit les a délivrés de leur obsédant labeur? Je ne crois pas que nos grandes écoles commerciales aient avantage à ouvrir leurs portes à de nombreux « auditeurs », comme les universités allemandes, parce qu'elles risqueraient, surtout en hiver, de voir pénétrer dans leurs salles des amateurs peu sérieux et des dilettantes indifférents. Le niveau des études ne tarderait pas à s'en ressentir. Mais ne pourrait-on pas créer des cours spéciaux pour les commerçants qui désirent acquérir un supplément de culture générale et spéciale ?

Puis, ce qui serait absolument urgent, ce serait de renforcer l'étude des langues vivantes dans nos écoles supérieures de commerce. Pour le représentant d'une grande maison française à l'étranger, il ne s'agit pas de comprendre à peu près une langue moderne. Il faut absolument que le voyageur de commerce sache offrir sa marchandise dans la langue du pays où il veut faire des affaires (1). Les universités allemandes ont,

(1) Le distingué directeur de *l'Institut Commercial*, M. Klein, l'a admirablement compris, et il a répondu à cette nécessité par la création d'une *Succursale à Liverpool*, dans le but de constituer une école d'application ou école normale pour la préparation des représentants de commerce français à l'étranger. Les élèves suivent les cours de la *section commerciale* de l'université de Liverpool. Les frais pour une année scolaire se montent à 3000 francs. Nul doute qu'une école semblable ne réussirait admirablement à Berlin, où les frais seraient beaucoup moins élevés

pour chacune des principales langues vivantes, un professeur spécial, rompu à toutes les questions de méthodes et de grammaire, et un lecteur étranger qui enseigne sa langue maternelle et qui a surtout en vue une prononciation correcte. Dans les écoles commerciales de perfectionnement, il y a, d'après les statistiques les plus récentes, sur 1000 cours de 55 minutes, une moyenne de 400 leçons de langues vivantes. Et nos écoles supérieures de commerce, où en sont-elles pour cet enseignement? Elles se contentent, le plus souvent, de professeurs de l'enseignement secondaire qui, après le labeur exténuant de la journée, sont trop heureux de compléter un traitement de famine par des cours commerciaux, rétribués à raison de cinq francs la leçon. Et, à Paris, une leçon isolée fait souvent perdre trois ou quatre heures. Le futur directeur de l'école de commerce de la rive gauche me disait récemment qu'il avait des offres nombreuses de professeurs certifiés, licenciés et agrégés qui acceptaient ces prix. Cela ne m'étonne pas : il en trouverait à quatre, à trois et même à deux francs, tant les moindres suppléments sont recherchés par des professeurs déjà surchargés, mais talonnés par les nécessités de la vie matérielle à Paris. Seulement la question est de savoir si les forces humaines sont illimitées, si des leçons de ce genre valent un enseignement linguistique spécial, donné par des professeurs d'allemand ou d'anglais commercial, consacrant tout leur temps et toute leur énergie à leur tâche quotidienne dans les écoles de commerce. Le directeur de l'*École commerciale* m'a déclaré nettement que tel était son idéal. Le moment serait venu de faire les sacrifices nécessaires pour réaliser ce vœu. De tout ce que les futurs négociants apprennent dans les *Écoles de Commerce*, ce sont précisément les langues vivantes qui, presque toujours, leur rendront le plus de services dans la vie pratique. Ce sont elles dont l'absence se fait le plus vivement sentir. Pourquoi ne pas faire enfin, en leur faveur, les sacrifices pécuniaires que l'on a faits depuis longtemps pour l'économie politique et le droit international ?

Enfin, la tâche la plus importante serait peut-être celle qui consisterait à amener à nos écoles supérieures de commerce

et où les élèves auraient toutes les ressources intellectuelles et commerciales qui pourraient leur être utile dans leur carrière future. Nous savons de bonne source que, seules, les craintes de guerre, qui renaissent sans cesse ont empêché jusqu'à présent M. Klein de créer une filiale en Allemagne.

des élèves bien préparés. En Allemagne, les nombreuses *Ecoles de perfectionnement*, les sections commerciales des *Ecoles réales*, les écoles moyennes et supérieures de commerce préparent, chaque année, des milliers d'élèves en vue des universités commerciales. Et nous, qu'avons-nous d'équivalent ? Rien, ou presque rien (1). Depuis vingt ans, nous avons suivi une voie tout à fait inverse de celle où l'Allemagne s'est résolument engagée et qu'elle a suivie avec sa persévérance et son obstination traditionnelles. Nous avons commencé par le couronnement de l'œuvre considérable qu'ils s'agissait d'entreprendre. Les universités commerciales allemandes sont, nous l'avons vu, le terme naturel et logique d'un vaste système d'éducation commerciale progressive. Elles n'ont été créées que lorsque l'enseignement commercial inférieur à tous ses degrés eut été fortement et définitivement organisé. Tout au contraire, nos écoles supérieures de commerce sont des établissement isolés et fermés, sans aucun rapport avec l'ensemble de notre enseignement national. Il faudrait trouver un moyen de leur préparer des élèves, en créant des cours d'enseignement secondaire, correspondant aux sections commerciales des « écoles réales », et surtout trouver une nouvelle forme d'enseignement qui corresponde aux « Ecoles de perfectionnement » allemandes. Il semble qu'il n'y ait pas là une tâche irréalisable. Certes, le but à atteindre est digne de l'effort à tenter, car il s'agit du développement économique de la France. Et aujourd'hui, la victoire économique dépend en grande partie de l'instruction que chaque pays pourra donner à ses représentants à l'étranger. — « Envoyez-nous des représentants instruits et actifs, des voyageurs intelligents et cultivés, et vous ferez des affaires », tel est le *leitmotiv* qui traverse les rapports de nos consuls dans le monde entier. Une enquête récente, entreprise par notre *Chambre de commerce française à Constantinople* (1908), est bien instructive sur ce point. A Smyrne, à Salonique, à Brousse, à Damas et dans toutes les villes orientales où nous avons des consuls, les représentants de la France ont été interrogés. Tous nos consuls font entendre les mêmes regrets. Ils se plaignent du peu de connaissances et du peu d'expérience des quelques voyageurs qu'on dai-

(1) Il serait cependant injuste de ne pas signaler ici, pour Paris, les *Cours Bemberger*, créés il y a trente trois ans par le philanthrope de ce nom et qui ont réuni depuis cette époque plus de 13.000 auditeurs, et distribué 1.498 diplômes et

gne leur envoyer (1). Ils blâment l'indifférence de nos commerçants et de nos industriels, qui veulent imposer leurs propres goûts, refusent d'exécuter les ordres de peu d'importance, ou n'accordent pas les mêmes facilités de paiement que leurs concurrents. Dans un rapport récent (2) sur le vilayet de Kossovo, le vice-consul de France résume les doléances de ses collègues de la façon suivante : « J'ai déjà, dit-il, parlé de la « méthode allemande (*il avait montré comment les commis « voyageurs allemands cherchent à sonder les goûts des « clients et avec quelle habileté ils savent s'y conformer*) ; sans « pousser les choses aussi loin, ne pourrait-on pas faire quel- « ques concessions pour attirer la clientèle des acheteurs ? « L'article français jouit toujours de la faveur du public, bien « que nous ayons fait tout ce qu'il fallait pour que cette déno- « mination s'appliquât à des marchandises qui ne provien- « nent pas de France. Faisons connaître nos produits, prou- « vons que nous pouvons fournir aux mêmes conditions que « les autres pays et travaillons à extirper cette fausse idée, qui « s'est répandue ou qu'on a répandue à dessein, que nous ven- « dons trop cher. Nous avons des articles bon marché qui « conviendraient très bien aux exigences du pays. Il faudrait « que nous les fassions connaître par les seuls intermédiaires « capables d'une telle mission : des voyageurs intelligents et « cultivés. » Est-il possible d'être plus modéré, mais aussi plus précis et plus affirmatif? Sous la modération des paroles, on sent la tristesse du patriote et aussi un peu de découragement en face de l'indifférence de nos exportateurs.

Par l'observation des faits et par l'expérience pratique, notre vice-consul arrive exactement aux conclusions qui nous ont été suggérées par la théorie et par l'étude de l'enseignement commercial en Allemagne. N'est-ce pas là la meilleure preuve que nos revendications sont légitimes et que le moment d'agir est venu ?

. . . . . .

La France jouit partout, ou presque partout, de sympathies

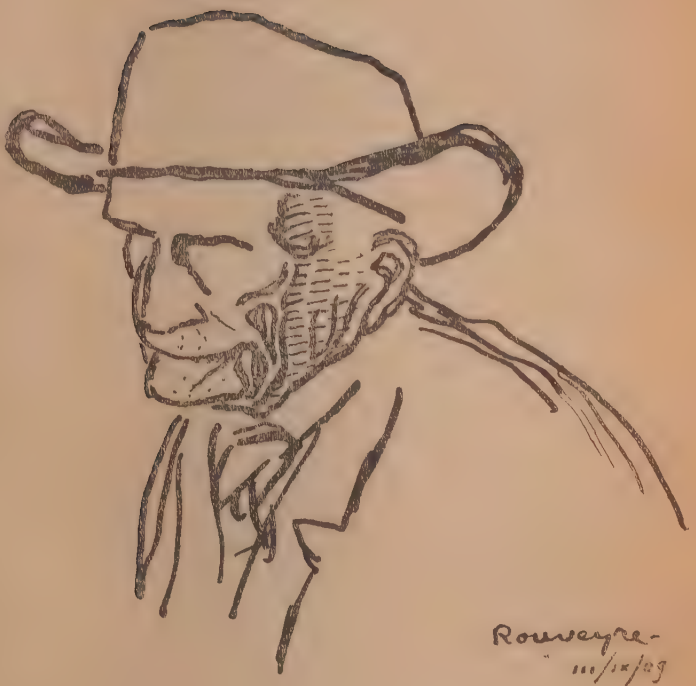
386 médailles. Les cours sont destinés à la jeunesse studieuse des maisons de commerce et de banque.

(1) Voir le rapport récent du *Président* de la commission des douanes, M. Alfred Picard, pour l'exercice 1907 à 1908.

(2) Octobre 1908.

particulières. Elle a une réputation de goût, de loyauté et de courtoisie qui lui donne des avantages inappréciables. On ne nous fera pas croire que, le jour où nous aurons mis un enseignement approprié à la portée de nos représentants et de nos voyageurs de commerce, ceux-ci ne pourront pas concourir avec les commis voyageurs allemands dans la grande lutte économique qui se livre actuellement sur tous les marchés du monde.

HENRI SCHOEN.



J.-H. FABRE

SAINTE-BEUVE MONDAIN

D'APRÈS LA CORRESPONDANCE INÉDITE DE MADAME D'ARBOUVILLE

—

Mme d'Arbouville (1) avait trois châteaux où elle allait chaque été en villégiature : Maisons-Laffitte, qu'avait loué sa cousine, la baronne de Graffenried-Villars, — Champlâtreux, qui était la demeure historique des Molé, — et le Marais, où M. et Mme de La Ferté-Meun résidaient depuis leur mariage (2).

Ordinairement elle se contentait de passer quelques jours à Maisons-Laffitte, en se rendant chez son oncle et sa tante, à Champlâtreux. Mais lorsque Mme Foy, « cette aimable pécheresse », ou Mme de Villars, « ce jeune visage tout souriant », s'avisaient d'y jouer la comédie, d'y monter des pièces comme *les Grandes Passions*, de Scribe, et *le Caprice*, d'Alfred de Musset, force lui était bien d'y rester un peu plus longtemps pour tenir ses rôles, — ce qui ne l'amusait qu'à moitié, Mme d'Arbouville aimant beaucoup mieux causer dans un coin du salon avec un ami, surtout quand cet ami était Sainte-Beuve (3).

Champlâtreux (4), déjà froid dans sa grandeur sévère, était devenu lugubre depuis la mort de Mme Molé (5), et Mme d'Arbouville s'y ennuyait, même en compagnie de Théocrite, de Voltaire et autres grands écrivains de son choix qu'elle avait trouvés dans la bibliothèque du château. Cependant au mois

(1) Les lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve m'ont été communiquées par M. Jules Troubat. — Sur Mme d'Arbouville consulter notre ouvrage : *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, et ses mœurs*.

(2) Mme de la Ferté-Meun était la fille de M. Molé et de Mme de La Briche.

(3) M. G. Michaut (*Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 705) signale une lettre de Sainte-Beuve à Buloz, de la fin de 1847, où Mme de La Ferté fait demander des renseignements sur le costume de Marguerite de Navarre au Théâtre-Français. Buloz était encore à cette époque administrateur de la Comédie Française.

(4) Situé dans la commune d'Epinay-Champlâtreux, canton de Luzarches (Seine-et-Oise), le château de Champlâtreux fut agrandi considérablement en 1833, après le mariage du fils aîné de la famille Molé avec une des filles du banquier Samuel Bernard : le comte Molé, ministre de Louis-Philippe, y fit encore refaire de petites chambres au second étage. Il appartient aujourd'hui à la duchesse douairière de Noailles.

(5) Mme Molé, née de La Briche, morte en 1845, à l'âge de 64 ans.

d'octobre 1846, pendant le séjour qu'elle y fit, Champlâtreux reprit un peu d'animation. On y vit lord et lady Normanby (1), lord Brougham (2), Victor Cousin, Mignet, Salvandy, Mérimée, M. et Mme Lebrun, la belle Mme de Nieuwerkerke (3), Mme de Contades, Mme de Hatzfeld (4), etc. Quant à Sainte-Beuve, dont M. Molé disait qu'un des charmes de son esprit était qu'il écoutait et ne répondait pas avant qu'on eût parlé, il y passa tout juste une demi-journée, pour être agréable à Mme d'Arbouville. Encore fut-elle obligée de l'accabler de lettres de reproches et de piquer sa curiosité, j'allais dire sa jalousie, par toutes sortes de détails empruntés à la vie du château. C'est ainsi qu'elle lui avait conté que Cousin et Mignet brillaient de tous leurs feux, que lord Normanby enthousiasmait tout le monde par la façon dont il déclamait du Shakespeare, que Mérimée, qui faisait peu de frais pour les dames, s'amusait, pour lui plaire, à couvrir son album de dessins et, tout en jouant avec elle au billard, lui avait confié qu'il ne croyait pas à la Providence, « parce que cela serait trop utile qu'il y en eût une ». Et comme on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, elle avait ajouté que son article sur Rancé et son portrait inattendu de M. Molé faisaient les délices de Champlâtreux.

Sur Rancé :

Nous l'avons tous lu, disait-elle, avec grand plaisir, moi j'y ai vu avec joie que vous avez reçu des *lettres* une impression grave et salutaire, et mon amitié allait chercher votre disposition morale là où les autres ne voyaient que les nuances de votre esprit. Deux endroits m'ont particulièrement frappée dans cet article ; ce passage d'Horace mis en regard de Rancé : *l'exil éternel et la patrie éternelle* — et ce que vous dites si bien qu'*abréger les choses qui passent* était le soin perpétuel de Rancé. Ces deux passages sont si bien dans l'esprit du livre que vous jugez, que j'ai merveilleusement su gré à votre esprit, qui n'en a ni les conditions ni l'austérité, d'en avoir eu si à propos l'expression.

Sur M. Molé :

Figurez-vous qu'hier on parlait de vos écrits ; je nommai les deux

(1) Littérateur, philosophe, jurisconsulte, membre de la Chambre des Communes et puis de la Chambre des Lords, où il fut un des chefs du parti whig.
(2) Ambassadeur d'Angleterre à Paris.
(3) Femme du futur surintendant des Beaux-Arts sous l'Empire.
(4) Femme du conseiller de légation du roi de Prusse à Paris.

derniers volumes de *Portraits contemporains* que vous m'avez envoyés. Voilà M. Molé qui apprend ainsi que son portrait y est. Il ne le savait pas — et il dit que ce portrait n'a été dans aucune revue. On me l'a fait descendre séance tenante, il le lut et fut ravi, parfaitement ravi. Mme de La Ferté s'est écriée : « C'est une perle ! » — et je n'ai pu encore avoir mon livre pour relire, tant on se le dispute, la lecture tout haut n'ayant pu avoir lieu parce qu'il y a des chasseurs qui sont on ne saurait moins littéraires. Je vous parlerai plus longuement de tout cela, cette découverte datant d'hier onze heures du soir. On attend ce matin Mmes Hatzfeld et de Contades. Ce sera encore une journée sans ordre. Vienne mon logis, et alors que de lectures dirigées par vous et que de bonnes conversations ! Je compte avoir cet hiver une vie de Diogène : une lanterne et un tonneau.

Ces compliments, vous le pensez bien, ne laissaient pas Sainte-Beuve indifférent. Et j'allais oublier que, pour le décider à venir, elle lui avait dit encore :

Vous êtes cet aloès qui fleurit tous les cent ans; partout où je passe, le parfum de votre amitié charme tout le monde.

Pourquoi donc se faisait-il ainsi tirer l'oreille ? C'est que Champlâtreux, malgré ses souvenirs littéraires (1), était un cadre trop solennel, trop cérémonieux pour lui; on y manquait d'intimité ; on n'y avait pas ses aises ; Mme d'Arbouville y était entourée de trop de gens qui lui étaient antipathiques ou qui ne lui disaient rien. Cela l'offusquait, il n'était heureux vraiment que lorsqu'il était seul ou à peu près seul avec elle, à Paris ou bien encore au château du Marais... (2).

(1) Il écrivait le 20 novembre 1845 : « Je viens de Champlâtreux, où Chateaubriand, il y a près de 40 ans, a écrit un chant des *Martyrs*, l'épisode de Velleda. J'ai causé à fond de lui avec M. Molé... A Champlâtreux, qui n'était pas alors le château majestueux d'aujourd'hui, Chateaubriand jouait quelquefois comme un écolier; le soir en montant se coucher, c'étaient des cris dans les corridors, des combats à la porte des chambres, on se jetait des pots à l'eau à la tête .. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 395.)

(2) Situé dans la commune du Val-Saint-Germain (Seine-et-Oise), le château du Marais fut construit par M. Le Mafire, homme d'argent et de luxe, qui, n'ayant point d'enfants, le laissa avec toute sa fortune à sa nièce Mme de La Briche. C'est un vaste et superbe hôtel, plutôt qu'un château, avec des proportions plus larges pour les dépendances, les cours et les jardins. Quelques années avant la Révolution, Florian fut le boute-en-train de toutes les fêtes qu'y donnait Mme de La Briche. On y joua les petites comédies du galant chevalier : *le Bon Père*, *la Bonne Mère*, *les Deux Billets*, *le Bon Ménage*, et l'auteur, dit M. de Barante, distançait Carlin lui-même, l'acteur réputé du Théâtre-Français. Mme de La Briche touchait le clavecin et chantait les romances du poète et les siennes, dont elle avait composé les airs, quand Viotti, Steibelt, Garat et autres maîtres ne venaient pas se faire en-

Justement il avait passé tout récemment une dizaine de jours au Marais dans des conditions qui avaient plus que doublé le prix de l'hospitalité reçue. Un matin, à la Mazarine — on lui avait remis la lettre suivante :

Au Marais, 10 août 1846.

C'était au mois d'août, Monsieur, qu'une fois déjà vous avez bien voulu donner quelques jours au Marais. Bien des tristesses ont passé dans ce lieu depuis que vous n'y êtes venu (1). Mais le plaisir qu'on avait alors à vous y recevoir, au moins n'a pas changé.

M. de la Ferté se joint à moi pour vous demander avec instance de renouveler une visite qui nous a laissé un si bon souvenir. Nous sommes seuls en ce moment avec Mme d'Arbouville, qui est revenue directement des eaux de Néris. Je la trouve mieux de santé. Je lui demande de se joindre à moi pour chercher à vous attirer ici. J'ai bien envie d'ajouter que je réclame aussi un dédommagement au regret de vous avoir si rarement à Paris.

Adieu, Monsieur, ou plutôt, je l'espère, à bientôt. Vous savez tout le plaisir que nous fera une réponse dans laquelle vous vous annoncerez.

Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

MOLÉ, Mis DE LA FERTÉ-MEUN.

Comment résister à une invitation aussi pressante ? Sainte-Beuve était donc venu au Marais, au mois d'août 1846, et il avait été si content de l'accueil qu'on lui avait fait qu'il y était revenu au mois de novembre suivant, comme en témoigne cette lettre de Mme d'Arbouville, datée du 13 de ce mois.

Au Marais.

Eh bien, Monsieur, je ne suis pas du tout fâchée que vous soyez parti accablé de remords. J'ai encore le bras fatigué de ma persévé-

tendre. — De 1815 à 1820, dans les commencements de la Restauration, on joua au Marais les comédies de Pigault-Lebrun, de Picard, d'Alexandre Duval.

Florian, qui mourut à Sceaux, le 17 septembre 1794, et y fut enterré, avait exprimé le désir d'avoir sa tombe au Marais, et Mme de La Briche avait composé pour lui cette épitaphe :

Au milieu des malheurs de ma triste patrie,
Il habita ces lieux dont il fit les plaisirs.
Nous lui dûmes l'oubli des peines de la vie,
Il suspendait nos pleurs, chassait nos souvenirs.
Hélas ! dans ce tombeau, sous ce cyprès funeste
Nous formons chaque jour des regrets superflus.
L'illusion n'est plus, la vérité nous reste,
Et nous sentons nos maux depuis qu'il ne vit plus.

(Cf. l'*Introduction aux Lettres de Florian à Mme de la Briche par le Baron Claude de Barante.* — Société des Bibliophiles français, 1903.

(1) La mort de Mme de la Briche et de Mme Molé, sa fille.

rance à vous tendre une main qui reste inaperçue — et ce geste a un air si bête, quand personne ne lui fait un vis-à-vis, que Mme de L. F. (La Ferté) s'est mise à me rire au nez. Quoi qu'il en soit du départ, votre séjour ici a été chose aimable et fort goûtée de tous. Ma vieille amitié en a retrouvé un petit regain de jeunesse. Elle s'est reprise à croire qu'on avait un peu de plaisir à venir la trouver. Mais comme il y a dans ce monde une fée Carabosse qui s'en va Guignon, *guignonnant*, comme dit le conte, le raout et les rages de dents ont fait de mon plaisir quelque chose de plus senti qu'exprimé. Nos hôtes sont ravis que vous ayez l'air de vous plaire chez eux. Tenez, Monsieur, à tout prendre, il y a quelque chose de bon dans ce lien social qui se place entre nous et les autres.

J'en demande pardon à votre misanthropie, cela ressemble presque à de la bienveillance, et la bienveillance avoisine de plus grandes idées, celles de la fraternité. Enfin, au fond, c'est peu, mais si Dieu n'était pas bien fin, de loin l'aménité et l'esprit de réunion pourraient être pris pour la bonté et l'amour. Vous avez fait un effort sur votre caractère. Nous vous en remercions tous et moi plus que tout autre. Donnez-vous cette petite joie intime de sentir que les autres sont contents de vous. Depuis cette visite, les rages de dents ont cessé, on ne saurait avoir tous les plaisirs à la fois. Je ne souffre plus depuis que tous les amis sont partis. Votre dernière lettre est éloquente, mais vous n'avez pas raison, seulement vous avez éloquemment tort, et cela vaut mieux peut-être que d'avoir silencieusement raison. Non, mille fois non, quoique le monde tourne, ce n'est pas une toupie. Il suit certaines lois, les idées changent, mais non à la façon des couleurs d'un *Kadélioscope* (j'estropie le mot). Elles changent dans une voie progressive. Ce qui a été beau peut être surpassé, mais ne saurait devenir nul. Car il y a une sorte de reconnaissance équitable envers tous les degrés de l'échelle, même lorsque l'on est en haut. On ne méprise pas le premier échelon, on se souvient que sans lui on n'eût pas quitté la terre. La chose importante est d'être dans le bon chemin. Ce qui passe c'est ce qui s'égare, serait-ce pour donner un feu d'artifice. Vos lignes sur mon amie étaient si vraies, si bien dites qu'après lui avoir lu cette fin de conversation sur Bossuet je lui ai copié le paragraphe qui la regardait. Vous avez su rendre son orgueil fier, c'est presque comme si vous lui aviez donné une minute d'humilité. Ah ! mon Dieu, voilà une idée incompréhensible, il n'y a que moi qui sache ce que je veux dire — et ce serait lourd de l'expliquer. J'y renonce. Barrez ces dernières lignes. Nous avons là haut votre *Théocrite* (1) et nous avons été ravis. Oui, ravis — et tous, sans une

(1) Le premier article de Sainte-Beuve sur Théocrite parut dans *les Débats* du 11 novembre 1846 ; le second dans le n° du 2 décembre et le troisième dans le n° du 16 de ce mois.

observation critique, sans une réclamation, sans un *mais*. C'est l'article que nous avons lu avec le plus de plaisir et d'approbation. C'est peut-être un mince éloge, mais prenez la parcelle de notre suffrage, ne tardez pas à nous donner la suite. Je reviens le 26 tard, ou le 27 de bonne heure. Voilà qui est décidé. Je forme pour cet hiver mille projets de matinées studieuses. Votre *Théocrite* me remet en goût de l'ancien. Mais l'ancien poétique qui laisse deviner la belle mer, le beau ciel et la douceur des bruyères, comme vous le dites si bien. Ah! que la Grèce doit être belle aujourd'hui avec ce clair soleil! — Ah! si nous pouvions voler! Adieu! ne dirait-on pas deux bibliophiles qui s'écrivent? Qu'importe! ce sont des amis qui causent dans la disposition d'esprit du moment. Adieu! mille amitiés. Avez-vous la conscience bien — bien nette?

De cette lettre pétillante d'esprit et qui nous donne un arrière-goût des conversations du Marais, quand Sainte-Beuve daignait y venir, nous ne retiendrons que cette phrase : « Nos hôtes sont ravis que vous ayez l'air de vous plaire chez eux. » Cela était si vrai, ce ravissement était si sincère que, l'année suivante, M. et Mme de la Ferté ne se tinrent plus de joie, quand Mme d'Arbouville leur annonça que Sainte-Beuve avait l'intention de passer au Marais une partie de l'été. Mais la plus joyeuse, cela va sans dire, fut encore Mme d'Arbouville. Elle écrivait à son ami le 7 juin 1847 :

M. Molé, M. et Mme de La Ferté *ont poussé des cris de joie*, quand ils ont vu que vous songiez au Marais pour cet été. Ils me chargent les uns et les autres, le plus simplement, le plus franchement du monde, de vous offrir l'hospitalité au Marais, à condition que vous vivrez comme chez vous, ne descendant pas déjeuner, ne commençant votre journée qu'à 6 heures, la passant tout entière chez vous, quand vous voudrez, vous couchant de bonne heure ; de plus, sachez que cela les arrangera. *À demeure*, une vie libre, indépendante, et quelqu'un qui serait toujours là les gênerait. Fernand m'a dit : «M. de S. B. Sainte-Beuve], que nous connaissons, apprécions, aimons et qui *a des habitudes si retirées*, n'a aucune chance de gêner et les a toutes d'ajouter au charme de la vie. — Mon domestique sera là, qui n'a rien à faire et avec lequel vous vous gênerez moins qu'avec un autre. Si vous ne voulez pas, on vous cherchera deux chambres dans le village même. Mais vous y serez peut-être mal, comme mobilier, installation, *et la vie matérielle* n'est pas facile; il n'y a aucun marchand dans le village. Cependant, quand vous aurez pris cette mauvaise détermination, on s'informera et on tâchera de rendre les choses le mieux possible. Il vaut mieux pour nous cela que rien

Maintenant, voici mon opinion. Moi qui ai vu comment on vous désire, je vous certifie que vous pouvez accepter le château tout bonnement — prendre vos aises — et que vous y serez bien. J'ajouterai que, pour ce qui me regarde, je trouve le séjour chez mon oncle simple, naturel, et *n'ayant pour moi que de la joie.*

Dans le village, je trouve cela un peu à l'effet, prêtant aux remarques, mais j'accepterai ce qui me contrariera à cause du plaisir de votre présence : cela métamorphosera mon été. Mais entre les deux partis il y en a un qui me convient mille fois plus que l'autre. Toutefois j'en veux un. Je pars, adieu, à vendredi.

Sainte-Beuve — j'en aurais juré d'avance — prit le parti qui convenait le moins à Mme d'Arbouville. Il la pria de lui chercher quelque chose dans le village. C'est ainsi qu'il avait agi à Lausanne avec les Olivier, quand il alla faire son cours sur Port-Royal. Il avait pris un logement à l'hôtel pour être plus libre et ne leur causer aucune gêne. Tout ce qu'il leur avait accordé, et encore avec beaucoup de peine, c'avait été de prendre chez eux le repas du soir. Vainement Mme d'Arbouville, qui savait cela, lui avait fait observer qu'à l'hôtel de Lausanne il n'avait à s'occuper de rien, tandis que dans le village c'est tout juste s'il trouverait de quoi manger. Il l'avait immédiatement rassurée en lui rappelant que, le matin, il déjeunait de deux œufs à la coque et d'une tasse de thé et que, le soir, il acceptait de dîner au château. En sorte qu'il avait fallu s'enquérir pour lui d'une petite maison. Pour plus d'économie on crut bien faire en chargeant de ce soin le régisseur du Marais, mais la malice était cousue de fil blanc, et les habitants lui tinrent la dragée haute ! C'est-à-dire qu'on n'y trouva rien à moins de... 20 francs par mois ! Pour ce prix, Sainte-Beuve aurait une chambre, un petit cabinet où l'on pouvait mettre un lit de domestique, et un petit coin où il y aurait un fourneau. Assurément, c'était modeste, mais comme elle connaissait ses goûts champêtres, Mme d'Arbouville ne fut pas « effrayée de la description » qu'on lui fit de ce pied-à-terre, et la preuve qu'elle n'avait pas tort, c'est que Sainte-Beuve, en y entrant, dit que la maison était tout à fait de son goût. Seulement dans l'intervalle elle y avait mis la main et tiré du château, avec Mme de la Ferté, le nécessaire et le confortable.

Voilà donc Sainte-Beuve installé dans sa petite maison de campagne. N'allez pas croire au moins qu'il donnera quelque

accroc au programme qu'il s'est tracé. Il le remplira ponctuellement, au contraire. Dès le matin, car les coqs du village le réveillent un peu plus tôt qu'il ne voudrait, il s'assied à sa table de travail. Il a apporté de Paris toutes sortes de livres, mais les ouvrages jansénistes dominent, et par instants il se figure, en regardant à travers les rideaux de sa fenêtre, qu'il a été transporté, comme par la baguette d'une fée, dans quelque hameau voisin de Port-Royal-des-Champs. Même tranquillité, même silence. L'illusion est d'autant plus grande que, de temps à autre, entre deux sons de cloche, une grande dame passe devant sa porte... espérant peut-être qu'on va lui dire d'entrer. Mais que nenni! Il s'est juré de ne recevoir personne dans sa cellule, et il laisse la grande dame passer. La seule distraction qu'il se permette, c'est, après déjeuner, une causerie d'une heure ou deux sous les grands arbres du château. Inutile de dire avec qui. On l'attend, on le guette, et, dès qu'il apparaît, on l'accapare. Telle M^me^ de Longueville quand elle s'emparait de quelqu'un de ces Messieurs à la porte de l'Abbaye. Seulement, Sainte-Beuve est revenu de tout, et c'est ce qui désole et charme tout à la fois M^me^ d'Arbouville; elle a beau être restée du monde, elle est, en effet, avant tout chrétienne. Mais elle le rembarre autant qu'elle l'admire. Et lui semble prendre plaisir à se faire rembarrer. Pendant qu'ils se promènent ainsi sous bois, causant et discutant, la galerie les observe, et M. de La Ferté dit tout haut (ce que d'ailleurs tout le monde pense tout bas): « Quel dommage qu'ils ne soient pas plus beaux l'un que l'autre! — Sans doute, ajoute M^me^ Narishkine, mais quels beaux esprits, et si bien appareillés! »

Le soir, après dîner, la conversation se continuait à la clarté des lustres. Mais là Sainte-Beuve appartenait à tous, et M^me^ d'Arbouville le cédait volontiers à ces dames, sachant bien que le meilleur de ce qu'il leur disait s'adressait encore à elle (1).

(1) On lit dans le *Sainte-Beuve* de M. le comte d'Haussonville, p. 189 : « Au château du Marais, il payait sa bienvenue par des vers adressés à *la Fontaine de Boileau* (*a*) dans lesquels il insérait quelques compliments sur la blonde chevelure de la jeune fille, « orgueil et cher appui de l'antique maison », qui porte aujourd'hui avec grâce et dignité un autre nom non moins illustre (*b*). Il prêtait aux jeunes femmes que de pareilles confidences pouvaient intéresser certaines lettres que

(a) *Poesies complètes de Sainte-Beuve*, t. II, p. 273.
(b) M^me^ la duchesse d'Ayen.

De temps en temps aussi, il s'échappait du Marais pour aller prendre des nouvelles de sa mère. Alors, Mme d'Arbouville profitait de cet entr'acte pour lui dire, la plume en main, combien elle était touchée de tout ce qu'il faisait pour elle.

M. Molé, lui écrivait-elle, se félicite sans cesse de votre présence; sa fille dit que sans vous son père aurait bien autrement senti le changement de la vie, mais que vous avez intéressé son esprit, ce qui le distrait doucement. Elle vous remercie tout bas plusieurs fois le jour... Revenez donc là où tous vous désirent et vous appellent, et avez du moins le sentiment de mille choses douces; tenez-vous pour content. Cela est-il ?

Entre nous, s'il n'avait pas été content, il aurait été bien difficile. Mais il espérait toujours mieux.

Voici encore quelques lettres de Mme d'Arbouville qui achèveront de nous faire connaître le Sainte-Beuve mondain.

Au Marais, 9 août 1846.

Je suis arrivée après un voyage mortel. Une course de Bohémiens ! à Moulins plus de bateaux ! pas de voiture, les diligences prises pour les élections. Enfin, aucun moyen de faire route. Il m'a fallu prendre des moyens incroyables. Depuis *mardi* jusqu'à *vendredi*, je ne me suis pas couchée, je n'en peux plus. Mais je veux vous dire bonjour.

A revoir bientôt et sachez-moi gré de ces quelques lignes. Mille amitiés dévouées. Donnez de vos nouvelles.

Au Marais, le 9 août 1846.

Mme de La Ferté m'envoie de sa chambre à la mienne un petit mot pour me dire: Ecris à M. de Sainte Beuve et appuie la demande que je lui fais de venir. Certes il m'est trop facile de vous dire que j'aurai de la joie à vous voir, pour ne pas l'écrire très vite. Nous sommes *seuls* ici, Mme de La Ferté et moi. Nous ne serons pas *également* contentes de vous voir, mais ce mot donne plus à l'une, et rien de *moins* à l'autre. Dans notre solitude vous serez une joie, et il me semble qu'il ne s'y trouvera aucune contrariété pour vous. Liberté et repos, tout vous sera donné. Si vous le pouvez, venez donc. Je m'arrête à cette bonne pensée. Voyez-vous ce trio ? Que de bons moments tranquilles! Bonjour, à revoir ! Mettez-y de la bonne volonté. J'y mettrai de la reconnaissance et de la joie.

G. Sand lui avait adressées peu d'années auparavant, au plus fort de ses orages, et où elle épanchait dans le sein d'un ami qu'elle croyait discret toutes les amertumes de son cœur. Ces lettres circulaient ainsi de boudoir en boudoir, contenues dans une large enveloppe sur le dos de laquelle Sainte-Beuve effaçait à peine le nom des femmes auxquelles il les avait successivement envoyées. »

—

Au Marais, le 12 août 1846.

C'est encore moi ! Je suis un *revenant* bien importun. Ecoutez : je viens vous dire que le chemin de fer vous conduirait en peu d'instants à *Marolles* et que là vous trouverez, chez un nommé Ratel, une petite voiture qui vous mènera ici. — Je vous envoie les heures des départs du chemin de fer, le tout écrit de la blanche main de Mme de La Ferté. Cela fait un voyage de quelques moments et, de plus, fort économique. J'arrive en sens inverse par ce même chemin de fer, il est le plus sûr du monde. Vous m'avez dit, car j'ai bonne mémoire, que, ne pouvant continuer à venir l'hiver chez les Molé, vous redoutiez de vous mettre en passagère intimité. Permettez-moi de vous dire qu'après avoir causé voici l'impression toute contraire des hôtes de céans. On attribue votre absence l'hiver à votre mauvaise santé, votre présence ici à votre bonne volonté, et au désir de montrer que vous ne voulez pas vous éloigner des personnes.

Bon ! je reçois votre lettre. Vous voyez que j'avais pris les devants

Chemin de fer jusqu'à *Marolles*. Petite voiture conduisant au Marais. En cas d'accident, l'omnibus menant à *Arpajon*, et la petite voiture allant au Marais. Les jours que vous donnerez sont trop courts pour nos plaisirs — sont assez longs comme convenance. Ne vous tracassez pas. Vous ferez ce que vous voudrez. On se sépare ici à 2 heures et l'on ne se réunit qu'à 4 heures 1/2 passées. Montez à 2 heures chez vous et dormez en repos. Adieu. Je suis joyeuse de vous revoir, mais le temps me manque pour vous le dire.

Mille amitiés.

Premier départ de Paris, 7 h. 5 minutes.

Arrivée à Marolles, 8 h. 24 minutes.

Arrivée au Marais, vers 10 h. 1/2.

Second départ, midi.

Troisième départ, 4 h. 50 minutes.

Arrivée à Marolles, 6 h. 6 minutes.

Le dimanche il y a un départ à 9 h. du matin, qui arrive à Marolles à 10 h. un quart.

On trouve à Marolles un cabriolet chez un nommé Ratel. Ce cabriolet amène au Marais en une heure trois quarts ou 2 heures. S'il n'était pas disponible, l'omnibus de Marolles conduit à Arpajon, où l'on trouve des cabriolets.

—

[Au Marais]. Ce jeudi, s. d.

Enfin, Monsieur, vous venez donc vendredi. Je vous ai annoncé et chacun vous attend avec joie. Vraiment, vous avez bon air, Monsieur, à vous plaindre d'une réponse aussi exacte, quand vous

avez manqué laisser passer un long séjour à 6 lieues de Paris, sans rouler une seule fois jusqu'ici! Si c'est parce que vous êtes souffrant, passe! si c'est parce qu'une ancienne amie a été sérieusement malade, c'est bien, et il fallait le dire plutôt. Mais ce pauvre Port-Royal ne suffirait pas pour vous absoudre — et vous n'avez pas pour lui dire de ces affections qui entraînent. C'est le devoir de votre vie, vous le traitez comme nous avons tous plus ou moins le tort de traiter nos devoirs. M. Saint-Marc Girardin va venir aujourd'hui pour quelques heures ici, et je vais comparer le modèle au portrait. J'ai bien quelque idée aussi qu'il n'y a pas grande vigueur dans cet esprit-là — mais les choses complètes sont si rares que ce devrait être l'humble étude de notre vie que de nous apprendre à jouir des profits, des moitiés, des quarts, et de ne réserver que pour nos rêves cet entier du beau et du bien après lequel nous courons.

Nous avons fait hier une de ces promenades que vous eussiez chantée en jolis vers. Un ciel gris — avec un pâle soleil triste et rêveur. Des bois à moitié effeuillés, tout mouillés de pluie, c'est-à-dire étincelants de mille petites étoiles blanches. Des grands champs bruns et verts, parce que, à travers l'herbe fine et déliée, on entrevoit la terre; des charrues au repos, avec des groupes de paysans et de chiens, assis sous de rouges pommiers. Des pelouses toutes couvertes de *glaucus*, cette jolie fleur qui est un calice lilas, se balançant un peu plus haut que l'herbe. Des horizons bleus et blanchâtres. Un grand silence, un calme universel, de plus notre marche lente, inégale, peu de conversation, beaucoup de rêverie; que n'êtes-vous là!

M. Alex. Dumas a fait un roman sur *le Chevalier de Maison-Rouge*. — Le chevalier de Maison-Rouge, surnommé l'*amoureux* de la Reine, est un homme qui s'était monté la tête sur les malheurs de Marie-Antoinette et qui a fait quelques tentatives inutiles et ignorées pour la délivrer du Temple. C'est le sujet du roman. Mais c'est aussi une *petite anecdote du temps* assez connue et que, pour ma part, je connais depuis longtemps. M. M[olé] l'ignorait et la *nie*. De plus il l'a fait avec tel emportement que cela a amené une petite scène désagréable. Faites-moi le plaisir de me dénicher quelqu'un qui ait entendu parler de ce petit fait — ou un livre qui le cite comme *on dit*. L'hiver dernier on en parlait, et bon nombre de personnes disaient : « Bon, Alex. Dumas aurait fait du scandale sur M. de M[aison]-Rouge, et l'on racontait le petit trait que l'on savait. Je suis *absolument sûre* que cela a été dit, aidez-moi à trouver une preuve ou un *autre* qui le sache, puis n'en parlez pas *haut* ici. Car mon oncle a été si vif que c'est un sujet délicat. Mais aidez-moi à faire la seule réponse à faire. Je suis sûre du fait.

A revoir donc, Monsieur.

Mille amitiés.

—

Château du Marais, ce 20 [août]
8 h. du matin.

Vous êtes le plus aimable des hommes de France et de Navarre, voilà une vérité insurmontable. Cela une fois dit et accompagné de toute la reconnaissance et de tous les remerciements possibles, laissez-moi vous faire quelques reproches. Vous achetez trop de livres. Cela n'est sage ni pour vous ni pour les autres. Laissez les voyageuses étourdies perdre dans leurs pérégrinations leurs livres les plus chers — et ne consolez pas ce chagrin. Vous êtes bien sûr qu'iraient-elles à mille lieues elles ne perdront pas le souvenir des amis qui vous ressemblent. Comment vous trouvez-vous de vos deux jours parmi nous? S'il y a ici-bas la loi du talion vous vous en trouvez bien. Nous avons été charmés de votre bonne visite. Elle a donné à notre solitude quelques heures de mouvement, de conversations, de pensées. Elle m'a fait un vif et doux plaisir. Elle m'a prouvé qu'il y a un peu de déclamation dans toutes ces choses dites sur le néant de tout, sur ce vide universel dont nous souffrons, même quand il n'existe pas. Il y a des années qui se succèdent sans changer. Elles ne se ressemblent pas peut-être. A-t-on jamais vu des sœurs être exactement pareilles? Mais on ne sait celle qui plaît le plus. Elles diffèrent en gardant un air de famille. Oh! qu'il en soit toujours ainsi jusqu'à la fin pour toutes les choses douces de la vie! qu'elles gardent l'air de famille! Que la conclusion ne soit pas étrangère au commencement! — Que rien ne passe au moins sans laisser une trace et qu'on puisse le soir, par le nombre des feuilles pâlies, compter le nombre des feuilles qui furent vertes! Enfin contents ou non contents les uns des autres, ne nous séparons pas. Serrons les rangs! comme dit Mme de Sévigné. Il pleut, il fait froid, la poitrine se plaint. On est triste et souffrant. C'est un état connu. Il faut baisser la tête. Nous sommes, en outre, très inquiets. Le fils aîné de Mme Jules de l'Aigle (1), un charmant garçon de dix ans, est à la mort. Les comédies de Maisons sont suspendues. Mme Germain (2), dont cet enfant était le bonheur de la vie, est partie à moitié folle de désespoir. Mme Fleming tremble pour sa sœur. Toute la famille est sur le qui-vive, et moi je me suis fait mal à force d'entrer dans la douleur de chacun. Bonjour, et à revoir vers la fin de ce mois. Soignez-vous pour me conserver votre amabilité. Elle fait paraître médiocres ses voisines.

—

Au Marais. Ce 22 août [1846].

Il est absolument convenable, partant absolument nécessaire que vous

(1) Mme Jules de l'Aigle était la fille de Mme Germain.
(2) Constance d'Houdetot, mariée au comte Auguste Germain de Montforton.

écriviez un mot à Mme de La Ferté. Elle désirait vivement que vous vous trouvassiez bien au Marais et sera charmée d'un mot aimable. Faites-le, cela vous est si facile! Vous nous avez vu avec la solitude et du soleil. Nous voici avec du monde et de la pluie. C'est perdre au change. Nous avons ici M. de Caumont (1), qui vient de gagner un procès qui lui donne deux cent mille livres de rente. M. de Frémilly (2), qui arrive de Bohême et d'Allemagne, M. de Tourvelles, qui chasse à 81 ans, M. de Foy, qui se met fort peu en peine de ce que son neveu est à la mort, M. de Plaisance, qui oublie femme et désagréments. Nous attendons M. Molé — et voilà! Tout cela fait des journées de contrastes, rumeurs le soir, solitude le matin. Moi, je ne me sens aucune disposition de faire des frais. Je m'enferme dans un noble silence, le regard et le sourire sont à peu près les seuls éléments de ma conversation. J'approuve tout, on ne me croira pas trop bête. Je ne peux plus causer qu'avec les gens que j'aime. Vous voyez que ce sera fort utile à ma postérité, le nombre ne saurait être grand et le guignon qui fait le fond de toutes nos destinées éloigne presque toujours ces chers élus. J'ai reçu une longue lettre de la duchesse de Rauzan, qui me fait une peinture pittoresque des eaux de Carlsbad. Quand on revient de Néris, on ne peut plaindre personne. — Il y a une phrase qui ressemble bien à celle qui l'écrit : « Je suis bien seule. Sauf *cinq* ou *six* aimables personnes que j'ai rencontrées, *je suis sans aucune ressource*. » — Si j'avais jamais deux personnes aimables à mes côtés, je me couperais la main qui écrirait que je me trouve sans ressource. Cela me fait penser aux petits cierges de M. X. Marmier. La lettre est très affectueuse et aimable. J'en ai remercié au plus vite, mais sans liberté d'esprit. Je suis horriblement inquiète de ce petit de l'Aigle. Il y a des gens que je ne vois pas souvent, mais dont le bonheur m'est nécessaire. Vos récits d'académie me charment. Que vous êtes heureux de tout ce que vous entendez, sans compter de tout ce que vous dites! N'allez pas trop laisser blanchir les lauriers-roses. Ce serait dommage pour *tout le monde*, même pour vous. Nous ne valons pas grand'chose quand nous sommes sans un regret, sans une pensée; que c'est bête d'être content!

—

Maisons-sur-Seine, 3 septembre 1846.
Jeudi.

Venez me voir vendredi à *4 heures et demie*. Si cette heure là ne vous gêne pas, elle me convient; je suis très accablée d'affaires

(1) Archéologue illustre né à Bayeux le 18 août 1801, mort à Caen le 16 avril 1873.

(2) L'auteur des si intéressants *Souvenirs* qu'on a publiés en 1908 à la librairie Plon et Nourrit.

pendant ces quelques jours, et je ne puis placer à mon gré nos heures de plaisir, mais je sais votre bonne volonté et j'y compte. Mille amitiés, à bientôt.

Champlâtreux, 18 septembre 1846.

J'avais cru tous ces temps-ci vous voir poindre sur l'horizon. Savez-vous que vous nous donnez trop peu de temps? Vous avez beau dire pour faire mousser les choses, *un* matin et *un* soir, cela ne fait jamais qu'un jour et nous n'avons pas été dupes du stratagème. Ce *un* et *un* là ne font pas deux. Vous avez tort d'être si parcimonieux à notre égard. D'abord, en ce moment, les choses ne sont pas belles. Ce beau temps rend Champlâtreux jaloux de fleurs, de verdure, de beaux ombrages. La vie tout intérieure que l'on y mène donne forcément une grande liberté. Enfin vraiment on n'est pas mal parmi nous. Moi je me soustrais à toute contrainte. Je passe trois ou quatre heures par jour assise au soleil. Je viens de relire ainsi sur mon banc solitaire la *Cléopâtre* de Shakespeare pour me convaincre que ce n'est pas là que Mme de Girardin a puisé la fatale idée de faire de Cléopâtre une Messaline. On y indique à peine qu'elle a aimé César, et encore rien n'en transpire. Entre César et elle, qui ne se voyent qu'après la mort d'Antoine, tout est d'une convenance et d'une réserve parfaites. C'est seulement dans un paroxysme d'amour que Cléopâtre, *étant seule*, s'écrie : « Oh! je n'ai jamais aimé César ainsi! » J'aimerais mieux que le mot n'y fût pas. Mais il y est. Du reste l'amour le plus passionné remplit seul le rôle de Cléopâtre. Ce qui intéresse bien mieux que toutes les réminiscences de *la Tour de Nesle* à la façon de Mme de Girardin.

Savez-vous (non, car vous n'aurez pas eu le courage de le lire) que *les Débats* du 14 septembre ont cité un morceau de M. Cousin tout bonnement admirable. Ah! ce n'est pas de cela qu'il peut dire qu'il ne se comprend pas lui-même. Le début sur l'éclectisme est parfaitement clair, concis, logique et mis à la portée de tout le monde. La fin sur l'existence de Dieu, philosophiquement démontrée, est magnifique d'éloquence. M. Molé a écrit à M. Cousin pour lui faire son compliment et le nôtre. Ce sont de belles pages. Vous avez la bonté de réclamer des nouvelles de ma misérable santé. Hélas! elles sont ennuyeuses à donner, il y a en moi un point de souffrance qui vient se poser quelque part. Il n'est jamais absent. D'où vient cette douleur nécessaire? De quelque organe lésé! — Mais nul ne sait lequel. Je vis au jour le jour, tâchant de rendre douce l'heure qui s'écoule. C'est un terrible travail. Je ne m'en tirerais pas sans l'amitié. Mais à l'aide de l'intérêt des autres on marche comme avec des béquilles. On n'est pas bien alerte, mais on ne touche pas à terre. Que faites-vous?

Que pensez-vous? Voilà la question grave! Ne me laissez pas longtemps dans l'ignorance. Ecrivez si vous ne venez pas. Mille amitiés dévouées.

A bientôt, n'est-ce pas? et faites grâce à cette insignifiante missive. Je souffre un peu aujourd'hui et veux me reposer.

P.-S. — Je reçois à l'instant votre bonne, charmante, aimable lettre. Elle m'a touchée et je vous remercie. Celle-ci n'est pas une réponse. Elle eût été mieux. Là, je vous avais lu avant, je récrirai bientôt. Je suis bien brisée aujourd'hui. Soignez-vous. Venez en votre temps, et restez ce que vous êtes aujourd'hui. Mille amitiés satisfaisantes.

—

Champlâtreux, ce 22 septembre 1846.

Vous m'avez écrit une bien bonne lettre et j'aurais voulu vous le dire plus tôt, mais c'était hier la fête de M. Molé et ce qui a précédé a été pour nous des jours d'agitation. On a fait venir des plantes rares de Paris. Et ces malheureuses plantes ont fait le voyage si peu à leur gré qu'elles en ont perdu fleurs et feuilles. Il ne restait plus à offrir que de grandes allumettes ou de petits manches à balai, comme vous voudrez.

Nous avons versé des larmes amères qui n'ont rien fait reverdir. Ensuite on a disposé une illumination dans une partie du parc en face du perron, et enfin on a donné un concert dans lequel Mlle de Champlâtreux a joué avec moi un duo *à deux* pianos. Vous avez la bonté de me reconnaître ou de me supposer quelquefois un je ne sais quoi *artiste*. Il y en a eu une petite trace dans la musique d'hier soir. Animée par les lumières et l'attention des autres, j'ai joué mieux et autrement que je ne l'avais prévu, j'ai écrasé complètement ma petite compagne. J'en aurais pleuré. J'ajoute à tout cela, pour que vous ne vous félicitiez pas trop de n'être pas venu, que cela s'est passé en famille, et sans apparat. Moi aussi j'ai lu les lettres de Rancé — toutes graves et austères qu'elles soient, et comme vous j'en ai reçu une salutaire impression. Le propre de ces choses qui sont au delà des agitations de la vie, c'est qu'elles apaisent. Comprenez-moi. Je ne veux pas dire qu'elles éteignent. Non, elles n'ôtent rien à notre cœur, mais elles lui révèlent le sens élevé de lui-même. Elles substituent à ces oisifs et amers découragements, qui n'enfantent que le désordre, la dignité de ses chagrins. On ne les complique plus des misères qui se rattachent à nos caractères; nos peines restent simples, ne gardant que ce qui vient de notre âme, pour nous autres femmes qui n'avons pas, à l'heure des épreuves, la liberté de plaintes, la faculté de paroles, le droit de tout dire, comme les hommes qui peuvent, presque sans être blâmés, jeter au dehors tous les

cris intérieurs. Il y a dans ces livres pour nous consolation et force. Il y a aussi une phrase qui me vient en aide dans les moments où je m'embrouille dans les difficultés de *tout*, c'est : « Marthe, Marthe, je vous le dis, une seule chose est nécessaire, et vous vous embarrassez de trop de soins ! »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que votre lettre dernière est de celles qui arrivent à moi, et avec lesquelles j'entre en sympathie. Je vous remercie de me l'avoir écrite. Nous lisons (entre nous) votre *Mme du Hausset* qui scandalise tout son auditoire, mais qui l'amuse parfaitement. Je suis celle qui trouve le plus simple le style et la naïveté de détails de *Mme du Hausset*. On ne veut jamais dans ce monde descendre jusqu'aux choses. On juge toujours d'où l'on est, comme un paralytique.

Mme de Castellane (1) est scandalisée et amusée. Il est vrai que le matin, pour nous remettre en édification, nous lisons les lettres de Voltaire. C'est plein d'une vie qui vient au secours de la léthargie de la nôtre. J'ajoute à tout cela dans ma chambre les romans anglais de lord Normanby. Mais j'ai de grands projets. Je veux lire en entier Sénèque et Hérodote, dont je ne connais pas grand'chose. Ils sont à Champlâtreux !. L'occasion est bonne, et puis je ne puis résister à la vie du monde qu'en la doublant par quelques pensées plus sereines qu'elle. Il y a une autre doublure dont j'ai, avant tout, besoin, c'est celle qui me vient de l'affection de mes amis. Ah ! vraiment, si l'on ne se savait pas des amis plus près de son cœur, on n'y tiendrait pas ! Du reste ici, je n'ai qu'à louer — cet automne : — oncle (2), cousine (3), tout est affectueux, *uni* et aimable. Je sens la famille, et cela est mille fois doux.

Quand donc faut-il vous espérer, Monsieur ? Ma santé a eu de rudes secousses, tous ces temps-ci. Me voici hors de crises. Qu'il en soit de même pour vous ! et venez-nous le dire.

Adieu. Bon courage, et mille amitiés dévouées.

—

Champlâtreux, 23 septembre 1846.

Comment vraiment vous êtes aussi souffrant que cela ? Mais j'en suis très — très fâchée ! — et je vous prie de ne pas me laisser longtemps sans nouvelles. Le fer est bon, mais allez-y avec toutes sortes de précautions, il fortifie et irrite. Je n'ai pu le continuer longtemps.

Il pleut par torrents aujourd'hui, et j'ai toute ma poitrine douloureuse. Les nerfs ne sont pas en bon état parce qu'il y a de gros dathuras, dont l'odeur est intense. Tant qu'on a pu tenir les fenêtres ou-

(1) Née Cordélia Greffülhe, l'amie de Chateaubriand et de M. Molé.
(2) M. Molé.
(3) Mme de la Ferté, née Molé.

vertes par le beau temps, tout marchait bien, mais avec la pluie, on s'est enfermé. Je quitte bien vite ce sujet, car il vous irrite, vous qui jetteriez des arbustes gros comme une maison par la fenêtre *for the soeke of a friend*. J'ai bien écouté ce que vous me dites sur M. Cousin et j'ai compris cependant, je crois, que voici ce que l'on pourrait répondre. Ce n'est pas imitation proprement dite des écrivains du XVII^e^ siècle, mais c'est une organisation heureuse pour laquelle le beau est ce qu'il était pour Pascal et pour Bossuet. Une fois cette coïncidence des jugements sur l'appréciation du beau, je dirai presque du vrai, chacun écrit selon son siècle et son individu, car en revenant sur les phrases de M. Cousin, je n'en vois pas une que j'eusse placée dans la bouche des autres. Seulement, je reconnais la largeur et la simplicité auxquelles eux et lui rendent hommage. Mais vous êtes malade et je vous mets en colère, je me tais bien vite et je vous prie de bien vous porter. Nous bataillerons après. Ce petit mot n'a d'autre but que de vous exprimer ma sollicitude. A propos, Senèque n'est pas ici, *je n'ai aucune envie de le faire venir*, parce que j'aime mieux lire les livres à moi cet hiver, quand je n'aurai pas d'autres romans, et profiter ici de la bibliothèque.

—

Champlâtreux, 2 octobre 1846.
Ce vendredi soir.

Je n'ai reçu votre petit mot si bon, si affectueux qu'aujourd'hui à 4 heures — ce qui m'empêche de vous répondre aussi vite que je le voudrais. Je me hâte, avant de causer, de vous dire de tâcher de ne venir ni samedi ni dimanche. Ce sont les jours de courses de Chantilly. On compte y aller d'ici et il est impossible que lord et lady Normanby reviennent pour s'y rendre avec nous. Lundi et tous les jours suivants vous conviendraient à merveille. Il y a le ménage Lebrun qui ne doit pas vous faire peur, et vous seriez tous ensemble les éléments de journées très agréables. J'ai été désolée de ne pouvoir vous écrire, cela m'a été un constant regret et je vous remercie de ce que nos causeries vous ont manqué. Mille choses m'ont rendue silencieuse, cela vaut mieux que s'il n'y en avait qu'une seule. J'ai été et je suis fort souffrante. Le larynx est dans un état bizarre qui, joint aux spasmes qu'il attire là, fait de moi un vrai martyr. Je suis parfaitement découragée, sombre et triste. Je passe mes journées à penser à ma fin et je n'ai ni courage ni résignation. Ce n'est rien d'être malade chez soi, mais l'être ici, à côté de lord et lady Normanby, de lord Brougham, de M^me^ de Contades, de M. de Frénilly, voilà ce qui a été affreux. En sortant du salon, je m'étendais morte sur ma chaise longue, n'ayant plus le cœur d'écrire même aux amis les meilleurs. Je n'ai à me plaindre de personne. On me mettait fort à l'aise, me

disant d'en agir comme chez moi, mais on se tracasse, on veut faire un peu, puis on est entraîné. Ah ! la santé, la force ! la vie dans son repos physique ! ô les belles choses, mon Dieu ! Du reste, ne faites pas ici, quand vous viendrez, *éclat* de mes maux, à moins de me trouver publiquement mal. Je me tais sur eux, je ne suppose pas aux autres la patience de les supporter.

L'Afrique menace de s'agiter. Les fatigues recommencent. Je crois peu — avec raison, hélas ! — aux chances d'une prochaine nomination. M. d'Arbouville m'a très bien expliqué que, quoi qu'en dise M. de Salvandy, cela retardera au moins d'un an, et avec mes inquiétudes de santé, ce qui me met du doute et du noir dans l'esprit. Vous voyez avec quelle confiance je vous parle. Concluez de tout cela que souffrir est l'unique emploi de mon temps. Mais aussi mon unique consolation est une douce parole d'affectueux intérêt comme celle que vous prononcez. J'y suis bien sensible, et cela compte énormément pour moi.

M. et Mme Lebrun nous sont arrivés enthousiastes de votre article (sur Rancé) et en parlant avec esprit. Mme de La Ferté, tout en admirant, vous cherche noise sur je ne sais quelle nuance théologique et un peu sur le jugement que vous portez sur *les grands jours d'Auvergne*. Moi (pardonnez-moi toujours ma petite pointe d'épingle), j'ai eu regret de l'expression : *On ne voyait pas le plus petit bout de l'oreille de l'amant de Mme de M...* Cela est si loin de la région d'idée où Rancé et vous vous élevez votre pensée, que vraiment on tressaille à cette expression. Notez bien que ce n'est pas la pensée que je repousse, mais l'expression commune de *bout de l'oreille*.

Recevez avec indulgence toutes ces louanges et observations. Voyez-y que de loin on s'occupe de vous, et puis finissez cette absence. Venez et donnez-nous le temps possible. Vous ferez plaisir à tous. Vous ferez plus et mieux encore pour quelques-uns. M. Lebrun est une douce compagnie, un esprit littéraire qui se mariera bien avec le vôtre. Moi, j'écouterai, et il y aura dans ce silence satisfait un bienfaisant régime.

Bonjour, à revoir, et mille amitiés dévouées. Votre santé est meilleure, n'est-ce pas ?

Champlâtreux, ce jeudi 8 octobre 1846.

Je suis bien fâchée, Monsieur, que vous avez autant retardé votre départ pour Champlâtreux. Je dois vous dire que vous avez, à l'égard de ce voyage, les idées les plus erronées. D'abord, il est parfaitement convenable de venir pour un jour déjeuner, dîner et partir le soir. Ensuite il l'est encore d'arriver vers 2 heures — et de revenir

après le dîner. Une foule de visites d'hommes se font sans cesse ainsi. M. Chevalier (1) vient de le faire. MM. Marmier, Cousin, etc., etc., vont le faire. Certes, le plaisir que l'on a à vous voir ici devrait vous faire agir exceptionnellement. Mais, enfin, on vous trouverait encore aimable de venir comme les autres. Je dois vous dire, pour votre gouverne, qu'il y a une diligence qui passe devant la grille du château à 5 h. du soir. On arrive pour dîner. Pour ceux qui ont l'intention de donner le lendemain, c'est une manière parfaitement commode et économique de venir à Champlâtreux. Ce mot d'*économique* me fait penser que, pour répondre à votre confiance, j'ai bien envie de vous faire des reproches. Vous ne devriez pas être gêné. Pour un homme seul vous êtes riche, et il doit y avoir quelque désordre ou quelque déraison cachés sous cette gêne très reprochable. Voyez-en les inconvénients ! Cela vous détourne de Port-Royal, qui devrait être l'œuvre importante et maintenant suivie de votre vie. Du bois dont je vous connais, avec un article tous les quinze jours, Pascal n'ira pas vite. Voyez comme j'abuse de toutes vos bonnes dispositions à mon égard, comme je tranche du Mentor ! révoltez-vous, Monsieur, et dites à un affectueux et indiscret intérêt de se taire. Nous avons effectué nos jours brillants — deux fois de suite, nous avons mené la Grande-Bretagne aux courses de Chantilly. Comme course c'était un échec national.

Comme site, c'était beau à montrer à tous les rois de la terre. Nous avions ce qu'il est convenu en octobre d'appeler un beau temps. Il faisait un vent terrible, vous en seriez mort mille fois. Cette seconde visite anglaise a fort agité les politiques, le dessous des cartes ne valait pas leur trouble, mais méritait leur envie. Nous faisions d'admirables promenades dans la forêt, et le soir lord Normanby nous a déclamé plusieurs scènes de Shakespeare. Il les a dites avec une grande intelligence et un grand effet. J'ai vivement joui de cette soirée. Les vers étaient magnifiques et une pauvre Française peut dire ne pas les connaître quand elle ne les a pas entendus, dits par un Anglais avec talent d'abord et avec amour ensuite pour son vieux poète national. Ne répandez pas cette exhibition des talents de l'ambassadeur. Ses ennemis lui reprochent de n'être pas assez sérieux pour sa position et on se ferait des armes contre lui de cette bonne grâce pour nous. De plus, j'ai toujours peur quand je redis quelque chose de ce lieu où tout est grave.

Nous avons tous jeté de beaux cris de la nomination de M. Alex. Dumas comme historiographe du mariage Montpensier. Le pauvre M. de Salvandy n'est pas bon à faire un fagot pour brûler ; le fait est que ce choix n'est pas brillant et j'ai renoncé à la défense. La

(1) Michel Chevalier, l'économiste.

considération doit trouver sa place à côté du talent et puis un faiseur de romans, cela donne l'idée que l'on va nous faire des contes bleus au lieu de l'histoire.

Adieu, Monsieur. Vous n'aurez pas de moi la plus petite phrase aimable comme châtiment de cette mauvaise volonté à venir.

Mille amitiés. Je me suis abominablement portée. Une rage de dents a fait diversion à des maux plus graves. Je suis un peu sortie de la maladie par la souffrance. O le joli état !

—

Champlâtreux, ce 14 octobre 1816.

Eh bien ! je ne vous fais pas mon compliment d'être en vie, de travailler, d'aller, de venir et de tenir à l'égard de vos amis une si jolie conduite ! Nous avons attendu samedi et dimanche, puis alors j'ai attendu une lettre. Ni présence réelle, ni lettre, rien. Silence et absence. Ce n'est pas beau. A samedi donc ! — et restez ! — Je vous écris de mon lit où je suis depuis hier. J'avais fait face aux circonstances ces jours-ci. Mais hier, au moment le plus beau, j'ai *craqué*, et il a fallu me coucher. Cela tombait dans le moment le plus importun. Qu'y faire ? Ah ! si le mal obéissait ! on l'enverrait aux calendes grecs (ou grecques, j'ignore). Oui, M. Mérimée a passé trois jours ici, il a fait peu de frais de conversation, et moins que cela encore à l'égard des femmes, mais il a été d'une obligeance extrême en faisant dans mon album trois dessins dont j'avais besoin — et nous avons joué à mort au billard. Il est mille fois plus fort que moi et m'a battue outrageusement ; — tout en carambolant il m'a dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût de Providence parce que cela serait trop utile qu'il y en eût une. Ne dites pas que je vous ai raconté tout cela. Laissez-le vous parler de Champlâtreux, et n'ayez pas l'air d'en rien savoir. MM. Cousin et Mignet ont au contraire brillé de tous leurs feux. M. Cousin a parlé de votre talent avec des éloges sans borne. M. Mignet a loué l'article que vous avez fait dans ce cadre. Mais où est votre cadre ? Hélas ! c'est un cadre à jour, vous êtes insaisissable. Quand vous écrivez, je suis obligée d'avouer que c'est bien. Vos lettres sont charmantes et vous avez encore l'air là de tenir aux gens. Mais les actions ! Elles sont au-dessous du cours ! Quelle tempête ! Quel vent, quelle pluie ! et quels maux de poitrine ! Enfin après la terre le ciel.

Bonjour, Monsieur, conservez-vous jusqu'à samedi. Moi, je n'en puis plus et ne saurais écrire posément ce matin.

—

Champ[lâtreux]. Ce 27 septembre 1846.

Vous m'avez écrit la plus amusante lettre du monde, j'en ai ri

dans mon coin solitaire. Cela fait tableau. — Je vois d'ici cette soirée. Je suis de votre avis : cette absorption est un manque de goût. C'est une mesquinerie. Une seule et belle et grande chose excuse de ne si bien entendre qu'un seul. Mais alors on ne se tourne pas, on ne se dirige pas vers lui. C'est même un autre que l'on regarde et le vulgaire n'y voit rien. Mais tant de fracas — pour qui est haut placé, c'est un tort de tact, et je l'aurais senti comme vous. Somme toute, la soirée a dû vous amuser. Je viens d'écrire justement à cette personne une longue lettre qui, ce me semble, n'ira guère à sa disposition d'esprit. J'étais un peu grave, un peu triste, et assez sérieuse. J'ai loué tout cela au milieu de l'anglomanie. Arrivera que pourra ! Il ne faut jamais se taire pour les gens. C'est une manière d'être aimable que j'ignore. La mienne consiste à *me* dire, cela fait de l'abandon, de la confiance, mais je ne m'appareille pas. Notre vie est plus paisible. Cependant en ce moment j'entends les roues d'une voiture et j'ignore qui nous tombe ainsi du ciel. — La belle Mme de Nieuwerkerke est établie avec nous. Le monde dernièrement a dit mille choses sur ses nouveaux chagrins, eh bien, son front est plus calme que jamais. On n'y voit ni nuage, ni joie, c'est l'impassibilité revêtue d'une belle forme ! Si c'est de la force, c'est beau, mais il serait possible que ce ne fût rien. Je me méfie toujours du courage. Les ennemis vaincus étaient-ils bien forts ? *That is the question !* Enfin parfois, je me prends à envier cette glace qui cache tout. Mon malheureux sang qui monte, s'arrête et se précipite encore à la moindre impression, est bien loin de là ! Ah ! vous croyez qu'il n'y a que de belles pages dans mon livre. Je ne suis ni si heureuse, ni si malheureuse ! Et il n'y en a pas de bien noires et sur lesquelles l'ange de *Sterne*, qui compte nos fautes, est obligé de laisser tomber une larme pour que Dieu ne lise pas. Mais il y en a qui ont perdu leur blancheur; qui de nous n'est atteint par le vent ? Qui n'a frémi sous l'orage ? mais c'est presque ce qui fait la valeur de nos âmes ! de nos âmes ! Elles en relèvent avec ce je ne sais quoi qui vient de l'épreuve, avec ce recueillement qui vient du souvenir, avec cette douce sympathie pour ce qui est plus bas qu'elles, et cette non-humilité à l'égard de ce qui est plus haut qu'elles. Je ne voudrais rien retrancher et cependant je vais m'incliner et demander l'indulgence. Comprenez-vous tout cela ? Oui, car vous êtes intelligent et vous achevez les autres...

Bonjour, Monsieur, je vous trouve dans une disposition d'esprit étonnamment sereine.

D'où vous vient cette joie et cette paix ? Si c'est de bon lieu, ô gardez-la ! Mille amitiés dévouées.

Champlâtreux, ce 6 novembre [1846].

Eh, bien, Monsieur, vous ne venez pas? Je n'écris pas, et vous ne souffliez pas le mot? Ah! Théocrite! Ah! Port-Royal! Ah! l'Académie! Tous ces amis qui distraient des autres. La cause de mon long silence a été que j'ai cru revenir à Paris tous ces jours-ci. Même mon domestique y est déjà, et voilà que je reste. Ne parlez de ceci à personne, parce que la cause de ce départ était que j'avais eu une petite querelle avec mon oncle. Je suis très fière, très susceptible, très indépendante, et j'avais pris la chose très vivement. On m'a assuré et tant répété que c'était parce qu'il me traitait comme sa fille, que c'était à titre de paternité qu'il m'avait un peu rudement menée, que j'ai fini par le croire. Mais tout cela m'avait fort agitée et je n'aurais pas écrit une syllabe pendant ce temps. Je n'avais qu'une bête de pensée — ce malentendu — j'ai un cœur qui souffre facilement, et je suis à peine remise de ce petit choc. Ai-je besoin de vous dire qu'il faut ignorer à toute éternité ce que je vous dis là. Le moindre mot me ferait une affaire, et j'en ai assez. Que devenez-vous, vous, dans la paix qui vous environne! dans votre silence, dans vos études? Ah! que cette vie ressemble peu à la nôtre pendant ces derniers temps-ci! Quel emploi inutile et violent nous faisons souvent de nos facultés! que nous usons de rouages pour peu de chose! Je voudrais le repos et je sens en ce moment combien on a raison de nous représenter le ciel sous cette forme. Du reste, par bizarrerie, ma santé est meilleure, un petit peu, et pour un petit moment. Le temps approche où je vais revenir; je pense vers le 28 de ce mois. Je compte bien sur vous cet hiver au coin de mon feu. J'ai peu d'idée du monde. Les vraies amitiés seront dans toute leur valeur. Voilà une phrase dont le sens n'est pas vrai pour moi. N'importe où je vais, ma pensée, la meilleure, est pour mes amis, ce n'est qu'une comparaison de toutes choses, à eux, toujours à leur avantage.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai la patrie!

Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de me gronder de mon long silence. Je n'aime pas à avoir tort sans qu'on le sente.

Adieu. Mille amitiés. Ceci est court et à la hâte, mais je n'ai plus voulu tarder.

—

S. d.

Mon Dieu! quelle orgie de sommeil! mais je prévoyais bien que vous dépassiez vos forces, et tant de conversation, tant d'esprit, tant de verve, de onze heures du matin à minuit, allaient vous plonger dans la léthargie de la Belle-au-bois-dormant. Mais vous n'avez pas perdu vos peines. On a été charmé de vous. On vous a trouvé très

aimable, tout le monde vous a vu partir à regret. Tout le monde vous espère le plus tôt possible. Votre article a été lu tout haut et a fait grand plaisir. C'était, en effet, un peu de votre conversation. On aurait pu nier l'absence. La première partie a plu particulièrement ; après on a discuté quelques *analogies*, mais encore de cette manière flatteuse pour l'auteur qui fait qu'on lui sait gré de la conversation aimable dont il fut la cause. Ouff ! quel aveu vous me faites ! un certain ordre de choses, un certain genre de personnes eussent pu influer sur votre manière d'être ! Eh bien ! je suis très touchée de cette impression — et je vais dire avec M. Molé qu'un des charmes de votre esprit, c'est la bonne foi, *c'est qu'il écoute* et ne répond pas avant qu'on ait parlé. Une âme écoute tout comme un esprit, et ce sont les bonnes. Alors, elles choisissent, et se souviennent à leur gré. Vous m'avez écrit quelques phrases sur M. Molé. Je les ai lues. J'ose dire qu'il en a été très flatté, et si vous tenez à l'approbation de certaines gens, je vous réponds que l'on tient à la vôtre. Mais voilà ce qui est bon, ce qui est doux entre gens qui s'estiment ; tenir à l'approbation morale, jusqu'à concurrence de son indépendance, vouloir plaire et rester libre, c'est le moyen de bien faire. Mais le lendemain de votre départ, j'étais littéralement foudroyée d'une de ces crises nerveuses qui me tuent. Ne vous imaginez pas que je sois une malade de faiblesse et d'invention, non, ce sont des crises aiguës qui se succèdent et qui me font une série de maladies vives. Je viens de passer 24 heures au lit, je suis brisée. Je me suis levée pour recevoir M. et Mme de Nieuwerkerke. Nous avons de ces grandes journées sans un moment de solitude. J'ai fait l'impossible pour vous écrire ces quelques lignes. J'en ai pris le temps sur mon sommeil, mais j'ai voulu vous dire mon bon plaisir de vous avoir vu. Combien je vous sais gré de votre entière confiance ! Combien les vraies amitiés, au lieu de s'entamer ainsi, s'en consolident ! On *livre vraiment sa vie*, et qui de nous n'a ses pages où tout n'est pas bon ! Mille amitiés dévouées. Revenez.

—

Champlâtreux, ce 19 nov. 1846.

Je ne vous écris pas parce que je suis très souffrante. — Ce que vous avez vu n'était que le début d'un état horrible, de rage de dents, de névralgies, de tout ce que vous voudrez. Je suis restée huit jours sans manger, sans dormir, gardant la chambre, n'en pouvant plus. Me voici mieux, mais chaque nuit j'ai une crise à la même heure, et je prends encore si peu de chose que je suis sans force. Plaignez un peu, Monsieur. Vous vous trompez sur Mme F... Il y a des siècles que nous n'avons reçu ici de ses nouvelles. La pauvre femme est sûrement malade et sur sa chaise longue. Elle n'est que douce,

bonne et grosse ! Je regrette ma bête de phrase. Je voudrais que vous ne revinssiez jamais sur ces explications. Je ne sais comment j'ai écrit ces mots inspirés par moi seule. Je les efface et vous prie de n'y pas penser. Je voudrais, Monsieur, causer, vous dire mille choses aimables, mais je ne puis. Si je me relève de tout cet accablement, je vous écrirai, je reviens bientôt. Je voudrais encore une fois de vos nouvelles et je vous ferai parvenir un mot de Paris, quand j'y serai, et le gîte un peu possible. — Mille amitiés malades.

—

Champlâtreux, ce 29 nov. [1846].

Merci de votre bonne lettre. J'attendais un mot de vous, nous sommes ici bien affligés. Les nouvelles de Richard de l'Aigle étaient affreuses. C'était l'agonie et une agonie de tortures, des convulsions, des cris, des transports, un horrible supplice pour ses parents. Ma tante pleure. Moi, je reste assise près d'elle. Je suis abattue, le malheur des autres réveille les miens. Mon cœur va chercher mille souvenirs. Je remonte ma vie, et le cours en est triste ! ce lieu pourtant est beau, calme, j'y respire, et j'y suis à l'aise. Ce sont les *miens* vraiment. Je voudrais vous voir ici, mais cette peinture de vos embarras en éloigne l'idée. Je reviens *mardi*. A propos on m'a écrit ici (je ne dirai jamais qui) une chose sur vous qui m'a... je ne sais de quel mot me servir — étonnée ? (Non, ce n'est pas tout à fait cela), qui m'a fait réfléchir, qui a dérangé le cours de mes idées. Une chose à prévoir et improbable, et puis qui m'a — à la longue — fait dire : « Eh bien tant mieux ! si cela le rend heureux ! » — Une chose à laquelle je n'avais jamais songé — ce qui est stupide de ma part, Enfin, tirez-vous de là Je ne vous en dirai jamais plus. Mais vous vous devriez me dire...

J'aurais voulu être à ce petit dîner Chastenay ! Je n'aime M. Mérimée que pour l'entendre. Mais il cause. C'est bon, vous rappelez-vous sous les beaux arbres du Marais, ce que nous avons dit du *but* ? Moi aussi je pense qu'il en faut un aux individus, à la société, à l'oiseau qui vole, mais il faut l'imiter quand il se dirige vers le sommet de l'arbre, et non quand il vient sur un caillou de l'allée. Vous placez votre but dans le soleil, vous. Il vous faut toujours des rayons qui étincellent. Ce n'est pas toujours le plus sage, même pour un but. Vous êtes injuste pour ce temps-ci. Il n'est pas stagnant, la terre se couvre de chemins de fer, ce miracle désastreux de l'intelligence humaine, cette Afrique que nous dominons à tout prendre et où nous fondons (demandez à M. de Sal[vandy] ce qu'il a vu) cette classe mitoyenne appelée à toutes choses. Ces ministres venus des derniers rangs de la société, cette place faite, bon gré mal gré, dans l'Europe à des idées qui ne sont pas les siennes, au point d'ébranler

nouvement ce qui ne leur ressemble pas, tout cela est quelque chose (seulement il y a de l'ordre dans le progrès et cela ne fait pas de bruit). Cela ne vous suffit pas. Mais, en fait de société, il faut de l'élan dans *l'individu* et de la résistance dans *les individus*. Sous peine de chute, il n'y a que les torrents qui aillent vite en mugissant, mais ils frappent des rochers — ce qui soutient leur terrain. Nous n'avons pas, dans l'ordre moral, de rochers pour terrain. Tout pourrait crouler sous un choc trop impétueux.

Bonjour et à revoir et mille amitiés.

S. d. [décembre 1846].

Je suis désolée de vous avoir fait de la peine. C'était à cent lieues de mon intention. Je n'ai pas le temps d'écrire aujourd'hui, mais je ne puis rester sans vous dire quelques paroles. Vous m'avez donné l'affection la plus douce, la plus dévouée, la plus égale. J'y attache un prix sérieux. Bien loin de vouloir faire *la généreuse*, comme vous dites, je suis et serai toujours reconnaissante. Je vous devrai toujours. Je n'ai le droit d'entrer dans aucun détail de votre vie. Seulement laissez la douce part que vous m'avez faite intacte. Ne la laissez pas être étouffée.

Une affectueuse préoccupation pour la conservation d'une amitié précieuse comme la vôtre, pour la conservation d'un bien que je prise, voilà ce qui m'a fait faire attention à ce qui m'était dit (du reste par des personnes qui vous connaissent à peine et qui faisaient de *l'auteur* mille et mille éloges). Voilà toute ma pensée, qui n'a rien ni d'ambitieux, ni de non-réservé, ni de blessant.

J'ai eu bien de la joie à vous voir dernièrement. Croyez que je sens tout ce que vous valez, et que je tiens compte de tout. Non, ne revenez pas sur ce qui a été dit. Je crois que vous me resterez ami, et que, bien vieille, je vous dirai : *Vous souvenez-vous?* Adieu, mille amitiés dévouées, sincères et *confiantes*.

On ne va là-bas que le 5, je n'irai que le 7, et je reviens à Paris le 1. Au revoir. Écrivez, ce sera aimable. Nous avons tous de tels troubles pour cet enfant mourant (1) que je ne dispose pas de mon temps. Mais vous, ne me laissez pas sur cette phrase où vous parlez de *dernière fois*, il n'y en a pas. Le temps qui a fait de si tristes brèches en fait parfois de bonnes. Il consolide, et, entre amis, souvent il ne fait que du bien. Il n'efface rien, je le sens ainsi.

Ce dimanche, s.d., décembre [1846].

Je suis mieux, le mal a cédé, mais il reste tout près et ces malheu-

(1) Le petit de l'Aigle.

reux nerfs tressaillent douloureusement cent fois par jour, et je ne me crois pas quitte de crises. Je reviens le 26 au soir, et sens bien en effet le repos qu'il y a à être malade chez soi. Je serai bien empressée de vous voir. Serait-ce même, Monsieur, pour écouter les plus beaux et injustes sermons du monde. Dieu sait cependant si je serai libre même le lendemain vendredi. L'état de cette petite de Barante, chez laquelle il faut courir. Mon médecin maudé d'avance et mon affaire pour mon frère, pour lequel nous sommes dans le coup de feu de la sollicitation pour cette malheureuse sous-préfecture. Mais, enfin, me voici avec tout un hiver devant moi et toute la meilleure volonté possible — et ma pensée se repose avec joie et reconnaissance sur les soins des amis. J'en ai vraiment besoin. Eh bien! oui, je suis encore assez femme pour reculer un jour devant tout ce qui m'établit une infirme incurable. Je lutte doucement. Je céderai, soyez-en sûr, mais cela me coûte. Je voudrais vivre encore comme l'oiseau volé, sans trop de soucis. Oui, M. de S[alvandy] a dû faire un mauvais discours. Je ne l'ai pas vu dans nos journaux, mais l'analyse m'en fait deviner la forme. Eh bien, j'en suis fâchée, je suis frappée plus que qui que ce soit au monde de ce qui avoisine le ridicule. Mais M. de S[alvandy] s'emploiera de tout cœur pour la carrière de mon frère. Je trouve en lui un zèle qui manque souvent à l'esprit de famille, il s'occupe de mon mari quand l'occasion s'en présente. Il donne aux pauvres quand on demande, il se montre ami, il vient me voir, je le crois bon. On l'attaque ici depuis le matin jusqu'au soir, on l'accuse de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera, tout cela m'a donné de l'amitié pour lui, et je regrette ses fautes. En arrivant au paragraphe sur le Roi, je ne sais comment rester polie et vous dire ce que j'en pense. Pardonnez-moi, mais je trouve que cela n'a pas de bon se.. non! je n'achèverai pas. Ah! vous trouvez que c'est un misérable mariage que d'épouser une infante? Ah! vous croyez que c'est une affaire d'un père ladre, et voilà tout? Pourquoi ne serait-ce pas un fils d'un roi de France qui épouse une fille du roi d'Espagne? cela me semble aussi possible à soutenir que votre thèse, et les alliances du dehors ont fait de tout temps partie de la gloire du pays (1). Quel dommage que vous vous fassiez souvent l'écho des déclamations de l'opposition, même quand elle n'est pas française et nationale! Criez sur Cracoire, à la bonne heure, je crierai avec vous, voilà du noir, et un labyrinthe inextricable. On dit là-dessus bien des paroles. Les chambres en diront bien d'autres. Traduire Théocrite vaut mieux! nous le faire lire est une bonne action et votre talent s'en acquitte à merveille.

Adieu donc et à revoir. En songeant à ma vie de Paris, aux choses qui me la rendent douce, votre amitié et les soins qu'elle me donne

(1) Lamartine, lui aussi, avait désapprouvé le mariage espagnol. Lire son discours : *Voulons-nous être nation ? Voulons-nous être dynastie ?* (4 octobre 1846).

se présentent de suite à ma pensée. A revoir donc, Monsieur, j'écris ces mots avec joie.

Venez *samedi vers 4 heures*, à moins que vous ne receviez un mot de moi qui vous dise que je suis libre vendredi. Comme je dispose de votre amitié !

Tel est le ton général des Lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve. Mais elles n'ont pas toutes cet enjouement, ce tour spirituel à la d'Houdetot (1). Oh ! non, il y en a dans le nombre de tout à fait mélancoliques ; quelques-unes même sont si tristes qu'elles font venir les larmes aux yeux. Dans ces lettres, Mme d'Arbouville se défend contre les obsessions de Sainte-Beuve qui aurait voulu la posséder au moins une fois et *pour la nuance*. Et c'est la réponse au *Clou d'or*. Dans d'autres — et ce sont les dernières — elle jette un regard résigné sur le peu de jours qui lui restent à vivre et remercie Sainte-Beuve de son amitié fidèle.

LÉON SÉCHÉ.

(1) Mme d'Arbouville était l'arrière-petite-fille de Mme d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques, et s'appelait Sophie, comme elle.

POÈMES

LA DERNIÈRE PLAINTE DE SAPHO

A Paul Morisse.

I

Flots, dont la molle écume dort,
Vous insultez, avec ce calme dérisoire,
Mon grand cœur que le regret tord.

Hier, quand la tempête, à la grande aile noire,
T'étreignait comme une âpre sœur,
O mer, que hantera longuement ma mémoire,

Tu palpitais — moins que mon cœur ;
Et tu m'épouvantais : et, par mes violences,
Je te faisais moi-même peur.

Maintenant je maudis vos lâches somnolences,
Vagues de l'abîme, et je veux,
D'une clameur sans fin déchirer vos silences.

Pour noyer l'aurore et ses feux,
Que n'ai-je, ô plane mer, dont le flanc la reflète,
Assez de nuit dans mes cheveux !

Que l'ouragan se lève, et meure cette fête,
Où se berce toute la mer :
Qu'il roule du tonnerre et du vent sur ma tête !

Car mon cœur, lassé de la chair,
Veut, pour frémir encor de voluptés nouvelles,
Les lèvres blêmes de l'éclair.

Et je tremble d'amour, tempête, sous tes ailes !

II

Eclatez en mille sanglots,
Hurlez comme un troupeau de bêtes écumantes,
Et dressez vos mille seins, flots !

Vagues, soyez ainsi que des foules d'amantes
Qui, bras levés, iraient clamant,
Et maudissant l'Amour, père de leurs tourmentes.

Dans un informe affolement,
Sous l'éclair, sous l'éclair qui vous frappe, livide,
Criez inconsolablement.

Dressez-vous, dressez-vous — oh ! droites ! — dans le vide:
Et puis retombez ! — Et toujours,
Resurgissez dans une fièvre plus avide.

Battant l'air de mes cheveux lourds,
Je veux vous effrayer, vagues épouvantables,
Par mes détestables amours.

Je les raconterai, mes amours lamentables,
Provoquant dans l'horreur des cieux
La foudre, préparée au front des grands coupables.

Et dardant du fond de mes yeux
Plus de feux qu'il n'en vibre aux flancs noirs de l'espace,
De l'espace où luttent les Dieux,

Eternellement triste et, devant ce qui passe,
Ayant des rires fiers et durs,
Pour les cœurs de ceux-là qui seront de ma race,

Pour les cœurs des poètes purs,
Que je vois se dresser, battus encor d'orages,
Aux profondeurs des temps futurs,

Pour les échos toujours retentissants des âges,
D'une voix au timbre d'airain,
Je veux, moi, dont le nom gémira sur ces plages,

Rythmer ce dernier chant lugubre et souverain.

★

NUIT SUR LES ÉCRITURES

A G. Polti.

La colline a sombré dans l'horreur solitaire,
Et la nature a pris une noire beauté,
La lune, à l'éclatant et terrible mystère,
Ne montre pas ce soir sa face d'Astarté.

Mais, comme des regards jetés par d'autres mondes,
Vers ce vieux monde où l'homme a son précaire abri,
Des scintillations vivantes et profondes
Fourmillent dans la paix de l'éther assombri.

Je suis seul : et ma lampe a ses deux flammes droites,
Quelque chose est dans l'air dont je sens la frayeur :
De mon humanité les limites étroites
S'effacent : je verrai de ta gloire, Seigneur.

Sous mes doigts les feuillets se tournent des Saints Livres :
Voici flotter l'odeur des vignes d'Engaddi.....
Les hommes d'aujourd'hui, de ténèbres sont ivres,
Faisons-les ressurgir vers l'éternel midi.

Il plane autour de moi d'invisibles présences ;
Je vous appelle, ô Dieu, de mon ardent poumon :
Donnez-moi, contemplant les séraphiques danses,
Les éblouissements des nuits de Salomon...

Ah ! que m'apportez-vous mon Épouse, Sagesse ?
Je suis lourd de tristesse et de ressouvenirs,
Faites-moi savourer, ma divine maîtresse,
Votre beauté céleste et vos saints élixirs.

Montrez-moi l'origine éternelle des Êtres,
Les cycles jaillissant du Verbe, d'un élan,
La pullulation d'innombrables Ancêtres
Des flancs de l'Ève immense et de l'immense Adam.

Qu'en esprit je m'unisse aux premiers Patriarches,
Levant leurs bras dans les minuits Idumeens ;
Autour de l'Arche en feu que je suive les marches,
De Moïse et du peuple abrité sous ses mains.

M'auréolant d'éclairs que je me mêle aux trombes
Du Sinaï terrible, annonçant le Thabor,
Extase de mon Dieu que, devant moi, tu tombes
Sur David, au milieu des candélabres d'or.

Et dites-moi surtout ce que l'Ecclésiaste,
Le Prince de la Paix, Seigneur, a fait tenir
D'oracles fulgurants dans ce Cantique chaste
Où ses yeux de colombe embrassaient l'avenir.

— La nuit silencieuse absorbe mes paroles....
O Seigneur, vous tentez, peut-être, votre Roi...
Il s'en ira, demain, riche de paraboles,
Par vous-même investi, sacré de votre effroi.

Apocalypse large, ô gouffres johanniques,
Ouvrez-vous, rayonnez pour lui, divin séjour,
Anges, revêtez-le de vos blanches tuniques,
Archanges, mitrez-le de splendeur et d'amour.

Vous lui ferez des traits brûlants et diaphanes,
Il entrera nimbé dans les temples : mais Vous,
Si l'Épouse l'attend dans vos profonds arcanes,
A travers Lui, Seigneur, vous resterez l'Époux.

Promenez son esprit dans les similitudes,
Qu'il vous élève un jour l'autel sur les hauts Lieux,
Qu'il vous suive parmi toutes vos solitudes
En courbant devant vous, Dieu vivant, tous les Dieux.

Oui, répandez sur lui mille cornes, du baume
Dont l'or liquide et doux coule des oliviers,
Qu'il soit un constructeur de l'immortel royaume,
Que la Haine et le Mal s'éteignent à ses pieds !

Que même les méchants implorent sa prière !
Que, mêlant à l'ardeur des roses la candeur
Des lys, parlant avec des gestes de lumière,
Il soit l'harmonieux Réconciliateur.

Tel je rêve, égaré dans vos sacrés abîmes ;
Et, me sentant grandir parfois immensément,
Je reconquiers guerrier aux victoires opimes,
Les mystères cachés dès le commencement.

Et, plein du grand passé, plein des choses futures,
Entre ma calme lampe et tout le ciel qui luit,
Sans pouvoir détacher mes yeux des Écritures,
Je laisse avec lenteur se consumer la nuit.

LOUIS LE CARDONNEL.

ISRAEL ZANGWILL
ET L'HUMOUR JUIF

Israël Zangwill partage son temps entre la littérature et l'action. Depuis 1905, Président de la Jewish Territorial Organisation, il parcourt l'Europe, essayant de provoquer un mouvement d'opinion favorable à la reconstitution d'un Etat juif.

Je le vis, en 1909, à Paris. Lorsque j'entrai il parlait avec un de ces jeunes savants juifs que leur science n'empêche pas de s'intéresser au sort de leurs coreligionnaires persécutés dans l'Est de l'Europe.

Zangwill s'enquérait de la valeur de certains collaborateurs qui s'étaient offerts à lui :

— Et le docteur Ebenezer, disait-il, qu'en pensez-vous? — C'est un très honnête homme, répondit l'autre, mais... connaissez-vous l'histoire de ce Polak à qui l'on demandait des nouvelles de sa fille? Ma fille, dit-il, a épousé un homme qui ne sait pas jouer aux cartes. — Quelle chance vous avez! — C'est ce qui vous trompe; car il ne peut s'empêcher d'y jouer.

Zangwill sourit. Et voyant ces deux têtes pâles, rapprochées l'une de l'autre, ces corps inclinés sur ces sièges bas, je me demandais si j'étais dans le *sitting-room* d'un modeste hôtel anglais de la rue Saint-Hyacinthe, ou bien dans une de ces académies orientales où des sages talmudistes enseignaient selon la méthode hagadique, par questions et par réponses, par maximes, sentences, apologues.

Des éclats de rire, ou des images, voilà ce que le juif a toujours préféré au mur blanc des idées générales. Qu'il parle ou qu'il écoute il est toujours le même homme. Essayez de le convaincre sous forme d'un raisonnement, il ne vous suit pas. Il vous attend à l'exemple. Son esprit n'aime pas la pression continue du raisonnement logique. Il lui faut de petits chocs successifs séparés par des temps. Ainsi parlait Jésus, et les foules juives se grisaient de ses paraboles. Ainsi parlèrent les Rabbis, car la Loi est une corbeille pleine de fruits délicieux,

mais lourde, ronde et lisse ; « l'apologue est l'anse par laquelle il est possible de saisir la corbeille (1) ».

Aussi le peuple juif possède-t-il un immense folk-lore : historiettes, fables, récits, légendes, calembours, bons mots, airs (2), répertoire monstrueux où puisent les rabbins et les maîtres d'école, les « Badchen », dont c'est le métier de faire rire les convives aux repas de noces, et les « Schnorrer », dont les bouffonneries amusent l'hôte pieux qui, pour obéir à la loi, a toujours un pauvre à sa table la veille du Sabbat.

Ces histoires sont originaires de tous les pays, de Palestine et d'Afrique, de Russie, de Pologne, de Galicie, d'Allemagne, d'Autriche, d'Alsace, des Trois Evêchés, d'Espagne, de France, de Paris même, de tous les lieux et de tous les pays où le peuple errant s'est reposé, a travaillé dans l'ignominie et dans la crainte, a cru pouvoir respirer enfin. Les unes viennent des temps les plus reculés, des époques bibliques ou talmudiques, ont été racontées, manuscrites, déformées et transformées sans cesse ; les autres sont d'hier, d'aujourd'hui même, chaque génération admirant, vantant ses aspirations, se moquant de ses travaux ou de ses vices.

Car il ne faut pas s'imaginer que toutes les blagues juives qu'impriment les journaux ou les livres antisémites soient d'origine chrétienne. Un grand nombre ont été inventées par des juifs. Le théâtre juif de Vienne, les bourses de Francfort et de Paris, les Synagogues, les Casinos, les Cercles, il s'en fabrique partout où sont groupés, pour le travail, la religion, ou le plaisir, les représentants de cette race susceptible et railleuse. Car le juif est moqueur, comme le Français. Comme le Français poli et plein de soi, il aime à se railler soi-même par politesse et par orgueil. Il parle de ses qualités à voix basse et à voix haute de ses travers (3).

C'est comme s'il disait à son corps : tu n'es pas très joli, tu es grêle et gauche ; à ses bras : vous êtes remuants ; à ses mains : vous êtes des touche-à-tout ; à son cœur même : tu n'es pas toujours chevaleresque ; je n'y peux rien, c'est le legs des ancêtres, et il faut plus d'une vie pour changer ça ;

(1) *Sentences et proverbes du Talmud et du Midrash*, par Moïse Schuhl. Paris, Imprimerie Nationale, 1878, page 176.
(2) Zangwill, *Children of the Ghetto*, 245.
(3) *Sentences du Talmud*.

mais au-dessus de ces esclaves du passé mon esprit affranchi, mon esprit libre vous connaît et vous juge.

Il y a une source plus trouble parmi toutes celles d'où s'écoulent les blagues juives. La plupart des races idéalisent leur type. Toute Grecque est fière d'avoir le front bas, le nez droit et charnu prolongeant le front, toute Arménienne désire avoir la figure si ronde que son amant puisse la comparer à une pomme, à une grenade, à une orange, à la face même de la lune. Une race vaincue ou trop longtemps bafouée finit par se mépriser elle-même. Elle n'admire plus que le type de ses vainqueurs et leur âme. Il y a certes des juifs qui, pour des raisons désintéressées et de foi, cessent d'être juifs, bien qu'ils enragent de n'avoir pu changer de tête en changeant de Dieu. « Votre antésémitisme m'était connu, votre antisémitisme m'est tout neuf (1) », fut obligé de dire à l'un d'eux, un jour, un chrétien effaré du zèle de son nouveau coreligionnaire. D'autres, sans se convertir, sont flattés quand on leur dit qu'ils n'ont pas le nez juif, les cheveux juifs, les manières juives. Ces juifs-là ont désidéalisé leur type, et au lieu d'exalter leurs différences, de s'efforcer de rester eux-mêmes et bien à part, ils s'adaptent, se fondent, se conforment, diminuent en quelque sorte par leur fait cette diversité des êtres qui est une bénédiction de la nature. Cette espèce de juifs a peur sans cesse qu'un malotru ne leur reproche leur judaïsme. Ils prennent les devants et se dépêchent de faire des mots contre les juifs en ayant l'air de dire : cela ne nous touche pas, nous; nous n'en sommes pas.

C'est par ces héros, qui changeraient volontiers la mobilité de leurs narines contre le nez pâteux d'un auvergnat, et qui troqueraient leur âme souple contre l'âme désintéressée sans doute, non mercantile et brave, de la bourgeoisie qui les entoure, que sont fabriquées un certain nombre de blagues sur la forme de notre nez ou la roublardise de notre esprit. Aussi, dans cette masse énorme, où il y a de tout, de l'excellent et du pire, de la quintessence de sensibilité et de la bassesse, est-il parfois malaisé de distinguer de l'admiration agaçante de soi-même les traits de la satire la plus malveillante. Voici une historiette où l'intention du conteur est claire. Le Rabbin d'Al-

(1) *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*, par S. Freud. Leipzig und Wien, Franz Deuticke, 1905, p. 22.

tona montrait à l'incrédule Salomon Maïmon le Schofar, cette trompette primitive dont l'officiant tire des cris sauvages lorsque la Synagogue prononce le « Herem », l'excommunication juive: « Connais-tu ceci? » lui dit-il d'un air sombre. Le disciple de Kant répondit fort tranquillement : « Je sais que c'est la corne d'un bouc. »

Henri Heine, qui rapporte cette histoire, admire le visage immobile et l'audace tranquille du philosophe (1). Mais voici un conte d'Alsace. Un colporteur, qui n'a pas gagné un sou dans sa semaine, veut cependant être rentré chez lui à Colmar pour le Sabbat. Il réussit à se glisser sur le quai et prend le train. En route le contrôleur lui demande son billet. — Je n'ai pas de billet, dit le Juif. — Alors, paye, dit le contrôleur. — Je n'ai pas d'argent, dit le Juif. Le contrôleur le jette dehors au premier arrêt. — Le Juif sans mot dire s'assied sur un banc, attend une longue heure, monte dans le train suivant, et parcourt quelques kilomètres. Il est de nouveau contrôlé, chassé, s'assied sur un banc, attend un autre train, remonte et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un employé qui l'avait déjà contrôlé le reconnaisse et lui dise : — Ah! c'est encore toi! Et jusqu'à quand cela durera-t-il, ce petit manège? Le Juif enfonce sa tête dans son cou, lève les épaules, les bras, et avec un demi-sourire : Jusqu'à ce que je sois arrivé à Colmar.

Ici l'intention est plus douteuse. Est-ce que le conteur se moque de la bassesse du Juif qui a commis une petite fraude et se laisse bafouer sans répondre, ou célèbre la ténacité de ce pauvre diable dont l'aventure est une sorte de symbole tragique d'Israël continuant à progresser sous les injures et sous les coups?

Mais dans cette autre histoire, qui est toute neuve, l'intention est évidente. C'est une plaisante apologie de l'habileté :

Deux boursiers ont, par économie, la même maîtresse. La femme devient enceinte. Qui s'occupera de l'enfant? — Patience, dit l'un. — C'est vrai, dit l'autre. Sait-on ce qui peut arriver? Rien n'arriva, sauf les douleurs de l'enfantement. Dans la rue, devant la porte du petit hôtel, les deux amis se rencontrent. — Monte, dit le premier, moi je ne pourrais voir ça ; tu me raconteras comment ça s'est passé. Et il fait les cent pas sur le trottoir. Enfin son ami redescend : — Comment va l'en-

(1) H. Heine : *De l'Allemagne*, pages 89-90. Edition Renduel, 1835, Paris.

fant ? — L'enfant ? il n'y a pas un enfant, il y a deux enfants. — Il y a deux enfants !... très bien, très bien ; alors nous en aurons chacun un. — Oui !... C'est ça !... Mais il y a un malheur ! — Quel malheur ? — Eh bien !... le mien, il est mort !

Il faut bien l'avouer : beaucoup de blagues juives sont construites sur ce type, et ne sont pas sévères pour la ruse. On les excuse en invoquant la psychologie d'une race traquée. « Avec le renard, renardo (1) », ont enseigné les rabbis. Cette explication est valable pour les récits où les juifs mettent dedans des chrétiens ou des infidèles. Que vaut-elle pour ceux-là, et ils sont nombreux, où les juifs jouent au plus fin les uns avec les autres ? Tout s'éclaire au contraire si l'on envisage la blague juive comme le délassement d'un peuple de commerçants.

Quel est donc le point d'honneur de l'intermédiaire ? Imposer sa marchandise, et ne quitter la place que son marché en poche. Il a toujours le dernier mot le Schadchen, le fabricant de mariages, l'agent matrimonial, toujours à l'affût de jeunes hommes à marier. La belle-mère ne me plaît pas, lui objecte-t-on ; c'est une femme stupide et méchante. — Ce n'est pas la belle-mère, c'est la fille que vous épousez. — Mais elle n'est plus jeune, et pas beaucoup plus belle. — Qu'importe ! Elle ne vous en sera que plus fidèle. — Elle n'a pas beaucoup d'argent. — Qui vous a parlé d'argent ? Est-ce de l'argent que vous épousez ? Vous demandez une femme. — Mais elle a aussi une bosse. — Vous êtes bien difficile. Est-ce que vous voudriez qu'elle n'ait aucun défaut (2) ?

Quant au marchand il a besoin de tout le monde. Il ne veut se brouiller avec personne ; mais en même temps il ne veut pas se laisser forcer la main. Il veut n'accepter que les marchés qui lui conviennent, et cependant rester l'ami de ceux dont il refuse la marchandise. Il s'en tire par de bons mots. Avec la manille et le bridge la plaisanterie est le meilleur des masques. Voilà pourquoi on plaisante tant dans les tables d'hôte où les commis-voyageurs essayent de se distraire tout en ne se faisant pas prendre leurs clients par leurs voisins ; dans les mess d'officiers où, selon les époques, rôdent les mouchards de la congrégation ou les mouchards des loges ; dans les

(1) Alexandre Weill : *Sagesse et Fleurs d'Esprit des Rabbins*, page 119.
(2) Freud, *op. cit.*, page 47.

salons des hauts fonctionnaires de la République. Un président, un directeur, est souvent jovial et plaisantin. Les plus belles places de notre démocratie sont données à ceux qui ont su faire *rire* le plus de parlementaires et de ministres sans dévoiler le fond de leur pensée. A cet exercice certains vizirs juifs grands et petits se sont montrés de première force. Leurs grands-pères ont appris pour eux l'esprit de repartie sur la place du marché. L'un d'eux, un marchand de chevaux, examinait un cheval de selle. Il est si rapide, lui dit le propriétaire de la bête, que si vous montez dessus à quatre heures du matin vous serez à six heures et demie à Strasbourg. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse à Strasbourg à six heures et demie (1)?

On le voit, n'est-ce pas, le petit œil châtain qui regarde sans cesse en tous sens entre les paupières mi-closes; le visage immobile de ce rouleur de foires qui laisse tomber de ses lèvres à peine ouvertes les quelques sons grâce auxquels il conserve son indépendance et ses amis. Je pense à Tristan Bernard racontant après dîner ces histoires juives qu'il ne publie pas, et auxquelles ressemblent d'une manière frappante soit par le sujet, soit par l'accent, les contes brefs qui l'ont rendu célèbre.

§

On a dit que dans toute famille juive un peu nombreuse il y a presque toujours un fou ou un homme de génie; il faudrait ajouter : et toujours un farceur. Rien n'est plus amusant que les réunions de famille chez les juifs de condition modeste, et qui ne sont pas trop déjudaïsés. Le prolétariat juif ignore « la grande douleur juive ». Il est gai, il est jovial.

Lisez les histoires juives de Daniel Stauben, d'Erckmann-Chatrian, ou de Kompert, vous y trouverez des types pleins d'entrain et de bonne humeur. Schmoll du *Lys rouge* (2), qui est un académicien, mais aussi un juif de première couche, est un vieillard facétieux. Oppert était blagueur, Bréal adore les calembours. Les juifs qui travaillent n'ont pas le temps d'être tristes. Ils laissent le pessimisme à leurs philanthropes. Le philanthrope ressemble à ces gens qui pleurent en lisant des romans. Quand un riche se met tout à coup à regarder

(1) On trouve beaucoup d'histoires juives dans l'ouvrage cité de Freud, et en particulier une version allemande de l'histoire ci-dessus.

(2) *Le Lys rouge*, par Anatole France. Calmann-Lévy, édit.

d'un peu près la vie du peuple il est effrayé de tant de misère et de tant de bassesse. Il en est triste à jamais. Cependant le confortable de la maison où il revient le soir l'empêche d'en mourir. Ne peut-on s'imaginer l'Ecclésiaste comme une sorte de roi philanthrope pris d'une crise de désespoir, après une tournée dans les « Slums » de sa capitale? Mais il rentre dans son palais où il y a des femmes, des serviteurs et des parfums.

Le philanthrope ordinaire ne se résigne plus au bonheur. Ayant bien dîné il va les yeux baissés en pensant à la douloureuse condition des hommes qui pendant ce temps-là rient et s'amusent. C'est parce que le peuple voulait continuer à rire pour continuer à vivre qu'il n'a pas écouté les seigneurs qui venaient le plaindre dans les Universités populaires et qu'il est retourné à la joie grossière de ses cafés-concerts. Les vrais militants étaient plus clairvoyants que les jeunes gens bien mis. Ils connaissent la valeur de la joie. Presque tous sont de francs bons garçons comme la plupart des entraîneurs d'hommes. Le secret de leur influence n'est pas seulement dans leur « esprit de hardiesse », mais surtout dans leur jovialité.

Les Rabbins, les Docteurs, qui se sentaient responsables de l'avenir, et surtout de la conservation de la race juive, ont lutté contre le pessimisme : beaucoup d'entre eux, comme le rabbi David Sichel, de *l'Ami Fritz* (1), furent de gais compagnons (2). Le souci ne pénétrait pas dans le ghetto. Mais ils y firent entrer le rire : le rire était à tous les foyers, à toutes les tables (3). Ils ont empêché le peuple juif de se « frapper » et par suite de se laisser mourir. C'est par leur bonhomie un peu terre à terre, et qui a toujours exaspéré les mystiques, qu'Israël a duré au milieu de l'écroulement des nations. Enseignant moins une religion qu'une sagesse, ils ont habitué leur peuple à accepter l'inévitable avec bonne humeur (4).

Le juif ne répond pas aux « coups du sort » par des lamentations. Sa tristesse est active. Il est de la même fabrique que les grands moqueurs : Swift, qui, ayant beaucoup souffert par les hommes, a beaucoup raillé les hommes, et

(1) D'Erckmann-Chatrian.
(2) Voir le portrait du Reb Shemuel, dans Zangwill, *Children of the Ghetto*, 63 et sq. et aussi 170 et sq.
(3) Voir *Sentences du Talmud*, *op. cit.*
(4) Zangwill, *Ch. Gh.*, 149.

Cervantès qui, ayant gâché sa vie par son caractère chimérique, a écrit un livre immortel pour se railler soi-même. Le rire du juif est volontaire, strident, amer, hystérique. Il rit d'un rire qui fait mal. Mais il rit. C'est Henri Heine.

Et c'est Zangwill. C'est parce que Zangwill, comme Heine, a sucé dans son enfance le lait grossier de la blague juive qu'il est un farceur de ghetto. Sur le fond juif s'est déposée la culture anglaise, plus que toute autre favorable au développement de son génie, car il y trouvait l'exemple et la tradition de l'humour.

Je me demande ce qui serait advenu de lui si le hasard l'avait fait naître en terre française. Ici, emprisonné dans la superstition des genres que le romantisme n'a pas tués, desséché par la modération, le préjugé du style et de la composition, sans public pour goûter le fond religieux et la flamme de son cœur, son entrain et sa violence, il se serait appauvri, desséché. Il serait peut-être devenu un ironiste désenchanté. Pire. Il ne serait pas éclos. La culture anglaise, unie au génie juif, a donné naissance à une plante nouvelle : l'humour juif.

L'humour juif et les autres genres d'humour ont bien des traits communs : un sens aigu de l'ironie des choses ; que tout est vain et cependant nécessaire ; le don de regarder le monde tantôt du point de vue le plus général, tantôt dans ses détails les plus minutieux ; l'esprit, la bouffonnerie, le tragique, une grande sûreté de soi et un immense plaisir à briser les tables étroites où sont écrites les lois de la pensée moyenne. De cet humour-là Zangwill sait se servir en maître ; il a écrit plus d'un récit qui, pour le mélange heureux de l'ironie et du pathétique, rivaliserait avec une œuvre comme *le Tambour Legrand* (1). Mais son humour a des caractères très particuliers : d'abord l'emploi fréquent de la blague juive. Zangwill a recueilli un grand nombre de contes, de sorte que certains morceaux de ses œuvres sont une sorte de folk-lore juif, et que certains de ses personnages font penser à ces minnesinger du moyen-âge payant l'hospitalité qu'ils reçoivent par de bonnes histoires ou des racontars sur ce qu'ils ont vu dans les villes ou sur les chemins (2).

Il a aussi utilisé le mécanisme de la blague juive. Zangwill

(1) Par exemple : the Hope extinct, dans *Ch. of the Gh.*, page 189.
(2) *Ch. of the Gh.*, page 74.

l'unité à merveille (1). Ailleurs, c'est un mélange de citations bibliques, de discussions théologico-métaphysiques et de farces : Dieu et la religion, l'apologie et le blasphème, l'agacement des limites que les religions apportent à notre activité, les efforts que nous faisons pour sortir de ces limites, sans trop violer les règles que nous trouvons nécessaires. Cela et mille autres éléments composent l'humour de Zangwill ; car contenant tous les contraires et tous les contradictoires, cet art si proche de la vie est, comme elle, indéfinissable. Mais ce qu'il a de plus particulier, et ce qui ferait reconnaître entre mille proses anonymes le style de Zangwill, c'est l'emploi constant, — pour s'en moquer le plus souvent, mais parfois aussi, comme, malgré lui, pour exprimer sa propre pensée, — du raisonnement talmudique.

On dit au talmudiste : Vous devez la dîme dès que les fruits sont rentrés dans la maison. — Mais la devrai-je, répond-il, si je les mange dans la cour? — Non, si la cour est ouverte, et que les voisins puissent vous voir les manger. — Et si la cour est ouverte dans une partie et couverte dans une autre? — La partie couverte sera considérée comme la maison. — Mais si je mange mes figues sur le pas de la porte (2)?

Et cela discussion avait porte sur un sentiment, il vous l'aurait coupé en quatre. C'est parce que la plupart des juifs ont été soumis pendant des siècles à une telle gymnastique que, le jour où les grandes Écoles leur ont été ouvertes, ils ont montré une telle aptitude aux études de philosophie et de jurisprudence. Mais quelques esprits en sont restés tordus et faussés à jamais.

Comme Pascal, dans ses *Provinciales*, a prêté à ses pères jésuites le langage de la casuistique jésuitique, Zangwill écrit souvent ou fait parler ses personnages dans la langue tarabiscotée du commentateur talmudiste, le plus subtil des exégètes, le plus dangereux des adversaires parce qu'il a l'orgueil d'avoir le dernier mot, et qu'il finit toujours par vous bloquer dans un coin par un argument de détail que vous sentez être faux et que vous enragez de ne pouvoir en logique démontrer

(1) Par exemple : *Le Roi des Schnorrers*, pages 303 à 311, et *The Children of the Ghetto*, pages 96 et 89.

(2) *Traité des Jours saints*. Traduction Moïse Schwab, t. III, p. 155. Maisonneuve édit., Paris, 1879.

tel. C'est un des moyens les plus drôles du talent de Zangwill. C'est un des aspects les plus originaux et les plus neufs de son humour. Le premier, il a tiré tout ce qu'il peut y avoir de comique, de dramatique parfois, dans la traduction littéraire de « l'instinct juridique de l'hébreu qui a développé le plus gigantesque et le plus minutieux code de coutume qu'il y ait au monde (1) ».

De chacun des éléments qui composent l'humour de Zangwill, il est très difficile de donner des exemples purs; car, même dans ses essais, où il discute à la manière juive sur des sujets non juifs, tous ces éléments sont mêlés entre eux et brassés avec un fond d'humour anglo-saxon et germanique (2). Mais c'est de leur pâte que sont pétris les personnages des romans, des contes, des drames de Zangwill : des êtres cultivés, gais, susceptibles, vétilleux, vulgaires, enthousiastes, flagorneurs, escrocs, bateleurs, dévots, ignorants, superstitieux, idéalistes, éloquents, bavards et héroïques : le roi des Schnorrers, Sugarman the Schadchen, Mr Belkovitch, Malka, Flutter-Duck, le doux, généreux, aimable, jovial Reb Shemuel le plus étroit et le plus entêté des docteurs de la Loi.

D'une manière générale, les écrivains qui ont inventé les personnages juifs ne les ont pas montrés dans leur réalité toute crue. Ils ont pris quelques travers conventionnels et ont brodé dessus. C'est très remarquable chez Anatole France, dont les personnages juifs, sauf peut-être le professeur Schmoll, n'ont aucun caractère vraiment juif. Ce sont des gens riches aux trois-quarts déjudaïsés et moins des êtres que des « conversations ». Les types dont Heine s'est moqué dans les *Reisebilder* sont des parvenus et des valets de parvenus. Les tares des juifs sont plus laides que celles des Worms Clavelin, des Bonmont et du Marchese Gempelino, car il s'y ajoute toutes celles de la misère et de l'instabilité. Anatole France ignore la rue des Juifs, Heine s'en était échappé. Zangwill en est sorti, mais y retourne sans cesse. Et seul ayant su à côté du sublime le pire, il a osé laisser à ses personnages les couleurs éclatantes et sordides du ghetto.

Heine et France écrivent pour des chrétiens qu'il faut dis-

(1) *King of the Schnorrers*, page 108.
(2) *Without prejudice.*

traire sans se brouiller avec les juifs ; Zangwill écrit pour un public juif. Il écrit aussi pour des Anglais, qui saisissent les allusions bibliques, dont certains ont une religion toute voisine du judaïsme et même se croient les descendants des tribus perdues d'Israël. Aussi n'ayant pas peur d'être trop vrai il a osé dresser un héros singulier qui réunit en lui les deux traits dominants du juif Oriental, l'idéalisme dévergondé et le parasitisme, un des types les plus truculents de la littérature contemporaine, parent du Neveu de Rameau et du bon abbé Jérôme Coignard : Melchitzédec Pinchas, le poète néo-hébreu.

« C'est un vrai poète, avec une extraordinaire puissance de langue et un don infaillible de rythme. Il écrivait dans le style médiéval avec une profusion d'acrostiches et des rimes doubles, dédaignant la nudité du parallélisme dont usaient les premiers poètes hébreux. Dans le domaine intellectuel, il devinait toutes choses comme une femme, avec une rapidité et une pénétration merveilleuses et un égal manque de jugement... Le même penchant de son esprit tordu le faisait se répandre en ingénieuses explications de la Bible et du Talmud, en vues neuves, en lueurs nouvelles sur des points d'histoire, de philologie, de médecine, sur toutes choses, sur quoi que ce soit. Et il croyait en ses idées parce qu'elles étaient siennes et en lui-même à cause de ses idées. Il lui semblait parfois que sa taille grandissait, jusqu'à ce que sa tête touchât le soleil, mais c'était surtout après boire, et son cerveau gardait de ce contact une perpétuelle flamme (1). »

Pinchas envoie de ses ouvrages aux juifs riches qui, pour se débarrasser de lui, lui donnent, en retour, quelques shillings. Mais il accepte de toutes mains et porte à domicile ses livres chez de plus humbles dont il reçoit en échange des compliments et aussi le breakfast. Le voici qui se présente chez Reb Shemuel (2). « Il entra par la porte de la rue, qui était entr'ouverte, frappa légèrement à la porte de la chambre, et l'ouvrit, puis il baisa la mezouzah clouée sur le chambranle ; il s'avança vers la Rabbine, lui saisit la main qui portait la cafetière et la baisa avec une égale dévotion... Enfin il se pencha et pressa de ses lèvres la redingote du Reb. « Je suis venu, dit-il, pour vous

(1) *Ch. Gh.*, p. 141.
(2) *Ch. Gh.*, p. 69.

prier de me faire l'honneur d'accepter un exemplaire de mon nouveau recueil de poèmes intitulé les Flammes du Métamoron. N'est-ce pas un beau titre ? Quand Enoch fut enlevé tout vif au ciel, il fut changé en feu et devint Métamoron, le Grand Esprit de la Cabale. Ainsi mon âme s'élève dans le ciel de la poésie lyrique et se transforme en feu, en flamme, en lumière. » La face du poète était taillée à coups de hache, et non sans ressemblance avec celle d'un Aztèque... Il tenait dans une main un paquet de livres à couverture de papier, et dans l'autre un cigare éteint. Il posa les livres sur la table où le breakfast était servi. « Enfin, dit-il, il est imprimé, ce grand ouvrage que ces ignorants de juifs anglais ont laissé moisir, eux qui payent à de stupides révérends des mille et des cents pour porter des cravates blanches. — Et qui en a payé l'impression cette fois-ci, M. Pinchas? dit la Rabbine. — Qui, qui? balbutia Melchitzédec, qui d'autre que moi? — Mais vous dites que vous êtes un pauvre diable. — Vrai comme la loi de Moïse! Mais j'ai écrit des articles pour les journaux yiddish. Ils courent après moi. Il n'y a pas dans leur rédaction un seul homme qui sache trousser un article. Je n'en peux pas tirer d'argent, ma chère Rabbine, sans cela je ne serais pas sans avoir déjeuné ce matin. Mais le propriétaire du plus grand de ces journaux est aussi imprimeur, et m'a imprimé mon petit livre en paiement de mes articles. Je ne pense pourtant pas que la vente m'en remplira l'estomac. Que le tout puissant, béni soit-il, vous bénisse, Rabbine ; naturellement je prendrai une tasse de café. Je ne connais personne comme vous qui sache faire le café avec un tel parfum... Vous êtes un heureux mortel, Rabbi. Vous permettrez que je m'asseoie à votre table? » Et sans attendre la permission il prit une chaise et s'assit; puis il se lava les mains, et se mit en devoir de gober un œuf. « Voici votre exemplaire, Reb Shemuel, dit-il après un moment... Vous savez que vous et moi sommes les deux personnes de Londres qui sachent écrire correctement le langage sacré. — Non, non, dit le Rabbin avec modestie. — Si, si, reprit Pinchas... Vous l'écrivez aussi bien que moi. Mais regardez la dédicace que j'ai spécialement écrite pour vous de ma propre main : « A la lumière de sa génération, le grand Gaon dont la perfection est renommée jusqu'aux confins de la terre, aux lèvres duquel le

peuple de Dieu tout entier vient demander la connaissance ; à la source inépuisable ; à l'aigle puissant qui s'élève jusqu'aux cieux sur les ailes de l'intelligence ; au Rav Shemuel. Puisse sa lumière n'être jamais obscurcie, et que de son vivant le Rédempteur descende sur Sion. » Prenez, faites-moi l'honneur d'accepter. C'est l'hommage de l'homme de génie à l'homme de science, l'humble présent de l'un des deux seuls savants hébreux d'Angleterre à l'autre. »

Melchitzédek Pinchas sait entrer partout, dans les réunions, dans les sociétés, dans les comités, où il sollicite avec une naïve et inlassable ambition un poste de président, de secrétaire, de trésorier, d'orateur. On n'ose le mettre à la porte. On sait que seule la force physique est capable de le faire sortir ; et ce n'est pas toujours sans danger, comme l'éprouva le Directeur du Théâtre Juif de New-York qui, s'étant permis de transformer en opéra-comique un drame écrit par Melchitzédek Pinchas, reçut en pleine scène un coup de canne à travers la figure (1).

Mais la plupart du temps, pour obtenir ce qu'il désire, Pinchas emploie la méthode insinuatoire.

Une grève d'ouvriers tailleurs se prépare contre les sweaters de Whitechapel. C'est une bonne occasion de se mettre en scène. Il réussit à pénétrer dans la salle du Comité et essaye de gagner les bonnes grâces de Simon Wolf, le grand leader ouvrier juif. Il lui expose ses idées, mais Simon Wolf se méfie ; il a peur que Pinchas ne lui chipe sa position, comme il dit. Alors Pinchas l'enveloppe, se met à son service, lui offre de parler dans les meetings. « De là mes paroles se précipiteront comme les torrents des montagnes pour balayer la corruption... Vous savez, Simon, moi et vous sommes les deux seules personnes de l'Est de Londres qui parlent correctement anglais (2). — Je sais, mais les discours doivent être en yiddish. — *Gewiss !* mais qui sait *la* parler comme moi et vous ? Vous me donnerez un discours à prononcer ce soir. — Je ne peux, non vraiment. Le programme est arrangé. Vous savez, ils sont déjà tous jaloux de moi ; je n'ose pas en rayer un. — Ah ! non, ne dites pas ça ! plaida Pinchas en posant son

(1) *Ghetto Comedies*, p. 259.

(2) *Children of the Ghetto* p. 179. Je n'essaye pas de traduire l'accent judéo-anglais qui augmente encore le comique du personnage.

doigt sur l'aile de son nez. — Il le faut bien ! — Vous déchirez mon cœur en deux. Je vous aime comme un frère ou presque comme une femme. Rien qu'un seul discours. » Dans ses yeux brillait un sourire solliciteur. — « Je ne peux, ils fondraient sur moi comme un nid de guêpes. — Un seul petit, un seul, Simon Wolf. » De nouveau son doigt était collé contre son nez. — « C'est impossible. — Vous n'avez pas considéré combien mon yiddish enflammera de cœurs et qu'il fera couler les larmes de tous les yeux, ainsi que Moïse fit jaillir la source du rocher. — Si, si, mais que puis-je faire ? — Rien que cette petite faveur et je vous serai reconnaissant toute ma vie. — Vous savez bien que je le ferais si je pouvais. » Le doigt de Pinchas pressait avec plus d'insistance encore contre son nez : « Rien que cela, accordez-moi cela et je ne vous demanderai plus rien de ma vie. — Non, non. Ne me tourmentez pas, Pinchas. Et maintenant il faut vous en aller. J'ai des tas de choses à faire. — Ah ! c'est moi que vous ne reprendrez plus à vous passer mes idées », dit le poète éclatant. Et il sortit en claquant la porte. — Le leader s'installa devant ses papiers avec un soupir de soulagement... Un moment après, la porte s'entr'ouvrit et la tête de Pinchas apparut. Le poète faisait son plus aimable sourire. Son doigt pressait son nez de la façon la plus enjôleuse. « Rien qu'un petit discours, Simon ! Pensez combien je vous aime. — C'est bien, c'est bien ! Partez, je vous prie ! Oui, oui, je verrai », répliqua Simon Wolf, riant malgré tout son ennui. — Le poète s'élança et baisa l'ourlet du veston de Wolf. « Oh vous êtes un grand homme », dit-il ! Puis il sortit, fermant la porte doucement. »

Ce que fut ce grand discours, comment Pinchas enflamma son auditoire, mais fut ensuite hué, expulsé parce qu'ayant oublié que c'était le sabbat il tira de sa poche un cigare et l'alluma au moment où il se rasseyait ; comment il voyagea sur le continent au frais de Raphaël Léon, le rédacteur en chef du journal juif *The Flag of Judah*, et comment il gagna aussi quelques shillings en rédigeant en pur hébreu les articles et les affiches des missionnaires qui essayent de convertir les juifs de Whitechapel au christianisme ; comment, enfin, il devint rédacteur en chef du *Flag of Judah* le jour même où son bienfaiteur Raphaël Léon était remercié, Zangwill le raconte dans *The Children of the Ghetto*, livre bizarre,

plein de répétitions, de désordre et de redites, moins un roman qu'une suite de tableaux, mais le plus vivant, le mieux observé, le plus étrange et le plus émouvant des livres, une des plus belles œuvres de la littérature européenne contemporaine.

ANDRÉ SPIRE.

PSYCHOLOGIE DE JEUNE FILLE

LETTRES INÉDITES DE Mlle PHLIPON (Mme ROLAND)

Les lettres inédites de Mlle Phlipon, que l'on a bien voulu me communiquer (1), m'ont incitée à relire sa correspondance avec ses amies d'enfance, les demoiselles Henriette et Sophie Cannet, auxquelles ces lettres étaient adressées. Elles sont datées de 1778; celle qui devait devenir Mme Roland n'avait que 24 ans, mais l'amitié des trois jeunes filles était déjà vieille de quelques années. Ces lettres complètent l'ensemble de cette correspondance (2), qui constitue l'une des plus neuves, des plus curieuses et des plus intéressantes psychologies de jeune fille.

En les analysant à la lumière des lettres antérieures, on pourra constater une fois de plus que toutes les grandes intelligences se sont montrées telles de bonne heure.

Mlle Phlipon connut les demoiselles Cannet au couvent des Dames de la Congrégation, où elle avait été placée en 1765. Elle a, dans ses *Mémoires*, décrit d'une façon enjouée l'arrivée au couvent des deux jeunes provinciales, et esquissé un portrait charmant d'Henriette, l'aînée, « impatiente jusqu'à la colère, gaie jusqu'à la folie; elle avait tout l'esprit de son âge sans en avoir la raison. Sophie était dévote, un peu moins tendre, mais aussi sincère que moi, rapport qui contribua à notre intimité ».

Mlle Phlipon quitta le couvent avant ses amies; trouvant les entretiens au parloir trop courts, elle décida de les compléter par des confidences écrites et lorsque en 1769 les demoiselles Cannet (3) partirent pour Amiens, leur ville natale, la correspondance se poursuivit régulière; Mlle Phlipon notait à ses amies, presque au jour le jour, tout ce qu'elle *sentait*, *pensait*, *voyait* et *apercevait* :

(1) Nous devons cette communication à Mme la baronne de Sainte-Preuve, lettrée formée à l'école de son père, M. de la Sicotière, l'historien de la chouannerie normande et en même temps collectionneur de grand mérite.

(2) Il parut une édition en 1841 des *Lettres inédites de Mlle Phlipon, adressées aux demoiselles Cannet*, 2 vol. in-8. Elles portent sur un espace de 11 ans, 1770 à 1781.

(3) Ce fut à ses amies que Mlle Phlipon dut de connaître M. Roland, que son poste d'inspecteur des manufactures fixait à cette époque (1763) à Amiens.

Du lendemain, mardy.

Débarrassée de mon cher cousin, je trouvai hier dans la société de ma Sophie un dédommagement à l'importunité du premier; il fallut cependant, par condescendance à l'invitation de sa femme, passer une grande partie de la journée avec lui. Je dînai dans la compagnie de deux personnes de province assez aimables; la femme, autrefois jolie, vive encore et un peu fraîche, gaye, facile et liante, me parut d'un commerce agréable; d'ailleurs, d'un esprit borné, mais délié dans sa petite étendue. Les manières et le maintien avoient pourtant je ne sais quoi d'extraordinaire à la capitale, même pour mes yeux peu exercés. Son compagnon de voyage cachoit, sous l'extérieur d'un lourdaud, assez d'usage et de finesse. J'ai joué, j'ai sué, je me suis plainte comme tout le monde d'une chaleur excessive qui me faisoit souhaiter en moi-même ces riants ombrages de l'Hautois et j'appliquois à cette idée les vers de Virgile :

C'est vous que je chéris, prés fleuris, onde pure.
Je veux dans les forêts couler ma vie obscure.
Dieux! que je ne suis-je assis aux bords du Sperchius!
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus!
Oh! qui me portera sur le riant Taigète,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête!

Avec ces beaux souvenirs on a quelquefois l'air assez maussade et sot; mais au jeu du lotot je me permets sans scrupule toutes les discussions possibles, quitte à me faire brûler et à m'en moquer la première.

L'expérience de ce moment me prouve avec quelle facilité je prendrai l'habitude de t'entretenir toute la matinée; il est doux de se livrer à son réveil aux charmes de l'amitié; les anciens bergers commençoient la journée par saluer le soleil en chantant des hymnes mélodieuses, ils employoient la musique et la poésie à maintenir dans leurs facultés cet accord nécessaire à leur libre exercice; moi je dispose mon cœur aux affections sociales par un hommage au sentiment qui les épure et les fortifie.

Le temps est changé, la pluie tombe à seaux. Je perds l'espérance de voir ce matin ma tendre amie; je chercherai le supplément à sa présence dans le travail et l'application; je ne crois pas te faire encore beaucoup d'extraits de mon Xenophon, il me reste tout au plus le temps de lire des ouvrages que je voudrois étudier. Je me sens pour la paresse une haine qui m'anime : je la donnerois pour mère au néant si le néant étoit quelque chose : mon activité se nourrit de la précipitation même qui la resserre et me rappelle des vers que j'ai vus je ne scais où avec un certain plaisir.

O du Chaos, toi qui tiras le monde,
Toi qui des arts es la source féconde,

Toi qu'on n'obtient qu'à force de labeur,
Fille du temps! ô puissante industrie!
Tu nous montras la route du bonheur!
De la paresse implacable ennemie,
Tout est empreint de ton sceau précieux,
Et nous devons à tes soins généreux
Les agréments qui charment notre vie.

Vendredy 10.

La toile se baisse et se relève, déjà la scène est changée : le spectateur ne voit, ne sent et ne veut plus les mêmes choses. C'est l'image de la vie; tout glisse sur sa légère surface où nous errons nous-mêmes, les objets s'échappent, fuyent, s'évanouissent et se succèdent avec rapidité : tous les matins, tous les instants présentent un tableau différent de la veille et du moment précédent. Mes affaires justifient et fournissent mes réflexions.

Je n'ai pas le courage de t'entretenir des misères qui varient ma situation. Sophie les voit assez, les sent trop et pourra te les peindre. Je suis vouée à l'incertitude dans tous les genres, l'évidence ou la plus grande probabilité ne m'est réservée que pour les choses peu flatteuses. La patience et le courage m'ont toujours paru les vertus les plus utiles et les plus nécessaires : ils sont aujourd'hui presque les seuls biens qui me restent. C'est encore assez pour supporter la vie. J'ai été bien exercée ces deux derniers jours, je le suis encore, je dois l'être davantage; je me sens une ardeur assez grande pour voir arriver avec une sorte de satisfaction le moment de développer mes facultés et d'appliquer à la pratique des principes dont je me nourris depuis longtemps, j'ai passé mes premières années dans le silence comme les disciples de Pythagore; il me reste à suivre mes maîtres : je ferai moins d'extraits de leurs ouvrages et plus d'application de leurs préceptes. Tu gagneras à l'un comme à l'autre, nous partagerons toujours le fruit de mes études ou celui de mes épreuves; si mon esprit ne peut s'éclairer davantage, mon âme au moins deviendra plus forte, et dans tous les cas ton amie vaudra mieux.

Ta lettre m'a fait le plus grand plaisir, elle a calmé l'inquiétude de notre sœur, impatiente de tes nouvelles; ta santé me déplait, je souffre de tes maux, je voudrois les adoucir. Je ne te réponds pas, je jette ces caractères sur une feuille qui doit te parvenir, je me transporte un instant près de toi pour recueillir les effusions de ton cœur; le soin de diminuer l'accablement qui t'oppresse me prémuniroit ce semble contre un semblable accablement si j'en étois menacée, contribuer à ta félicité est un moyen d'opérer la mienne; je la sens se détacher des objets de l'opinion, ou plutôt s'en éloigner parfaitement; elle se resserre dans mon cœur et dans l'existence de mes amis.

Je renonce, pour ce moment, à la douceur de m'entretenir plus long-

temps avec toi ; il est sept heures, je suis appelée par les occupations auxquelles je vais me prêter. Je t'embrasse et je suis toujours à toi.

A l'âge où généralement la jeune fille balbutie quelques pensées apprises et n'ose guère s'affirmer, Mlle Phlipon a déjà pris conscience d'elle-même. A sa sortie du couvent, loin de s'imaginer avoir épuisé toute science, elle sait qu'elle ne sait rien — elle hait d'instinct l'ignorance ; elle aime l'étude. — Elle lira d'abord au hasard un livre ; elle dévore alternativement l'*Ecriture sainte* et de mauvais romans, *Plutarque* et *saint François de Sales*. — Son désir de connaître prend de toute main. Puis avec un admirable tact intellectuel elle choisit ses lectures, ses maîtres, s'impose une méthode de travail, analyse ses idées par écrit pour apprendre à « les peindre et à les étendre », fait ses délices de l'histoire tout en se méfiant des historiens, des idées qu'ils prennent la peine d'ajouter aux faits, se passionne pour les sciences qu'elle considère comme la base de toute connaissance. Chaque nouvelle idée, affirme-t-elle, est un organe nouveau, un sens de plus pour l'esprit, pour l'extension du sentiment, un pas vers la vérité et le bonheur !

Elle aime tendrement ses parents, mais elle ne leur sacrifiera pas son individualité ; fille au génie libre, elle a tôt fait de sentir qu'elle n'était point faite pour le monde, qu'elle avait une « activité d'âme » qui n'y trouverait pas son emploi : « Je le hais ! ses faveurs n'ont rien qui m'éblouisse, je suis touchée du beau, du vrai, de l'honnête. »

Elle eut tôt fait aussi de sentir qu'elle n'était point faite pour porter les entraves de l'opinion et des préjugés de son sexe : « Je suis bien ennuyée d'être femme, il me falloit une autre âme, ou un autre sexe ou un autre siècle. Je devois naître femme spartiate ou romaine, ou du moins homme françois. »

« S'il m'avait été donné de choisir, dit-elle encore, je n'aurais pas adopté un sexe faible et inepte, qui reste souvent dans l'inutilité. »

Au cours de ses lettres, Mlle Phlipon exerce souvent son esprit critique sur la femme en général, elle déplore sa vanité, sa futilité, sa mauvaise éducation. « C'est parce que la dissipation nous entraîne, que la frivolité, que l'éclat nous en im-

pose et que tout conspire à fortifier leur ascendant, qu'il est difficile de nous donner ce sens droit, ce goût du vrai, ces idées saines nécessaires pour éviter les écarts de la folie et le néant de l'inutilité. »

Le mariage devait être, comme on peut le penser, sujet à bien des confidences, sujet aussi à réflexions amères — bien avant la lettre du 22 juillet 1778, qu'on lira plus loin, et où elle commente les mariages lacédémoniens. Mlle Phlipon marquait à ses amies son appréhension du mariage, qui, le plus souvent, n'est qu'un marché — promettre un amour sincère inébranlable à qui? à un homme que l'on connaît superficiellement et qui demain s'en montrera indigne, et dans un mouvement de révolte énergique et passionnée elle s'écriait : « Je m'appartiens et je ne veux me dessaisir de mes droits sur moi-même! O liberté, idole des âmes fortes, je ne t'immolerai pas à de vils intérêts, à des convenances de préjugés. »

Mme Roland confessait aussi un jour que le type du mari idéal avait varié pour elle selon l'âge : « Depuis 14 jusqu'à 16, je voulais un homme poli; de 16 à 18, un homme d'esprit, depuis 18 je veux un vrai philosophe et, si cela continue, à 30 il me faudra un ange humanisé et je n'aurai jamais rien. »

EXTRAIT DES RÉPUBLIQUES DE SPARTE ET D'ATHÈNES

Du 22 juillet 1778.

Je ne suis bonne à rien; tout ce que je vois et j'entends glisse sur mes organes sans m'émouvoir; mes sens sont assoupis; mon esprit sommeille. J'ai quatre-vingts ans aujourd'hui. Vieille de si bonne heure! Ce n'est pas pour avoir vécu!... La main pesante, la tête lourde, les yeux abattus, je viens à l'amitié comme à la fontaine de jouvence, chercher de la vigueur et du sentiment.

C'est au moins une douceur que de pouvoir peindre son état sans feinte. Combien d'yeux malins auxquels il ne feroit pas bon l'exposer. Il n'est pas permis d'être fille jeune et un peu malade sans rêver à la raillerie. Gardons pour nous ces mauvais jours, et voyons si dans tous les cas les distinctions de l'esprit n'en valent pas bien d'autres. Je connois la bonté du moyen et je crois qu'à vrai dire ni toi ni moi n'en est à la première épreuve. Cette échappée naïve me réveille et me fait rire. J'ai la consolation de voir qu'à l'aide d'une étude laborieuse ou d'une petite pointe de gayté nous pourrons toujours nous tirer d'affaire. N'admires-tu pas ma générosité de t'associer à mes dispositions et à mes ressources? Hélas! ma chère, nous nous ressemblons par plus d'un côté.

J'ai vu hier ma Sophie, nous avons dîné ensemble et nous avons fait après le repas une petite lecture de Xénophon. Le vieux langage du traducteur n'a pas satisfait non plus notre amie. Je le dis pour te consoler. Mais je répéterois à toutes les deux qu'il ne faut qu'un peu d'habitude avec laquelle les désagrémens s'évanouissent, pour goûter toute la bonté des choses, sans aucune répugnance du style. En attendant que l'usage t'aye fait vaincre ces légères difficultés, je vais essayer de te donner une idée de la description de la république de Sparte faite par Xénophon.

Ce brave homme convient qu'il s'étoit étonné en lui-même, lorsqu'il avoit considéré la puissance et la renommée de Sparte dans toute la Grèce, en songeant que cette ville n'étoit pas des plus peuplées ; mais que le merveilleux de ce fait s'étoit dissipé à ses yeux, quand il eut pris connaissance des ordonnances et des règlemens des Spartiates, dont le législateur Lycurgue lui paroit un homme accompli en sagesse. Après ce juste hommage, il donne un précis de ses lois sur les objets essentiels, et remontant tout droit à l'origine des choses, il commence bonnement par la procréation des enfans. Je t'entends d'ici demander si Lycurgue avoit ordonné qu'on s'y prît différemment qu'ailleurs? Eh oui, ma chère, sois émerveillée tant que tu voudras; raisonne, imagine, mais écoute; et vois si cela ne se faisoit pas autrement que chez nous. D'abord, comme le remarque très bien Xenophon, les autres peuples élèvent leurs filles très sédentaires, les occupent aux petits ouvrages des mains ; les nourrissent légèrement, et ne leur font boire que de l'eau ou du vin bien trempé. Que peut-on attendre de femmes ainsi nourries? Des êtres délicats et faibles comme elles. Ce n'étoit pas le compte de notre législateur; il estimoit que le fuseau, les aiguilles étoient le partage des servantes esclaves, et que le devoir important des citoyennes consistoit à donner des enfans à la patrie. Avant toutes choses, il voulut donc que les filles eussent des exercices de corps ainsi que les garçons, et il établit, pour elles comme pour ces derniers des jeux de course et de lutte. Persuadé que des pères et mères robustes engendreroient des enfans vigoureux, attentif à faire valoir tous les moyens physiques utiles à son objet, il avoit mis des obstacles aux approches trop fréquentes des époux auxquels il ne permit de se voir qu'en secret, à la dérobée, à l'insçu de tout le monde.

Je trouve cette loi de mon goût : elle est adroite, excellente. C'étoit conserver au mariage par la contrainte toute l'ardeur, la vivacité, le piquant et l'attrait de l'amour. Quel charme d'échapper aux surveillances, de se retrouver par choix après des efforts, de donner au plaisir un mystère qui le voile et l'embellit! Au lieu que, dans nos mœurs efféminées, la langueur, l'épuisement et le dégoût accompagnent l'union des sexes, corrompus et blasés par une intempérance

qui prévient le besoin, le spartiate sobre et chaste cédoit à la nature et recevoit d'elle des enfans vigoureux et sains. Il n'étoit pas permis, à Sparte, de se marier quand on vouloit; il falloit que ce fût à l'âge de la force et de la santé. Lycurgue avoit ordonné que le vieillard qui s'aviseroit d'épouser une jeune fille choisît un brave et gaillard jeune homme à son gré, et qu'il l'associât à sa femme pour lui faire lignée. Il avoit permis au Spartiate, éloigné du mariage, mais jaloux des douceurs de la paternité, de s'adresser à une femme belle et fertile qui lui plairoit et d'en obtenir postérité, moyennant que ce fût du consentement de son mari. Ces enfans de la femme étoient appelés frères utérins de ceux du mari, mais ils étoient exclus de sa succession. Le soin des enfans étoit commis à un maître nommé Pédonome, choisi d'entre les principaux de la ville, secondé par des aides destinés à infliger les châtimens qu'il ordonnoit. Un simple et unique vêtement étoit donné aux enfans pour leur servir également dans toutes les saisons de l'année; il marchoit nud pieds, ne prenoit qu'une nourriture grossière, en petite quantité, de laquelle même ils étoient obligés de s'abstenir selon le commandement qui leur en étoit fait; mais il leur étoit loisible d'en avoir par ruse et par adresse. Ceux qui se trouvoient surpris dérobant recevoient une punition sévère, non comme prix du larcin autorisé par la loi, mais comme châtiment des malhabiles. Celui qui d'entre ses compagnons avoit enlevé le plus de bled étoit loué, mais aussi fouetté devant l'autel de Diane pour faire entendre que celui-là seul peut jouir longtemps de gloire et d'honneur, lequel est capable de supporter une douleur de courte durée. En l'absence du Pédonome, le premier homme fait pouvoit remplir ses fonctions. Lycurgue avoit établi que chacun auroit sur les enfans d'autrui la même autorité que sur les siens propres. Il multiplia leurs occupations à l'âge où l'adolescence éveille ordinairement les passions; c'est à quatorze ans qu'ils entroient dans les parcs des exercices desquels ils n'auroient pu s'exempter sans abandonner pour l'avenir toute prétention aux charges publiques. Réglés jusque dans leur extérieur, ils devoient marcher en silence, les mains cachées, les regards jetés seulement devant eux, ne parlant, dans la grande salle où ils s'assembloient pour manger, qu'autant qu'ils étoient interrogez.

Sa sensibilité, qu'elle caractérisait elle-même susceptible de mille nuances, nous vaut, dans sa lettre du 7 juillet 1778, une belle page sur la mort de Jean-Jacques Rousseau. Elle l'admirait profondément; dès avant sa mort, elle en parle à ses amies, pour leur dire qu'il était son bréviaire, qu'elle devait à ses ouvrages ce qu'elle avait de meilleur : « Son génie a

échauffé mon âme, je l'ai senti m'enflammer, m'élever et m'ennoblir. »

Du 7 juillet 1778, 5 heures du matin.

Jean-Jacques est mort ; cette nouvelle me fut annoncée hier à dîner. Je sentis aussitôt mon appétit se fermer, mon cœur se serrer malgré moi et se soulever contre les alimens que je voulois prendre. Pourquoi ?... Ce qu'il y eut de meilleur en Rousseau nous demeure. Le reste n'est qu'arraché à la douleur : sa vie est remplie, son esprit et ses sentimens nous restent : d'où vient que je me sens attristée ? Voilà de ces impressions dont on ne sçauroit rendre raison. Lorsque je jetois mes regards sur l'espèce, je distinguois avec complaisance cet être juste et bon, qui dans l'obscurité de sa retraite faisoit le bien sans bruit après l'avoir prêché avec chaleur ; je chérissois en lui l'ami de l'humanité, son bienfaiteur et le mien ; il n'est plus : cette idée me fait verser des larmes d'attendrissement qu'il n'est pas en mon pouvoir de retenir. Elle m'occupe, me remplit et m'a forcée de te l'exprimer en prenant la plume pour m'entretenir avec toi.

Mais sa réflexion, son solide jugement s'exerçaient sur les sujets les plus variés, principalement sur les ouvrages qu'elle lisait ; elle en faisait l'analyse pour ses amies, avec quelle finesse et quelle intelligence ! ses lettres en sont la meilleure preuve.

Si, comme les disciples de Pythagore, elle passa ses premières années dans le silence et dans l'étude, elle gagna à ce noble labeur de fortifier sa raison et de s'élever à une noble et sereine philosophie qu'elle exprime en cette langue du XVIII^e^ siècle si belle par sa clarté et sa précision, si chaude d'accents émus et sincères.

Elle aimait son siècle et il ne faut point s'en étonner, elle y avait ses racines les plus profondes, elle y puisait toute cette sève généreuse qui la fit constamment croître en beauté et en intelligence : « Je n'ai point la jalouse manie de faire la satyre de mon siècle par un éloge outré des siècles précédens. »

Elle lui doit, à ce « siècle philosophe », ses principes de morale qu'elle résumait simplement : *Bien penser et bien agir*, sa vertu (qu'elle sait indépendante de tout système religieux parce que dépendante des loi naturelles) et qu'elle faisait consister dans « l'habitude des actions utiles ».

Elle lui doit enfin son amour du vrai et de la sincérité, ses sentiments de tolérance, d'enthousiasme sacré de l'humanité

qui lui dictaient à 23 ans ces belles paroles : « Ma passion ou ma chimère a pour objet l'utilité générale ; à mes yeux la première et la plus belle vertu réside dans l'amour du bien public, dans celui des malheureux et dans l'ardeur à les secourir. »

E. SAKELLARIDÈS.

BALZAC
ET L'AFFAIRE CLÉMENT DE RIS

Honoré de Balzac, en sa qualité de Tourangeau, fut le premier écrivain qui s'occupa de l'affaire Clément de Ris, dont il fit un de ses plus beaux romans : *Une ténébreuse affaire*.

Depuis Balzac, plusieurs historiens en ont parlé incidemment, mais il serait à peu près impossible de faire un rapprochement entre leurs récits et le roman de Balzac sans une très intéressante brochure parue en 1900 à la librairie du *Mercure Poitevin, à Niort*, et intitulée : *la Vérité et curieuses révélations sur l'enlèvement du sénateur Clément de Ris*, par G. X. Carré de Busserolle (1).

L'auteur est mort en 1906. Il avait à Tours la réputation d'un savant chercheur et d'un historien érudit, mais il n'a dans aucun autre de ses ouvrages déployé une science plus profonde, une documentation plus sûre que dans ce petit volume d'une centaine de pages, où il a clairement exposé cette affaire étrange et tragique.

Ed. Biré étudia le procès Clément de Ris à propos de Balzac, antérieurement à Carré de Busserolle (2).

Dans un chapitre intitulé : *Balzac et Napoléon*, il cite *Une ténébreuse affaire* comme étant le plus intéressant des fragments de la « Comédie humaine » concernant l'époque du Consulat et les débuts de l'Empire.

Le travail d'Ed. Biré est tout à fait remarquable lorsqu'il analyse les personnages créés par le romancier et la manière dont Balzac employa les matériaux qu'il avait à sa disposition. Malheureusement, le résumé que fit Ed. Biré de la fameuse affaire est trop court et contient quelques erreurs que je signalerai plus loin.

Voyons d'abord, à l'aide du livre excellent de Carré de Busserolle, ce que furent exactement les origines de l'attentat, l'enlèvement de Beauvais et le procès.

(1) Un vol. in-12.
(2) Le vol. de Biré sur Balzac est de 1897.— Paris, Champion, in-8°.

Avant Marengo, un complot fut organisé à Paris contre Napoléon afin de le renverser dans le cas où la fortune des armes lui deviendrait contraire. Fouché, Talleyrand, Carnot, Clément de Ris, Gilbert, Moreau, Sieyès et Leclerc étaient de ce complot.

La veille même de Marengo, les conspirateurs avaient, toutes prêtes, des affiches proclamant l'établissement d'un nouveau gouvernement et mettant hors la loi les factieux du 18 brumaire.

Le lendemain, dans la matinée, un premier courrier faisait pressentir que notre armée serait battue. Fouché envoya chercher les afficheurs, les crieurs et l'un de ses affidés avec un camion contenant les proclamations. Mais un second courrier, arrivé à sept heures du soir, annonça la victoire des Français. Fouché chargea Clément de Ris de faire disparaître les imprimés compromettants.

Clément de Ris les emporta dans son château de Beauvais, près Tours. Mais Fouché n'en était pas moins inquiet, car non seulement il n'avait pu s'assurer de la disparition des fameuses affiches que le sénateur devait faire brûler, mais encore il aurait voulu toute sa correspondance avec Clément de Ris, ses lettres n'étant pas moins compromettantes que les affiches.

Une explication eut lieu entre les deux hommes.

Fouché le prit sur un ton qui déplut à Clément de Ris, lequel refusa formellement de livrer ses papiers.

Telle fut l'origine de l'affaire. L'enlèvement du sénateur ne fut pas autre chose qu'une comédie imaginée par Fouché pour saisir à Beauvais les papiers de Clément de Ris, comédie qui devint un drame atroce lorsque le chef de la police, obligé de trouver et de poursuivre les coupables, substitua à ses agents, véritables auteurs du crime, des innocents qu'il fit monter sur l'échafaud.

L'enlèvement eut lieu le 23 septembre 1800. On célébrait à Tours la fête de la République, lorsque la nouvelle fut apportée dans la soirée à la préfecture d'Indre-et-Loire. Le sénateur Clément de Ris venait d'être enlevé par des brigands, quelques heures auparavant, dans sa propriété de Beauvais, commune d'Azay-sur-Cher.

Les brigands étaient six, revêtus d'habits de forme militaire ayant quelque rapport avec la tenue des officiers vendéens.

Montés sur des chevaux qu'ils avaient dérobés dans des fermes entre Tours et Larçay, il était environ cinq heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à Beauvais. Là, ils mirent pied à terre et, le pistolet au poing, pénétrèrent dans les appartements de Clément de Ris, s'assurèrent de sa personne, après avoir fouillé les tiroirs de son bureau, enlevé ses papiers, pris une somme de mille huit cents francs, toute l'argenterie de la maison et quelques objets de valeur. Le cocher de Clément de Ris reçut l'ordre d'atteler et de prendre place sur le siège de la voiture, où son maître fut contraint de monter, et une heure après l'arrivée des brigands au château, Clément de Ris en sortait escorté des six malfaiteurs.

Après une nuit passée en marches et contre-marches dans la forêt de Loches, on le conduisit dans un caveau situé sous le hangar d'une ferme appartenant à MM. Droulin et Lacroix et habitée par les époux Jourgeron. La ferme s'appelait *le Portail* (commune de Perrusson).

Il y resta dix-neuf jours pendant lesquels toutes les recherches organisées par le préfet d'Indre-et-Loire furent infructueuses.

Cependant il y avait quelqu'un que cette histoire avait exaspéré et qui voulait en voir le dénouement proche, c'était le premier Consul.

Napoléon considérait l'enlèvement du sénateur comme un fait extrêmement grave, ses ordres au sujet des mesures à prendre étaient pressants. Fouché résolut d'en finir.

Après avoir persuadé au premier Consul que les auteurs du crime étaient, ne pouvaient être que des Chouans, le chef de la police organisa une *délivrance* du sénateur.

On fit sortir Clément de Ris, les yeux bandés, de son cachot, des coups de fusil tirés à ses oreilles lui firent croire à un combat dont il était l'occasion, sans qu'il pût s'apercevoir que ses libérateurs et les brigands s'entendaient à merveille.

La farce jouée, Fouché put écrire au premier Consul que ses agents avaient réussi à retrouver le citoyen Clément de Ris, ajoutant :

... ces brigands ne m'échapperont pas, mes mesures sont tellement prises que je suis certain de les saisir tous, avec leurs complices...

Ici commence la tragédie dont le dénouement fut si horrible et fit tant de bruit en Touraine et en Anjou qu'à l'époque où Balzac écrivit *Une ténébreuse affaire* il était encore présent à toutes les mémoires.

Le véritable auteur de l'enlèvement était un sieur Charles Gondé, plus connu sous le nom de *Charles*, et du reste admirablement choisi pour le rôle que lui avait confié Fouché. *Charles* avait été chouan. Il avait commandé les divisions de Marolles et de Mamers. Très connu dans le Saosnois, c'est-à-dire dans la région Nord-Est du Maine qui correspond à une grande partie de l'arrondissement de Mamers, il passait pour un homme habile, brave et en même temps peu scrupuleux.

Un rapport de police sur Bourmont et son armée dit en parlant de *Charles* :

C'était un homme intrépide, d'un physique agréable, excellent pour faire la guerre de partisans, mais sans nulle moralité. Il était généralement détesté des habitants du pays, même de ceux attachés au parti, par le peu de soins qu'il mettait à cacher ses débauches. On l'a vu poser deux sentinelles à sa porte, pour empêcher d'entrer tandis qu'il abusait d'une malheureuse femme sans défense. Je laisse à juger du reste.

M. Henri Chardon, ancien conseiller général de la Sarthe, a publié en 1904 une brochure (1) sur *Charles*, le montrant moins terrible et moins mauvais. M. Chardon ne manque pas cependant de le proclamer le principal auteur de l'enlèvement de Clément de Ris, ce qui prouve que *Charles*, chef de Chouans, était aussi à la solde de Fouché et capable de besognes peu nobles.

Quelques jours avant la *délivrance*, Charles Gondé avait été arrêté, puis interrogé par le préfet de police ; mais il ne resta pas longtemps en prison, grâce à l'intervention de Fouché.

Une note de police, écrit Carré de Busserolle, nous apprend qu'en raison de sa conduite on lui avait promis qu'il ne serait pas recherché pour cette affaire. Rendu à la liberté, il se réfugia en Angleterre. De l'Angleterre Gondé passa en Hollande, vivant on ne sait de quelles ressources, bien probablement de l'argent que Fouché lui faisait

(1) In-8°, chez Saint-Denis, Le Mans, 1904. Ouvrage très intéressant quant à la vie de Charles, chef de Chouans, mais l'affaire Clément de Ris n'est pas indiquée.

parvenir. Une lettre qu'il envoya en France, alors que l'affaire Clément de Ris était depuis longtemps terminée, fut saisie par le ministre de la justice et celui-ci, jugeant que Gondé tramait quelque complot, résolut de le faire arrêter, bien qu'il habitat sur un territoire étranger. Ce ministre savait les antécédents de cet homme, puisqu'il dit dans sa correspondance que le Gondé dont il voulait parler était le même que celui qui avait dirigé le plan et l'exécution de l'enlèvement du sénateur.

Cette seconde arrestation de *Charles*, en 1804, consterna Fouché, qui se croyait à jamais débarrassé de ce dangereux témoin et complice. Alors il le fit passer pour fou et le fit enfermer à Bicêtre.

Ce qu'il importe de retenir à propos de Gondé, c'est qu'il fut reconnu comme étant incontestablement l'auteur de l'enlèvement de Clément de Ris et ensuite que ce fut sur la dénonciation de ce peu recommandable *Charles* que furent arrêtés les trois innocents : de Canchy, de Mauduison et Gaudin, victimes de la machination de Fouché.

Le comte de Mauduison était âgé de vingt ans à peine et avait le grade de capitaine à l'armée de Bourmont. Le marquis de Canchy, âgé de vingt-huit ans, était le beau-frère de Mauduison et comme lui officier dans l'armée des chouans.

Quant à Gaudin, on prétendait que c'était lui qui avait veillé sur Clément de Ris pendant ses dix-huit jours de captivité. Ce brigand-gardien était borgne.

Un jour, le préfet du Calvados annonce à Fouché qu'il vient de mettre en état d'arrestation un nommé Etienne Gaudin, prévenu de vols de diligences. Et Fouché de demander : « Est-il borgne ? Si oui, envoyez-le-moi ; si non, retenez-le pour le faire juger pour les délits dont il s'est rendu coupable (1).

Le malheureux Gaudin était borgne. Ce fut sa perte.

A ces trois noms on ajouta, il en fallait six, ceux de Lemesnager, qu'un domestique prétendait avoir reconnu pour avoir fait partie de la bande ; de Charles-Marie Leclerc, ancien capitaine de chasseurs de la Vendée, trouvé porteur d'une veste de hussard à peu près semblable à celles dont les brigands s'étaient revêtus avant de pénétrer à Beauvais ; et enfin d'un sieur Aubereau, accusé de vols de diligences.

(1) Carré de Busserolle, p. 65.

Comme on était à la veille de créer les *Tribunaux spéciaux*, véritables commissions militaires dont les sentences étaient sans recours et les exécutions immédiates, un article introduit évidemment par Fouché dans le projet de loi et voté malgré les protestations de Chénier et de Benjamin Constant, soumettait les prévenus *actuellement détenus* aux tribunaux spéciaux.

C'est ainsi que les accusés dans l'affaire Clément de Ris furent enlevés à la juridiction du Tribunal criminel de Tours, qui comportait l'assistance du jury (1).

L'ouverture des débats fut fixée au 15 juillet 1801.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. de Busserolle comment les témoins furent escamotés.

L'enlèvement avait eu lieu en plein jour; il était élémentaire que le sénateur comparût pour dire s'il reconnaissait ses ravisseurs. Clément de Ris, dont le rôle fut celui d'un poltron, se retrancha derrière ses fonctions de sénateur, *qui ne lui permettaient pas de se rendre à Tours*. Mme Clément de Ris refusa de comparaître sans plus d'explications et son fils malade, produisit un certificat de médecin (2).

Ces gens savaient alors que tous les fils de la comédie et de la tragédie dont ils avaient été les acteurs, étaient tenus par Fouché. La peur de Fouché les retint à Paris; peut-être aussi la peur du ridicule.

Ayant reçu l'ordre de ne pas acquitter, le Tribunal de Tours rendit un arrêt évidemment illégal; il se déclara incompétent.

Le Tribunal de cassation renvoya l'affaire devant le tribunal spécial de Maine-et-Loire.

A Angers, le 23 octobre, la même comédie recommença, mais cette fois devant des juges bien décidés à condamner.

Pourtant les débats furent tellement favorables aux accusés que ceux-ci et tous ceux qui avaient suivi le procès croyaient à l'acquittement pur et simple.

Chauveau-Lagarde défendit Canchy et Mauduison avec une grande éloquence. Une plaidoirie de Me Duboys, avocat à Angers, qui défendait Gaudin, est restée célèbre.

Le jugement fut rendu le 2 novembre.

(1) Carré de Busserolle.

(2) Victorien Sardou, qui connut le fils Clément de Ris, croyait qu'il y avait eu complicité de Clément de Ris, dans son enlèvement. Le récit de la duchesse d'Abrantès dément complètement l'assertion de V. Sardou.

Il condamnait de Mauduison, de Canchy et Gaudin à la peine de mort (1).

C'est alors que l'un des juges, le capitaine Viriot, persuadé de l'innocence des accusés et après avoir lutté de toutes ses forces pour prouver leur non-culpabilité à ses collègues du tribunal spécial, partit pour Paris dans le but d'arracher leur grâce à Bonaparte ou d'empêcher tout au moins l'exécution immédiate de la sentence.

Ce Viriot était ennemi des chouans, qu'il avait souvent combattus en Vendée. On se croyait sûr de lui pour voter la condamnation d'officiers chouans. Cet honnête homme sut donner à Clément de Ris et aux autres trembleurs une leçon de courage qui lui valut d'être depuis constamment poursuivi par Fouché. Celui-ci parvint deux fois à le faire rayer des cadres de l'armée.

Viriot devint pourtant colonel, s'illustra pendant la campagne de France et a laissé une brochure (aujourd'hui rarissime) révélatrice concernant le procès d'Angers.

C'est à l'aide de cette brochure qu'Ed. de Biré écrivit un résumé de l'affaire Clément de Ris dans son livre sur Balzac. J'ai dit plus haut que cette relation contenait quelques erreurs. Elles sont imputables à Viriot :

> Cependant, écrit Viriot, ce n'est que par méprise que le sénateur avait été enlevé, les agents de l'*homme en place* (2) qui avait ourdi le complot devaient saisir un autre personnage et lui enlever ses papiers; dès que le coup fut manqué, ils passèrent à l'étranger. Il fallait ou révéler sa faute et encourir la disgrâce du maître, ou sacrifier des innocents que l'on chargerait de l'enlèvement. L'*homme en place* n'hésita pas : les débats n'offrirent aucune charge contre les prévenus..., etc.

Non, il n'y avait pas *méprise;* c'était bien Clément de Ris et ses papiers que les agents de Fouché devaient saisir. Carré de Busserolle en donne les preuves les plus absolues et c'est aussi l'avis de Balzac ; mais à l'époque où Viriot publia sa brochure, l'affaire était encore ténébreuse quant à ses origines. Viriot

(1) Les trois autres accusés : Lemesnager, Aubereau et Leclerc, étaient acquittés. — Rene Lacroix et sa femme, accusés d'avoir connu la séquestration de Clément de Ris à la ferme du Portail, furent condamnés à six ans de gêne et à l'exposition.

(2) Fouché.

ignorait évidemment le complot contre le premier Consul et l'importance des papiers de Clément de Ris.

Le voyage de Viriot n'empêcha pas l'exécution des trois malheureux condamnés. Il eut à peine le temps d'arriver à Paris. Le lendemain même du jugement Cauchy, Mauduison et Gaudin furent guillotinés sur la place du Champ-de-Mars, à Angers, au milieu d'un déploiement de troupes considérable, car on craignait un soulèvement de la population indignée.

Balzac connut très complètement l'affaire Clément de Ris. Il est probable qu'il sut se procurer à Tours la plupart des documents dont s'est servi M. Carré de Busserolle. Mais c'est surtout par la duchesse d'Abrantès qu'il connut tous les dessous de l'affaire.

Dans la biographie que M. Turquan a consacrée à la générale Junot, duchesse d'Abrantès, on voit combien les relations de celle-ci avec Balzac furent étroites et suivies. Or, l'histoire du complot et de la destruction des papiers est tout entière dans les *Mémoires* de la duchesse. C'est donc là que Balzac a puisé :

Quelques jours, écrit-elle, après le retour de Clément de Ris chez lui, à Beauvais, une personne que je connais fut le voir. Elle le trouva triste et d'une tristesse tout autre que celle qu'eût produite l'accablement, suite naturelle de sa dure captivité. Ils se promenèrent. En rentrant dans la maison, ils passèrent près d'une vaste place de gazon, dont les feuilles jaunes et noircies contrastaient avec la verdure chatoyante et veloutée des belles prairies de la Touraine à cette époque de l'année. La personne qui était venue le visiter en fit la remarque et lui demanda pourquoi il permettait à ses domestiques de faire du feu sur une pelouse qui était en face de ses fenêtres? Clément de Ris regarda cette place, qui pouvait avoir quatre pieds de diamètre, mais sans surprise. Il était évident qu'il la connaissait déjà. Néanmoins son front devint plus soucieux. Une expression de peine profonde se peignit sur son visage toujours bienveillant : « Je sais, dit-il, ce sont ces *misérables*, je ne le sais que trop. »

Le gazon brûlé marquait la place où Gondé et les autres agents de Fouché avaient détruit les papiers. Quant à l'air soucieux du sénateur, la duchesse ne semble pas se douter que les remords devaient hanter le cerveau d'un homme qui, en ne venant pas témoigner devant le tribunal de Tours, avait causé la mort de trois innocents.

La duchesse est du reste extrêmement indulgente pour Clément de Ris, politicien assez vulgaire et, au moins dans cette affaire, assez piteux (1).

Ceci est d'autant plus remarquable que le personnage du sénateur est le seul que Balzac ait conservé tel qu'il était, sans rien changer de sa physionomie dans le roman (2).

Voici quelques lignes sur Malin de Gondreville (c'est le nom du sénateur dans *Une ténébreuse affaire*). Elles peuvent s'appliquer parfaitement à Clément de Ris :

Eh! mais, si vous voulez récapituler ses titres de noblesse, s'écria le marquis, lui qui a tiré Robespierre par le pan de sa redingote pour le faire tomber quand il a vu ceux qui se levaient pour le renverser les plus nombreux, lui qui aurait fait fusiller Bonaparte si le 18 brumaire eût manqué, lui qui ramènerait les Bourbons si Napoléon chancelait, lui que le plus fort trouvera toujours à ses côtés pour lui donner l'épée ou le pistolet avec lequel on achève un adversaire qui inspire des craintes !...

Indulgente pour Clément de Ris, la duchesse, en revanche, sait à quoi s'en tenir sur le rôle joué par Fouché pour lequel elle ne dissimule pas son aversion.

Les détails qu'elle donne sur l'attitude du premier Consul suffisent pour expliquer le refus de Napoléon d'écouter le brave Viriot, qui ne cessa toute sa vie de proclamer l'innocence des condamnés d'Angers.

Napoléon, dit-elle dans ses *Mémoires*, a connu cette histoire de Clément de Ris, mais plus tard.

Et lorsqu'elle lui parvint, il était tellement *assis* que les tentatives qui pouvaient être faites par des hommes n'ayant jamais manié que le canif ne l'effrayaient pas.

Mais il eut tort de pardonner et de mettre sur les deux têtes (3) qui avaient rêvé sa perte des honneurs, des biens, des récompenses enfin comme il en donnait à ses fidèles serviteurs.

Ils s'attacheront à moi, ils m'aimeront, répondit-il un jour à Junot qui lui parlait de son imprudente bonté avec sa franchise ordinaire, relativement à Fouché. — Et voilà le commencement de ses fautes.

(1) Son portrait du musée de Versailles (attique Chimay) ne peut que confirmer cette impression.

(2) Il faut dire aussi que lorsque la duchesse d'Abrantès écrivit son récit de l'affaire, le sénateur vivait encore ; il siégeait au Sénat dans le parti modéré. Il mourut en 1827. *Une ténébreuse affaire* est de 1841.

(3) Fouché et Talleyrand.

Napoléon ne devait s'asseoir sur le trône impérial qu'entouré de cœurs et de bras fidèles.

Cette douceur d'âme du grand empereur, la duchesse d'Abrantès y revient souvent dans ses *Mémoires* et il apparaît que ce fut sans doute pour plaire à son amie que Balzac imagina le dénouement d'*Une ténébreuse affaire* où Napoléon accorde la grâce de deux condamnés sur trois.

Quoi que Balzac ait pu connaître de l'affaire durant ses séjours en Touraine, il est bien évident que l'origine du procès, les causes de la conduite de Fouché lui furent révélées par la générale Junot. Quant au procès lui-même et aux accusés, il en changea complètement la physionomie en transportant le théâtre de l'action dans l'Aube et à la date 1806, ce qui lui permit de modifier la composition du tribunal et de terminer son ouvrage par un tableau grandiose de l'armée française prenant ses positions au matin d'Iéna.

Les faits des accusés jugés par un jury étaient d'une extrême importance pour l'intérêt du roman.

Dans la réalité, à partir du moment où les accusés furent transportés à Angers, l'affaire cessa d'être ténébreuse. Il devint évident qu'ils allaient être condamnés par ordre ou acquittés.

Ceci détermina une sorte de soulèvement de la population angevine, soulèvement prévu et, par conséquent, facilement réprimé.

Balzac, avec une incroyable habileté, sut conserver jusqu'à la conclusion de son livre ces ténèbres qui en justifient le titre en le faisant si passionnant.

Non seulement il fit le procès obscur, mais il rendit possible le jugement rendu. Il créa des personnages capables d'inspirer au lecteur une sympathie égale à celle que pouvaient inspirer les réelles victimes de Fouché, mais il les fit imbus de leurs traditions, opposant à l'opinion publique leur mépris pour les hommes du genre de Clément de Ris, quand ce mépris n'est pas une haine implacable. Il les montra insoucieux du danger, capables de toutes les imprudences et influencés par une femme.

Gozlan raconte dans son *Balzac chez lui* que Vidocq, déjeunant un jour à Passy dans la maison dont on a fait récemment le *musée Balzac*, le célèbre policier demanda à l'auteur de *la*

Comédie humaine pourquoi il se donnait tant de mal pour créer des histoires de l'autre monde quand il avait la réalité devant ses yeux.

Monsieur Vidocq, répondit Balzac, la vraie réalité, c'est nous qui la faisons. La vraie réalité, c'est cette belle pêche de Montreuil. Celle que vous appelleriez réelle, vous, pousse naturellement dans la forêt sur le sauvageon. Eh bien! celle-là ne vaut rien, elle est petite, aigre, amère, impossible à manger.

Mais voici la réelle, celle que je tiens, qu'on a cultivée pendant cent ans, qu'on a obtenue par certaine taille, certaine greffe, celle enfin qu'on mange, qui parfume la bouche et le cœur. Cette pêche exquise, c'est nous qui l'avons faite, elle est la seule réelle. Même procédé chez moi. J'obtiens la réalité dans mes romans comme Montreuil obtient la réalité dans ses pêches.

Une ténébreuse affaire donne tout à fait raison à Balzac, si on lit ce chef-d'œuvre après avoir lu la brochure de Carré de Busserolle.

La réalité inventée par Balzac est infiniment plus attrayante que la réalité de l'affaire Clément de Ris, et pourtant quel sujet présentait plus de garantie d'émotion, sans préparation, sans arrangement ?

Cette préoccupation de créer de la réalité devient quelquefois un défaut, chez l'auteur de *la Comédie humaine*. Il veut être profond, attirer l'attention sur les *belles pêches* qu'il a créées. Il néglige trop facilement celle *petite*, *aigre* et *amère* qui n'est pas toujours mauvaise, *impossible à manger*.

Ses personnages ne sont pour lui que des sujets de roman.

Il est difficile de ne pas songer à Barbey d'Aurevilly après une lecture d'*Une ténébreuse affaire*.

On se dit : c'est *le Chevalier des Touches*, avec en moins l'amour de l'auteur pour ses héros et le milieu où il les a placés.

Personne autre que Balzac ne pouvait réaliser M^lle^ de Saint-Cygne, si ce n'est Barbey d'Aurevilly, et celui-ci n'aurait pas fait plus vivant que celui-là, mais combien Aimée de Spens et M^lle^ de Percy sont plus intéressantes et plus simplement émouvantes!

La scène du « coup de cravache » au policier Corentin semble dictée par d'Aurevilly; on regrette, en lisant Balzac, la manière de l'écrivain normand.

Il est certain aussi que l'auteur des *Diaboliques* n'aurait pu transporter son art infini sur tous les sujets imaginés par Balzac. Il fallait à Barbey d'Aurevilly *son* sujet, son unique sujet, celui qu'il aimait.

La force de Balzac, au contraire, se dispersa avec aisance. Il venait de terminer *Ursule Mirouet*, *la Physiologie de l'employé* et les *Mémoires de deux jeunes mariées*, lorsqu'il écrivit *Une ténébreuse affaire* et, la même année (1841), il donnait *Béatrix*.

Chose curieuse, la première étude importante parue sur Balzac, au lendemain de sa mort, était de Louis Clément de Ris, petit-fils du sénateur.

Ce dernier était mort en 1827, laissant un fils qui, engagé en 1801, aide de camp de Masséna en 1805, était devenu colonel sous la Restauration.

A la mort de son père il le remplaça à la Chambre des pairs, mais il y joua un rôle assez obscur. Il vivait très retiré, souvent dans sa propriété de Beauvais, où il mourut en 1853 (1).

Il eut trois enfants, dont Louis Clément de Ris, homme de lettres, mort en 1882, conservateur du musée de Versailles et auteur d'un livre intitulé *Portraits à la plume*, qui contient une étude sur Balzac.

Il serait intéressant de savoir si l'auteur d'*Une ténébreuse affaire* et le petit-fils de Clément de Ris se sont connus. Nous le saurons un jour ou l'autre, lorsque la correspondance de Balzac aura été complètement publiée.

RENÉ MARTINEAU.

(1) Depuis cette époque, Beauvais n'appartient plus à la famille de Ris.

LA TOUR DU DIABLE

(1322)

Frère Jean le Benoît, moine à Saint-Jean-des-Vignes, et le prieur de Saint-Pierre-au-Parvis, messire Le Maingre, avaient copieusement dîné après Vêpres pour fêter le saint jour de la Pentecôte, au logis du dernier, sis rue du Mont-Revers, à Soissons. Ils devisaient quiètement de théologie et de femmes, avec force citations latines, lorsque la servante, Barbe, qu'ils avaient envoyée leur quérir à nouveau du vin, — laquelle servait bien également de commère à Messire, — remonta d'une traite et entra toute essoufflée.

— Le Diable, cria-t-elle... Le Diable qui est dans la cave!

Le prieur tenait son verre encore à moitié plein; il le reposa sur la table et haussa le nez.

— Barbe, ma fille, répondit-il sentencieusement, je m'assure que vous perdez l'esprit.

Frère Jean le Benoît avait eu la même pensée et doucement s'était mis à rire. Mais la servante se laissa choir sur un escabeau, tant les jambes lui manquaient, et voulant se défendre ne sut que bégayer de peur. — Messire Le Maingre se leva, mal assuré dans sa démarche. Il fit quand même un tour dans la salle, et après un petit temps :

— Or, à présent, dit-il, vous nous conterez le cas.

— Dà! Dà! fit encore Barbe... Je vous dis : c'est le Diable qui est dans la cave...

Perplexe devant une affirmation aussi positive, messire le Maingre se gratta derrière l'oreille.

— Le Seigneur Satanas chez nous! dit-il... Diantre soit de telle visite!

— Le Mauvais est plein de ruses! hasarda frère Jean pour ne pas se compromettre.

— Ouais! Et comment est-il ce beau fils?... Vous l'avez vu, Barbe... Que vous a-t-il dit?

La servante répondit à grand effort

— Que la mère de Dieu me soit en aide! Il est vert et noir... La cave est pleine de feu et d'une fumée si puante qu'on ne la peut endurer... Il m'a craché dans la figure et je suis tombée...

— Dieu nous donne l'honneur, bonne vie et Paradis à la fin! marmonna le prieur... Notre Sire t'a tenue en sa garde, ma fille, car tu pouvais te rompre bras et cuisses... Enfin! qu'il en soit selon sa sainte volonté.

Il alla vers sa chambre et revint en apportant le goupillon, un petit seau plein d'eau bénite et une boîte aux agnus.

— Or ça! mon compère, fit-il à frère Jean, vous vous demandez que ferons? Le Seigneur Satanas est chez nous! Eh bien? nous avons de bonnes armes et l'irons tantôt combattre et le ferons captif, ce qui nous sera grande gloire et donnera profit à la chrétienté, n'en doutez nullement.

Frère Jean s'était levé à son tour, — la face enluminée qu'élargissait un cercle de barbe grisonnante — large et gros homme dont la bedaine saillait sous la robe monastique, haut comme une porte charretière et fort comme un bœuf. Il donna sur la table un formidable coup de poing qui envoya s'épandre la vaisselle dans la pièce et cria de sa grosse voix d'église :

— Je suis votre sergent, messire Le Maingre! Nous prendrons le Maudit qui s'est venu régaler de votre vin d'Anjou et le mènerons à Monseigneur l'Evêque, qu'il le mette en dure chartre comme félon, voleur et déloyal qu'il a toujours été.

Le prieur mit son bonnet et ouvrit la porte. Il descendit, tenant le mur, ayant derrière lui frère Jean et Barbe, la servante, qui portait une méchante lumière de suif et bien à contre-cœur les accompagnait dans l'expédition. Frère Jean avait la boîte aux agnus; messire Le Maingre le goupillon et le seau. — Lorsqu'ils furent devant la porte de la cave, le prieur s'arrêta et réfléchit :

— Frère Jean, dit-il, quel est celui de nous qui entrera? — Vous êtes grand et robuste...N'oserez-vous attaquer celui que terrassa une femme, la Vierge Sainte Marie, mère de Dieu?

Frère Jean fit un peu la grimace, mais ne voulut point reculer.

— J'entrerai! fit-il... Que tous les saints du Paradis me soient en aide.

— Or bien! reprit messire Le Maingre... Car il ne faut pas

seulement terrasser le Démon, mais le réduire à notre pouvoir... Vous le pousserez au soupirail, et là, je jure Dieu qu'il ne m'échappera point... Le danger, d'ailleurs, n'est pas moindre pour l'un que pour l'autre.

Il remit au moine le goupillon et l'eau bénite, prit la boîte aux agnus et, sortant de la maison, alla dans la rue qui passait en contre-bas se poster au soupirail de la cave, récitant toutes les oraisons qui lui venaient à l'esprit. — Frère Jean ouvrit et aussitôt ce fut un sabbat merveilleux, des crépitements et des coups de foudre, des bruits de pots brisés et des hurlements de bêtes. Barbe avait poussé un grand cri, — « Jésus! » — et posant le suif sur une marche s'était prudemment esquivée. Le moine vit devant lui une roue de flammes qui girait rapidement et s'avançait en jetant des éclairs. Il asséna un premier coup de goupillon.

— Le vin de Messire, soupira-t-il... *Vade retro*...

La roue avait disparu, mais à sa place apparaissait, accroupi, un personnage cornu, couvert d'écailles vertes et noires, comme l'avait dépeint la servante, avec des élytres lamées d'argent, qui bruissaient. Le personnage fit une cabriole et lâcha un pet — énorme — qui jaillit en zigzags d'artifice comme feu grégeois et avec une vapeur si mésodorante que frère Jean dut se boucher les narines.

— *Vade retro, Satanas!* hurla-t-il en aspergeant du goupillon.

Et au lieu de l'être aux écailles vertes, aux élytres d'argent, ce fut une jolie fille nue, souriante, lui tendant les bras avec une langueur amoureuse; nimbée d'une si douce clarté, aux reflets de nacre et de chair blonde, que le moine, déjà monté par les fumées du vin, se sentit moins sûr de lui-même. Jamais encore il n'avait rencontré une femme aussi délicieuse et fine. Il regardait ses seins qui étaient menus, avec des petits bouts colorés comme feuilles de rose, la peau blanche de son ventre, ses yeux ardents, ses dents qu'on eût dit des grains de perles. Il suait; de grosses gouttes coulaient sur ses joues; il serrait les doigts sur le manche du goupillon et l'anse du seau contenant l'eau bénite. — Mais ce ne fut qu'un moment de malaise :

— *Vade retro!* cria-t-il encore.

Et il envoya de toute sa force de grands coups de gou-

pillon sur la jolie fille qui s'évanouit dans l'obscurité de la cave en un fracas de bouteilles cassées, de brocs remués, de liquides s'échappant en glous-glous sinistres et qui eussent navré son cœur s'il n'avait été dans la fièvre de la lutte.

— Le vin! le bon vin de Messire! se contenta-t-il de soupirer à nouveau.

Il avait été prendre la lumière abandonnée par Barbe et résolument il entra dans la cave, décidé à atteindre coûte que coûte le Maudit. Le bruit fait derrière les tonneaux, dans le chais, à travers les étages de fioles et de brottines, le guidait suffisamment, joint à des points de feu qui dansaient devant lui comme des lucioles, et il continuait ses coups de goupillon en clamant de furieux : *Vade retro, Satanas!* — ayant complètement noyé dans les rasades du prieur exorcismes et formules aptes à chasser le Démon. — Pour mieux échapper et en même temps effrayer son adversaire, le Diable avait pris la forme d'un affreux caméléon, gluant et noir, couvert de pustules, aux yeux de braise ardente, dardant des sonnettes au bout d'une langue bifide, et il cherchait à l'atteindre de sa petite main griffue. Mais pourchassé d'angle en coin, il se trouva brusquement à l'ouverture du soupirail qui donnait à la cave l'air de la rue. C'était un conduit étroit, en pente, mais un refuge. Il s'y blottit. Le moine donna encore un coup de goupillon, — *Vade retro!* — et le caméléon disparut complètement dans le passage.

— Nous le prenons! cria frère Jean.

Et subitement approché, il envoya dans le soupirail ce qui lui restait d'eau bénite. Le caméléon poussa un glapissement aigu et, se reculant, alla tomber au dehors dans la boîte aux agnus que tenait près de l'ouverture messire Le Maingre.

— Nous le tenons! répondit le prieur d'une voix triomphante.

Il ferma vivement avec son bonnet la boîte et assujettit le tout d'un lien de corde dont il s'était muni. Il cria au moine de venir le rejoindre et comme l'appareil malgré tout semblait peu solide, il le posa avec précaution sur un pavé de la rue et, pour l'affermir de son poids, s'y assit comme sur un siège.

§

Frère Jean s'essuya le front de sa manche de bure, sortit en refermant la porte de la cave et souffla la lumière.

— La peste soit de cette Barbe, fit-il, qui n'est même pas là pour remporter la chandelle!

Il trouva messire Le Maingre assis sur la boîte où grognait et déjà se démenait le Diable, et tous deux tinrent conseil sur la résolution qu'ils allaient prendre. Il était bien, en effet, d'avoir capturé le Mauvais, mais il fallait aussi lui faire un sort.

— Nous le mènerons à Monseigneur l'évêque! fit le moine.

— A l'abbé de Saint-Médard! dit le prieur.

A ce moment commencèrent à sonner les cloches de Saint-Jean-des-Vignes. Le soir tombait. Sur le ciel occidental, par delà les toits et les tourelles de la ville, se découpait l'unique tour de la cathédrale et les clochers plus lointains de Saint-Jean.

— Je m'étonne fort de nous, reprit messire Le Maingre, et c'est sans doute le Maudit qui nous fait perdre toute sapience! N'est-ce pas chez vous, mon cher frère, à l'abbaye où vous êtes profès que nous devons nous rendre, et à votre saint abbé que revient l'honneur de terminer notre œuvre? L'Ennemi fera piètre mine lorsqu'il se trouvera dans l'église et au pied du maître-autel, admonesté comme il convient et tenu en chaînes par la communauté.

Frère Jean fut assez aise de la proposition, car un peu d'orgueil lui était venu de sa vaillantise, et les deux hommes reprenant la boîte se mirent en route pour Saint-Jean-des-Vignes. — L'abbaye était hors la ville, à une arbalétrée des murs, et les compères, au lieu de prendre directement par la cathédrale et la porte Saint-Remy, préférèrent un chemin plus long, mais où ils pourraient être moins rencontrés. Ils descendirent la rue du Mont-Revers et gagnèrent la rue Notre-Dame, qui suit le cours de l'Aisne. Mais à mesure qu'ils avançaient, la boîte où se tenait le Diable se faisait de plus en plus lourde, leur tirait les bras comme une masse de plomb. Ils soufflaient et chancelaient, se soutenant l'un l'autre, — tant qu'arrivés devant le porche de l'abbaye Notre-Dame, le captif, flairant prières et cantiques des nonnes, fit un tel soubresaut que les compères lâchèrent prise. La boîte tomba de leur hauteur sur une dalle et fit explosion avec un bruit si formidable et un jet de flammes si haut et large qu'ils furent ouïs et aperçus de l'autre côté de la rivière. Satan se dressa devant les deux hommes comme l'ange implacable des exterminations et des géhennes.

— Vous ne rirez plus de votre Maître ! fit-il d'une voix terrible.

Ils s'étaient enfuis sous le porche du moutier, invoquant les saints et la Vierge, et criant : *Ora pro nobis!* Mais ils n'avaient plus d'eau bénite et du reste se trouvaient en état de péché, ayant trop ferventement « humé le piot » ce saint jour de Pentecôte... Satan les saisit au col, leur enfonçant les ongles de ses doigts comme des couteaux et les étrangla net. Il reprit ensuite sa forme de gnome, aux écailles vertes et noires et aux élytres d'argent, fit une cabriole et un pet, et abandonnant les deux cadavres, déjà noirs comme charbon, il sauta dans une des tours qui défendaient la ville au bord de l'eau, — la tour Saint-Benoît, — emportant le bonnet du prieur dont il coiffa la toiture en coin, comme d'une échauguette.

§

Ce fut un bel émoi dans Soissons lorsqu'on apprit telle aventure. Les compères avaient été retrouvés le col tordu, la face retournée sur le dos, en putréfaction et dégageant une puanteur si outrageante que force avait été de les enfouir en hâte dans le *trou punais*, où l'on jetait les bêtes mortes et les corps des suppliciés de la ville. Leur qualité de clergie avait aussi fait marcher les langues et l'on disait que frère Jean avait été un paillard, vil et sale moine, — sentant le bouc — et qui ne pouvait avoir meilleure fin ; pour le prieur, qu'il avait eu accointance et paction avec le Maudit, fait sorcelleries et philtres, jeté des charmes, tenu os de morts et dépendus, et qu'il était bien véridique que Satan s'était payé de son âme. Mais le bonnet du dit prieur posé sur la tour, de biais ainsi qu'un chapeau d'ivrogne, amusait surtout les bonnes femmes et les oisifs, qui venaient le contempler de loin, du pont ou des rives de l'Aisne, et en prenaient raison pour se gausser des chanoines et prêtres. — De tout cela furent très dolents l'abbé de Saint-Jean-des-Vignes, dom Adam Duchesne, que tel regard de honte portât sur sa maison, et l'évêque, monseigneur Girard de Courtonne, qui ne savait y trouver remède, sinon jeûnes, processions à chapes et reliques en son église cathédrale, et invocations à Notre Sire, qu'il le prît en sa divine miséricorde. Mais ce fut pis lorsqu'on sut que le Diable, logé en la tour Saint-Benoît, commençait à s'éjouir aux dépens

de la cité et lui faire payer tribut. Les hommes d'armes qui se tenaient ordinairement en la tour pour garde de la Commune avaient été chassés sur l'heure par le Maudit qui s'en était fait suzerain, et depuis il ne pouvait passer douze personnes — d'ensemble ou séparées — sur la berge de la rivière ou dans la rue voisine, que la treizième ne fût saisie de son bras long et velu, qui sortait par porte ou fenêtre, prestement lui serrait le col et la jetait à l'eau. — Les commères ainsi furent moins vives à cancaner ; les badauds s'éloignèrent prudemment et le vide se fit près de la tour hantée. Une désolation pesa sur la ville. La Commune, sans consulter l'évêque, vieil homme d'excellente et sainte vie, mais autoritaire et avec lequel elle était depuis nombreux temps en question pour les droits de l'église, se réunit et décida de se mettre en armes pour abattre le repaire, pensant que par sa destruction on en ferait sortir le Diable. — Mais ce fut pour néant. Les pics se brisèrent comme fétus sur les pierres de la construction ; des jets de feu en sortaient et les pionniers frappés de démence et blasphémant Dieu s'entretuaient les uns les autres ; des poutres dont on essaya d'enfoncer la porte rebroussèrent sur les assaillants et occirent même des plus gens de bien et premiers bourgeois de l'échevinage. Il fallut se retirer, abandonner la place, tant que l'on vit bientôt les familles délaisser ce quartier maudit, enlever les meubles, quitter les maisons où nul ne voulait plus demeurer, sauf ribauds, truands, mauvais garçons, mérétrices, putes-femmes, devines ou sorcières, tout gibier de M. le Prévot, qui venaient gîter par de honteux taudis, baraques coupées d'infâmes ruelles où l'on troussait les filles, où l'on n'entendait que paroles et chants obscènes, jurements, bruits de disputes et de rixes. — Tout ce quartier pourtournant les murailles de l'abbaye Notre-Dame, d'où les religieuses barricadées et à grande frayeur surprenaient l'écho de ses ébats, s'étendait le long de la petite rivière de Crise, remontant le faubourg Saint-Crépin, chaque jour plus étendu et regorgeant de peuple. Ce fut la *Cour d'Amour*, refuge de toutes les prostituées, de tous les larrons et coupeurs de gueules, qui auraient eu ailleurs la cravate de chanvre et qu'on eût fait danser sous l'arbre-sec ; le *Huleu* et la *Ribaudie* de Soissons, dont la renommée bientôt s'étendit par toute la Picardie et l'Ile de France, et jusqu'aux marches de Bretagne et de Touraine.

La Commune, attristée de cette réputation nouvelle, avait inutilement ordonné des neuvaines, fait remise à messieurs saint Gervais et saint Protais d'une châsse neuve qui pesait quarante livres d'argent fin, et don à la cathédrale d'une *soignie* de cire, roulée sur un tambour de fer, aussi longue que le pourtour des murailles de la ville, et qui brûla cent jours et cent nuits devant la statue de la Vierge. — Le Malin, niché dans la tour Saint-Benoît, devenue décidément la tour du Diable, y continuait ses prestiges ; la Ribaudie ne cessait de s'accroître, menaçant de transformer la vieille ville des Rois, des Evêques, des Comtes en un immense mauvais lieu ; les victimes du nombre treize ne diminuaient que par la crainte qui était de s'aventurer dans le voisinage des terres où régnait le Prince des Ténèbres, qui avait fait de la tour comme le donjon, le réduit suprême où il manifestait sa puissance. La nuit, c'était, sur la toiture et l'échauguette, des feux et lueurs étranges et l'on entendait des hurlements de damnés et le sabbat des sorciers menant leurs rondes aux fenêtres. La rivière, parfois, semblait couverte d'un manteau de flammes; roulait, une eau embrasée où, par prestige du démon, nageaient des corps nus de femmes jouant avec des bêtes, et ceux qui devaient passer sur le pont de l'Aisne ne le faisaient qu'en se signant. Le quartier de la Cour d'Amour d'autres soirs apparaissait dévoré par un immense incendie, aux lueurs de sang, dont les étincelles et les brandons, soufflés par le vent, allaient brûler toute la ville. — La Commune reconnut enfin qu'elle devait faire sa paix avec l'évêque, et demander avec lui l'intervention divine. C'était par la permission de Notre Père qu'elle encourait un tel châtiment. — Elle se rendit en corps du mayeur et de l'échevinage, tous les pieds déchaux et portant des bâtons blancs, au palais de l'évêché, jouxte la cathédrale, et là furent jurés sur les Saints Evangiles de Dieu, touché le livre, les convenances qui devaient être tenus pour le temps à venir, sans barat ni mal engin, — enfin de quoi, monseigneur Gérard de Courtonne promit qu'il invoquerait solennellement Notre Seigneur, Père et Souverain Maître sur la terre, qu'il fît cesser la détresse et les calamités qui pesaient sur Soissons.

§

Durant trois jours, on sonna les morts par toutes les églises et monastères, et fut faite abstinence de vin et toute chair;

puis se réunirent dans la cathédrale, mandés par l'évêque, les religieuses de Notre-Dame, les chapitres et moines de Saint-Médard, Saint-Pierre-au-Parvis, Saint-Crépin-le-Grand et Saint-Crépin-en-Chaye, Saint-Etienne, les Célestins et les Cordeliers, le clergé de Saint-Quentin, de Saint-Waast, de Saint-Martin, Saint-Jacques et de toutes les paroisses. Les vêpres chantées, le cortège se mit en marche, la Commune en tête, portant les croix, les bras, les monstrances, les fiertes et saintuaires contenant les Reliques, et s'achemina par l'Hôtel-Dieu et la rue de Mont-Revers, tournant la rue Notre-Dame, comme jadis le moine et le prieur avec la boîte où ils avaient enfermé l'Esprit du Mal. Monseigneur de Courtonne, entouré du chapitre de Saint-Gervais, qui chantait Notre Seigneur, tenait de ses vieilles mains le Saint-Sacrement de l'autel. Tout le peuple tête nue se pressait sur la route. Il y avait bien un an que durait cette misère et c'était de même qu'autrefois un soir de Pentecôte; sur le ciel occidental, par delà les toits et les tourelles, se découpaient l'unique tour de la cathédrale et les clochers plus lointains de Saint-Jean; mais la lumière du soleil mourant faisait encore étinceler les châsses, les dalmatiques, l'or des croix et les émaux des châsses. — Le cortège parvint au bord de l'Aisne, devant la tour hantée, et lorsque l'évêque commença les oraisons : — *In nomine patris, filii, sancti...* la multitude qui couvrait le pont et les berges de la rivière, jusqu'au faubourg Saint-Waast, s'agenouilla d'un mouvement unanime, — comme se serait courbé sous le vent un immense champ d'épis. Les chanoines et les prêtres chantèrent les psaumes, et eux aussi s'agenouillèrent. L'évêque, entre les abbés de Saint-Médard et de Saint-Jean, resta seul debout, dominant de sa haute taille toute cette ville prosternée, et qui attendait son salut de la miséricorde divine. — Il leva dans le soleil couchant le grand ostensoir d'or qui recélait le corps de Dieu, et commença l'exorcisme.

— *In nomine Jesu Nazareni crucifixi...*

Lentement les paroles tombaient :

— *... Procul ergo hinc, jubente te, Domine, omnis spiritus immundus abcedat. Procul tota nequitia diabolicæ fraudis absistat...*

Il fit enfin un signe de croix qui enveloppa d'un vaste geste la foule agenouillée. On éleva les croix et les châsses et il

s'avança vers la tour pour y jeter l'eau bénite répétant encore :

— *In nomine patris, filii...*

La voix martelait les mots, se faisait impérieuse. Et tout à coup on entendit un craquement effroyable. L'échauguette, la tourelle ajoutée et faite du bonnet de messire Le Maingre se détacha, tomba dans l'Aisne au milieu d'une gerbe de feu qui rejaillit, éclaboussant les plus proches. Cela fit : Plouf! — et du pont et du faubourg Saint-Waast on vit une grosse boule de flammes qui tournoya un moment dans l'eau et enfin éclata en laissant une suffocante vapeur de soufre. Mais le bruit de l'explosion fut couvert par les cris, la clameur du peuple qui s'était relevé, s'embrassant, jetant en l'air les chaperons et les toques, et qui hurlait de joie. Le Diable était-il définitivement vaincu? De sa résidence dans la tour Saint-Benoît, il ne restait d'autres traces que des arrachements sur la muraille, à l'endroit où avait été la tourelle, et qui étaient les marques de ses ongles sur la pierre dans un effort désespéré pour se maintenir. Cependant, après avoir chanté *Magnificat*, l'évêque voulut encore purifier le quartier maudit, le Huleu et la Ribaudie de Soissons, d'une renommée si fâcheuse pour le diocèse. Sur un signe les prêtres reprirent les châsses, les bras et monstrances, et le cortège s'engagea dans les ruelles infâmes, parmi les taudis des ribaudes et des prostituées. Les abbés de Saint-Jean et de Saint-Médard marchaient en tête. Les cloches de toutes les églises sonnaient. Sur les tours de Saint-Jean-des-Vignes, on apercevait des croix de feu. Monseigneur de Courtonne commença le *Te Deum*, et voici ce que rapportent les bonnes chroniques du temps : A mesure qu'il avançait escorté de la Commune en armes, de l'abbesse et des filles de Notre-Dame, des chapitres et moines de Saint-Médard, Saint-Jean-des-Vignes, Saint-Léger, Saint-Pierre-au-Parvis, Saint-Crépin-le-Grand et Saint-Crépin-en-Chaye, Saint-Etienne, les Célestins et les Cordeliers, le clergé de Saint-Quentin, Saint-Waast, Saint-Martin, Saint-Jacques et de toutes les paroisses, — disparaissaient, s'abîmaient avec des feux rouges et dans une fumée âcre, parmi des hurlements et des blasphèmes, les logis honteux, les maisons où vivaient sorcières, devines et putes-femmes, mauvais garçons et coupeurs de gueules. Harcelés des piques de M. le Prévôt, des bâtons ferrés des bourgeois et du menu peuple qui s'était mis à la pillerie, on les voyait cou-

rir à travers les rues, sauter comme grenouilles dans les décombres, la plupart demi-nus, qui allaient se jeter dans l'Aisne ou tombaient dans le petit ruisseau de Crise. La nuit venue, et tandis que l'évêque regagnait sa cathédrale, il ne restait de la Cour d'Amour qu'un champ de débris informes, exhalant par places une buée rousse qui se corrompait à l'air et en empêchait les approches. On y jeta de l'eau grandement, mais dit-on que pendant plus de deux siècles, nul ne s'aventura d'y bâtir. Certains du reste qui avaient cru se faire riches tant ils avaient mis d'ardeur à la prise contre les ribaudes n'eurent enfin, lorsqu'ils furent en leurs logis, que quelques ordures et une poignée de feuilles sèches, montrant bien que c'était toute tromperie.

§

La tour Saint-Benoît dut un moment être abattue. On y plaça enfin, et sur la face regardant l'abbaye Notre-Dame, un grand crucifix entre saint Jean et la Vierge, pour salutable enseignement. Appelée plus tard la tour Lardier, ce fut la dernière qui subsista des remparts de Soissons, et il y a quelques années on en montrait encore la base de pierre, au bord de l'Aisne et tout proche le pavillon des Arquebusiers. Sur l'ordre de l'évêque aussi, le clergé et toutes les communautés religieuses de la ville durent venir chaque année, à la date de l'événement, en grande procession et portant les reliques, chanter *Gloria in excelsis Deo*, au pied de cette tour dont le Diable avait été si merveilleusement chassé. Enfin, la tour Lardier étant une des tenures de la ville, comme en ces temps lointains la plaisanterie se mêlait volontiers aux choses les plus graves, le comte de Soissons, pour commémorer d'autre manière l'aventure, décida que son vassal, — en fait la Commune, représentée par son mayeur — n'aurait dorénavant à lui fournir qu'une cabriole et un pet, — *unum saltum et unum bombulum*, dit le texte du coutumier qui nous demeure — à titre de redevance et lorsqu'au jour de de son élection il lui prêterait, sur le lieu même, foi et hommage.

CHARLES MERKI.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XCIV. — Civilisation.

M. DELARUE. — Cher ami, il faut que je vous lise quelque chose. Ce sont des nouvelles de Melilla, de la guerre.

M. DESMAISONS. — Eh bien?

M. DEL. — Eh bien, la civilisation est en marche.

M. DESM. — Voyons cela.

M. DEL. — Il s'agit d'une expédition.

M. DESM. — Espagnole?

M. DEL. — Naturellement. Mais non contre les Marocains, contre des figuiers, des poiriers, des jardins, des champs et des maisons.

M. DESM. — Je ne comprends pas.

M. DEL. — Et commandée par un brav'général.

M. DESM. — Ne le sont-ils pas tous? Vive l'armée, Monsieur.

M. DEL. — Laquelle?

M. DESM. — Mais la grande armée universelle.

M. DEL. — Très bien, et n'oubliez pas, dans votre amour, les héros de la guerre aux figuiers.

M. DESM. — Je ne comprends toujours pas.

M. DEL. — Voici donc. Il s'agit d'un certain Marina, général espagnol, lequel avait ordonné au senor Restinga, autre général, « de reprendre sa marche vers le sud ». Restinga a donc repris sa marche vers le sud, et voici ce qui est arrivé : « La brigade partit avec de la cavalerie, des canons et le train au centre. L'infanterie couvrit les deux flancs en formation très étendue. Nous traversâmes un pays des plus fertiles parsemé de fermes, de villages, de champs cultivés, où dominaient le figuier et le poirier. Des détachements d'infanterie et de cavalerie y mettaient le feu à tour de rôle et les maisons étaient dynamitées par le génie. Immédiatement après le départ des troupes, en quelques heures, les beaux et riants paysages n'étaient plus qu'un amas de hameaux fumants, comme si un grand feu de prairie avait passé par là. » Hein?

M. DESM. — C'est beau. J'admire surtout ce balancement de l'infanterie et de la cavalerie se relayant pour mettre le feu. Voilà de

la méthode, voilà de la civilisation. Les Marocains, certainement, sont incapables de ces incendies rythmés. Qui sait ? Peut-être qu'au lieu de brûler les figuiers ils se seraient contentés de cueillir les figues.

M. DEL. — Ce sont des barbares.

M. DESM. — Bien plus, des infidèles.

M. DEL. — «... en quelques heures les beaux et riants paysages n'étaient plus qu'un amas de hameaux fumants... ».

M. DESM. — Est-ce qu'ils ont l'intention de traiter ainsi tout le Maroc ?

M. DEL. — Ils le voudraient bien, mais peut-être qu'on ne les laissera pas faire... Quand ce passage m'est tombé sous les yeux, je l'ai relu cinq ou six fois sans comprendre.

M. DESM. — Croyez-vous qu'il n'y ait que les Espagnols capables de ces héroïques exploits? Allez, toutes les armées modernes sont pareillement méthodiques et civilisatrices.

M. DEL. — Non, je ne veux pas le croire. Ne me le démontrez pas. Parlons d'autre chose.

M. DESM. — Mais regardez donc les choses en face.

M. DEL. — Non, je ne puis. Une pudeur me force à baisser les yeux.

M. DESM. — Un observateur ne doit pas avoir de pudeur, — pas plus qu'un agent des mœurs. Voyez ces mess' de la Préfecture, quand ils ont déniché, dans un fourré du Bois, quelque assemblée galante, ils font galerie, d'abord, regardent, s'en vont, reviennent, et ne se décident à intervenir que pour toucher la prime qui leur est allouée par couple.

M. DEL. — Voilà encore une bien singulière civilisation, et pas beaucoup plus amène. Mais admettez-vous la réalité des scènes érotiques ?

M. DESM. — Pourquoi pas? Il faut les admettre pour goûter le jeu des « outrages publics à la pudeur ». A la pudeur qui ? Des arbres, des oiseaux, des agents qui s'y délectent avant d'instrumenter?

M. DEL. — A la Grande Pudeur, celle qui va toute nue.

M. DESM. — Ne riez pas et respectez la liberté même des gens qui se divertissent, même un peu singulièrement.

M. DEL. — N'est-ce pas aller un peu loin, si l'on admet la réalité des scènes érotiques ?

M. DESM. — Du tout, et tant qu'un passant libre ne se sera point récrié...

M. DEL. — C'est peut-être ce récri qu'il faut prévenir.

M. DESM. — Non, pas de censure préventive. Il faut laisser les gens s'amuser comme il leur plaît, quand ils le font sans scandale. Or, scandalise-t-on la nuit, l'herbe, les papillons du soir et les haies

d'acacias ? Ah ! les paysans sont plus heureux que les Parisiens. Ils connaissent l'amour libre dans la liberté des soirs ou des matins, parmi la nature complice et protectrice. Il est vrai qu'ils ne sont pas civilisés. Il n'y a qu'aux environs de Paris qu'on voit le garde-champêtre conduire Jeannot et Colin surpris sous la coudraie.

M. DEL. — Mais le voit-on, ailleurs que dans les images? Pour ces jeux innocents, je protesterais plutôt que pour les histoires du Bois. Et, au fond, vous êtes de mon avis.

M. DESM. — Peut-être, mais en fait de liberté, il faut demander tout, d'abord. Ensuite, quelques concessions sont permises, par considération pour les âmes simples et aussi pour les sycophantes. Et puis, et puis, une police des mœurs, c'est-à-dire des relations sexuelles, non, c'est trop bête!

M. DEL. — C'est très bête, mais les hommes sont si peu raisonnables, si déréglés !

M. DESM. — Donnez-leur la liberté; elle contient la règle, dont l'arbitraire est la négation.

M. DEL. — Oui, c'est un essai qu'on pourrait tenter.

M. DESM. — Et comme juridiction, l'opinion. C'est au peuple à se juger lui-même, à se condamner lui-même, à s'absoudre lui-même. Une justice prise en dehors du peuple ne convient qu'à une nation sujette.

M. DEL. — De grâce, n'entamons point ces grandes questions.

M. DESM. — Est-ce donc que vous croyez qu'il y a de grandes et de petites questions ?

M. DEL. — Il me semble.

M. DESM. — Mon ami, il y a les questions qui nous intéressent et les autres. Soyons, même en cela, égoïstes. Or, je crois que l'exercice des justices spéciales nous intéresse peu. Nous sommes trop intelligents pour nous laisser prendre à ses pièges. Je ne pense pas que l'on vous cueille jamais au Bois de Boulogne ?

M. DEL. — Je ne le pense pas.

M. DESM. — Il faut donner à ceux qui doutent de leur curiosité le conseil d'une prudence infinie. Qu'ils modèrent leurs mœurs, puisqu'ils ne peuvent modérer les indiscrétions des sbires secrets.

M. DEL. — Et votre fureur à réclamer la liberté, toute la liberté ?

M. DESM. — Je la maintiens, mais intérieurement. Chut ! je viens de réfléchir que si l'on nous entendait plaider pour la liberté, on nous soupçonnerait de mœurs inavouables. Un honnête homme, disait je ne sais plus quel honnête homme (il y en a tant), n'a pas besoin de la liberté. Qu'en ferait-il ?

M. DEL. — A bien réfléchir, il y a quelque chose de suspect dans une telle appétence.

M. DESM. — C'est tout à fait mon avis.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

J.-Joseph Renaud : *L'Enlizé du Mont Saint-Michel*, Pierre Lafitte, 3.5o. — Ernest Depré : *Mémoires d'un jeune observateur*, Monde illustré, 3.5o. — Louis Merlet : *Le Visage de Machiavel*, A. Fayard, 1.35. — Michel Epuy : *Petite âme*, Mutuelle des auteurs, 3.5o. — Jean Box : *Totia*, Lacomblez, 3.5o. — Raymond Cazal : *L'Amie lointaine*, Plon, 3.5o. — Michel Provins : *Les Illusions*, Fasquelle, 3.5o. — Gyp : *La Chasse de Blanche*, Flammarion, 3.5o. — J.-H. Rosny : *Contes de l'amour et de l'aventure*, Librairie Universelle, 1.5o.

L'Enlizé du Mont Saint-Michel, par J.-Joseph Renaud. Choisir le Mont Saint-Michel comme fond de décor à l'histoire d'une maison hantée, voilà qui est de l'habileté romanesque, mais nous ayant promenés dans le plus fabuleux des pays et avec les plus étranges des maniaques, nous expliquer ensuite toute la machinerie de ces illusions, nous éclairer tous les fantômes jusque dans leurs plus intimes, dessous, c'est mieux que de l'habileté... cela commence à devenir de l'art. Il ne faut pas croire que le roman d'aventure ne puisse pas s'unir à l'esprit psychologique : au contraire. Cet *enlizé du Mont Saint-Michel* nous en fournit la preuve. Il y a vraiment un fantôme et il y a vraiment une maison hantée, seulement il y a, par-dessus le marché, un crime et un criminel. Je crois que tout peut toujours s'expliquer quand on veut bien s'en donner la peine; or, l'auteur s'est donné la peine de composer son roman avant de l'écrire. Il s'est dit, l'auteur : rien ne ferait peur aux hommes si on ne mêlait, à leurs actes les moins troublants, les nerfs des femmes, et, en effet, dès que les femmes se chargent d'embrouiller les questions, on n'y voit plus, même en plein jour. L'imagination d'une créature malade et jalouse suffit à rendre fous presque tous les habitants de la villa d'Avranches. Ne voulant pas que son mari lui survive, Mme Monna Dissais l'empoisonne petit à petit avec de l'atropine et de la tisane de belladone. Comme le malheureux est un écrivain névrosé toujours halluciné par les sujets qu'il traite, il finit par donner un corps au héros de son étude : le père *Jean le Déluge* ou le *Marquis de Tombelaine*. Il le rencontre, il le touche, il lui parle et il en a une peur effroyable. Mais ce qui corse la situation, c'est que sa femme le voit également et sa belle-sœur aussi. Le médecin bien moderne survenant dans ce milieu de gens contaminés par la superstition s'efforce de remettre les choses au point. C'est alors qu'on découvre le crime passionnel : Mme Dissais empoisonnant son mari parce qu'elle est jalouse de la belle Giselle sa propre sœur. Quelques théories scientifiques et un peu de droit *à la meilleure vie* font de cette histoire fantastique une excellente leçon de morale rationnelle. L'auteur ne détruit pas l'attrait du lecteur pour le merveilleux, mais il lui enlève ce qu'il pourrait avoir de malsain en brûlant au-dessus quelques herbes médicinales de parfum purifiant.

Mémoires d'un jeune observateur, par Ernest Depré.

Puisqu'on admet volontiers qu'un jeune chien comprend tout et qu'il ne lui manque vraiment que la parole, pourquoi donc n'admettrait-on pas qu'un jeune enfant, j'entends un gamin de quinze mois, ne puisse être observateur et posséder une petite mentalité littéraire? Ce Pomme d'Apy qui prononce : Mystification ! pour son premier mot n'est peut-être pas une création si extravagante et née uniquement d'un cerveau romanesque. Quelle terrible supposition pourtant ! Les enfants en bas âge doués de réflexion et tenant registre des bêtises qu'on leur adresse toute la journée : Pipi ! Caca ! Dodo ! leur répète-t-on à satiété pour tâcher de débrouiller le plus gros de la besogne quotidienne sous leurs yeux ingénus. Et leur précoce entendement répond : Mystification ! Décidément ne faisons aux enfants au maillot nulle avance, même légère, il nous en cuirait ! Le jeune Paul Dapy grandit en sagesse et en malice, jugeant son père, sa mère et les amis de sa mère à leur juste valeur. Toutes les pauvres faiblesses humaines y passent : recommandations inutiles, noires hypocrisies cousues de fil blanc, préjugés dont personne ne veut être dupe, égoïsmes de la vie de famille, cruautés de la vie de collège, jusqu'à la mort de toutes les belles illusions de l'amour adolescent. Ce roman, d'allures joviales, est cependant une satire de nos mœurs bourgeoises. Il n'est pas méchant, car il est amusant, mais il ne faut pas trop s'y fier. De temps à autre on y trouve les reflets du fameux miroir... qui, jadis, servait à tuer le basilic.

Le Visage de Machiavel, par J.-J. Louis Merlet. Ou la sombre histoire d'un souteneur pour femme du grand monde. On est très étonné quand on lit les rapports de police ou les comptes-rendus des tribunaux du mal que se donnent ces pauvres malfaiteurs pour gagner leur existence. Et la plupart vont finir leurs jours à la Nouvelle ! En lisant le récit des exploits de ce Monsieur machiavélique je songeais qu'un honnête homme à sa place aurait eu beaucoup plus de chance. Il n'est pas rare de voir une jeune fille du meilleur monde s'éprendre de son professeur de piano ou de son valet de chambre (d'ailleurs déjà marié et père de famille) et je ne saisis pas pourquoi André Sydney a besoin de prendre les allures d'un homme d'Etat, d'ailleurs malheureux en amour, pour devenir successivement l'amant de la mère et de la fille. Cela procure à l'auteur l'occasion de développer des théories subtiles, mais ça ne prouve pas du tout l'habileté du Don Juan. Enfin la vision de la belle personne qui représente la morale vengée suffit à nous consoler de la laideur de ce visage monstrueux et à nous faire sentir toute la différence qu'il peut y avoir entre la raison d'état et la raison du plus fort.

Petite âme, par Michel Epuy. Alors, quoi ? Les sociétés de bienfaisance sont inutiles? Les Patronages aussi, tout ce que l'on tente pour arracher les orphelins à la misère ou les enfants mal soi-

gnés à des parents indignes, ne peut servir à rien, parce qu'il faudrait surtout penser à la mentalité spéciale de certains êtres. Est-ce qu'on songe aux mentalités spéciales des enfants les mieux choyés et qui souffrent spécialement dans les milieux les plus intelligents? Je veux croire que ce petit garçon, fils naturel d'un grand poète, aurait été plus heureux dans les jupes de sa mère, mais je me souviens d'une phrase terrible que la femme séparée d'un grand (très grand) poète me jeta furieusement à la face lorsque j'eus la malencontreuse idée de lui réclamer son fils au nom du grand et tendre poète en question : « J'aimerais mieux voir mon enfant mort qu'à la merci des caprices de ce monstre! » En faisant la part de l'exagération maternelle, il y avait du vrai tout de même et la *Petite âme* aurait perdu toute blancheur à demeurer au sein de sa famille! Cette réflexion émise au seul sujet des enfants des grands poètes, ça ne m'empêche pas de reconnaître que le roman de l'autre *petite âme*, Jean Boullu, est un poignant récit de ses malheurs de petit abandonné sensitif dans un milieu de brutes peut-être point sciemment méchantes, et en faisant la part de la bonne grâce de l'auteur à nous les conter, il s'agit certainement d'une bonne œuvre, en outre.

Totia, par Jean Box. Par hasard ce roman colonial ne sent ni l'alcool, ni l'opium, ni la fille de couleur. Il pourrait même se passer ailleurs qu'aux colonies sans perdre pour cela de son originalité. Deux époux sont mal assortis en ce sens qu'ils sont trop pareils. La femme est un bon garçon, genre américain, très sport, le mari est un brin plus affiné, plus proche des intellectualités, c'est-à-dire qu'il pense avant de dire : *Je suis*. Et ils n'ont pas d'enfants dans un pays où la sensualité peut vite se détraquer lorsqu'elle manque d'un aliment pur. On leur adresse un enfant inconnu à sauver, une jeune fille-mère de bonne souche à protéger. Naturellement l'adoption est complète. La femme légitime prend ombrage de l'intruse jusqu'à fuir le foyer conjugal avec un amant et il ne reste plus au mari qu'à garder la petite *Totia* en offrant son nom à sa maman... Moralité : c'est encore aux colonies que se réfugient les plus grands sentiments humanitaires.

L'Amie lointaine, par Raymond Casal. On chasse beaucoup dans ce livre-là. Enorme consommation de grouses, de renards, de cerfs et d'*ovis-polis*, gibier extrêmement rare, qu'on trouve surtout dans les montagnes du Thibet. Chemin faisant, le héros, qui m'a l'air de s'occuper encore plus de chevaux sauteurs que de jeunes femmes faciles, rencontre de belles mondaines point trop récalcitrantes, et rejoint enfin son amie lointaine qu'il a du reste généreusement trompée sans le vouloir, c'est-à-dire comme en voyage! Lecture recommandée aux amateurs de sports et d'explorations, tentés dans des conditions extrêmement confortables.

Les Illusions, par Michel Provins. Le pauvre aveugle qui se croyait aimé et ne revoyait intérieurement ses enfants, sa femme, son ami intime, que sous les plus belles couleurs de la jeunesse, de la fidélité, du dévouement et qui, ouvrant les yeux, trouve réunies à son foyer les ombres fatales de la vieillesse, de la trahison et de la lâcheté.

La Chasse de Blanche, par Gyp. Course au mari, où l'herbe tendre de l'occasion est convenablement broutée par deux jeunes agneaux moudains, la fille du grand industriel gaffeur et le fils de grande famille, marquis de Saint-Leu. Ils ne le font pas exprès, mais pendant que leurs parents entassent les gaffes dans leur carnier, eux, ils ramènent l'oiseau rare des accordailles spontanées, le double coup de foudre, quoi !

Contes de l'amour et de l'aventure, par J.-H. Rosny. Récits très rapides, mais toujours très vivants. Plongeant d'un saut dans le plus profond de son sujet, il est rare que l'auteur n'en rapporte pas la phrase typique, le fait curieux, l'image brillante que nous en attendons. Il est de ceux qui savent conserver la forme même dans le négligé du caleçon de bain !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Idées et Doctrines du XVIII^e siècle. Extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques, par Francisque Vial et Louis Denise, 1 vol. in-18, 4 fr., Delagrave. — Étienne Frère : *Louis Bouilhet. Son milieu. Ses Héréditès. L'Amitié de Flaubert, d'après des documents inédits*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Société Française d'imprimerie et de librairie. — Henri Strentz : *Images simples et ferventes*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Éditions de « la Phalange ». — Jeanne de Vietinghoff : *Impressions d'âme*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Fischbacher. — Tancrède de Visan : *Colette et Bérénice*, 1 vol. pet. in-16, 2 fr., Bibliothèque de l'Occident.

Pour faire suite à leur volume *Idées et doctrines littéraires du XVII^e siècle*, MM. Francisque Vial et Louis Denise nous donnent aujourd'hui **Idées et doctrines littéraires du XVIII^e siècle** (Extraits des préfaces, traités et autres écrits théoriques). Ce second ouvrage est composé avec la même méthode qui a fait le succès du premier ; et si les extraits sont plus étendus dans ce dernier recueil, c'est que, nous disent les auteurs, les théoriciens littéraires du XVII^e siècle sont plus nombreux, et, en général, « plus verbeux » que ceux du XVIII^e siècle. C'est qu'aussi le XVIII^e siècle dut renouveler la plupart des genres usés du siècle précédent. Jamais, écrivent MM. Vial et Denise, « on ne discuta avec plus d'abondance et d'âpreté sur la méthode propre à produire des chefs-d'œuvre qu'à l'heure où les chefs-d'œuvre manquaient ». Cependant, si l'idéal classique qui semblait figé se décristallise et se dissout, les nouveaux théoriciens tentent d'en recréer un nouveau, et, au point de vue lit-

téraire, ces extraits nous montrent que les réalisations du XIXe siècle se trouvaient déjà en puissance dans ces écrits théoriques du XVIIIe siècle. On verra, en parcourant ce volume, que Mme de Staël, dont les œuvres nous semblent être la source du romantisme, « n'a fait, sur bien de points, que résumer et condenser, sans y ajouter grand' chose, les idées littéraires de notre XVIIIe siècle ». Mais nous trouverons chez quelques-uns de ces théoriciens, aux noms peu glorieux, certaines intuitions de nos théories les plus modernes. Tandis que, par exemple, Condorcet affirme que non seulement nos connaissances sont indéfiniment perfectibles, mais que nos facultés physiques et morales, transmissibles par l'hérédité, sont également susceptibles d'un progrès indefini, l'abbé Dubos dit plus justement : « Nous ne devons qu'au temps notre supériorité dans les sciences : nous savons plus de faits. Mais si les anciens avaient connu ces faits, ils auraient raisonné sur eux avec autant de justesse que nous. » Ceci n'est qu'un résumé synthétique de la pensée de l'abbé Dubos ; je ne puis citer les extraits curieux que MM. Vial et Denise ont empruntés à ses *Reflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (1719). Qu'on les lise, et on se rendra compte que cet abbé a entrevu une loi de constance des facultés intellectuelles. Turgot, dans son *Second Discours sur les progrès de l'esprit humain*, dit aussi :

... Les mêmes sens, les mêmes organes, le spectacle du même univers ont partout donné aux hommes les mêmes idées, comme les mêmes besoins, et les mêmes penchants leur ont partout enseigné les mêmes arts.

Mais, bien avant Taine, l'abbé Dubos a esquissé la théorie du milieu et du climat. MM. Vial et Denise résument ainsi les idées de l'abbé Dubos sur ce sujet :

Ce sont les causes physiques, principalement le climat, qui déterminent la qualité du sang et du cerveau, et, par elle, la nature de notre esprit et de nos humeurs. De là la prodigieuse variété des goûts et des inclinations des hommes, suivant les pays.

Mais il faut citer cette page de l'abbé Dubos :

... Or, si la diversité des climats peut mettre tant de variété et tant de différence dans le teint, dans la stature, dans le corsage des hommes, et même dans le son de leur voix, elle doit mettre une différence encore plus grande entre le génie, les inclinations et les mœurs des nations. Les organes du cerveau ou les parties du corps humain qui décident en parlant physiquement de l'esprit et des inclinations des hommes sont, sans comparaison, plus composées et plus délicates que les os et les autres parties qui décident de leur stature et de leur force.

L'abbé Dubos exprime encore que ce sont les variations du milieu physique qui, dans un même pays, produisent les périodes de progrès et celles de décadence. Il sait qu'il est des pays où on ne vit

jamais de grands peintres ni de grands poètes, et nous prouve que l'intelligence est un produit du sol, comme les arbres et leurs fruits. Mais il est plus curieux encore de trouver dans les œuvres de l'abbé Dubos une intuition de la doctrine de la mutation brusque, qu'Hugo de Vries a substituée à l'idée d'évolution lente du Darwinisme, dans les sciences naturelles.

Les arts et les lettres, dit-il, ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent et proportionné avec le temps qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrès subit. Ils y parviennent quand les causes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fissent déjà depuis longtemps sans qu'on n'aperçût aucun fruit bien sensible de leur activité. Les arts et les lettres retombent encore quand les causes morales font des efforts redoublés pour les soutenir dans le point d'élévation où ils étaient montés comme d'eux-mêmes.

Il m'est impossible de donner ici une analyse complète de cet ouvrage, qui est lui-même le résumé de toute l'œuvre critique d'un siècle. Ainsi que le remarquent MM. Vial et Denise, si les discussions littéraires du XVIIIe siècle n'ont pu porter de fruits en leur temps, elles ont été du moins « la préparation lointaine et comme l'élaboration confuse de quelques-unes des doctrines qui se sont produites avec éclat entre 1820 et 1830 » et même, comme on l'a vu par les extraits de l'abbé Dubos, de quelques doctrines plus actuelles encore.

§

La découverte de documents intimes, d'archives familiales, a permis à M. Etienne Frère d'écrire une intéressante étude biographique et critique sur **Louis Bouilhet**, son milieu, ses héréditès, son amitié avec Flaubert. Malgré les pages que consacra Flaubert à son ami, malgré les souvenirs littéraires de Maxime du Camp, et quelques autres études consciencieuses sur le poète, la biographie de Bouilhet n'avait peut-être jamais été faite « sans lacune et sans erreur ». Mais à côté de ces lettres familiales, qui lui ont permis de nous dire l'enfance et la jeunesse de Bouilhet, M. Etienne Frère a encore découvert une source de renseignements, plus directe peut-être encore et plus vivante. Il a interrogé longuement Léonie, la vieille amie du poète, et Philippe, son fils adoptif. Philippe parle :

Le poète se levait tard, lisait dans son lit et se mettait au travail dès le déjeuner. Il se promenait de long en large, « gueulant » ses vers, comme Flaubert sa prose, avant de la rédiger. Très casanier, il restait quelquefois des semaines entières enfermé dans son cabinet, malgré les prières de Léonie.

La vie de Bouilhet est courte à raconter, elle est sans grandes aventures, et se confond presque avec l'histoire de son œuvre, qui est calme. Poète lyrique, il ne faisait du théâtre qu'à regret, pour

vivre. On sait qu'il en vivait mal. Il obtint par Flaubert la place de conservateur de la bibliothèque de Rouen ; alors, le nouveau bibliothécaire, qui avait toujours eu des habitudes bureaucratiques, prit sa fonction au sérieux et s'occupa aussitôt de classer ses livres : « On t'a mis là pour faire de la littérature et non pour ranger des bouquins », lui disait Flaubert. Mais Bouilhet, déjà malade, devait bientôt mourir, laissant une œuvre sans passion, comme sa vie. On peut mesurer les hommes à la qualité de leurs passions. Bouilhet fut trop sage, et trop timide. Timide, il le fut jusque devant le succès ; après la première de *Madame de Montarcy*, à l'Odéon, Louis, écrit Flaubert, « aurait pu exploiter le succès, se répandre... mais il s'éloigna du bruit pour aller vivre à Mantes, dans une petite maison ». M. Etienne Frère, dans un des chapitres de son ouvrage, essaie de déterminer les hérédités qui influencèrent Louis Bouilhet. Un fait curieux, et qu'en général on ignorait, c'est que la famille Bouilhet est gasconne. Le père du poète, Jean-Nicolas, fut médecin et poète, comme son fils.

Ce serait une étude piquante, écrit M. Frère, de partir des chansons de route de notre ambulancier pour arriver à *Maelenis* et de comparer, dans cet atavisme de la poésie, le fils au père. La distance est énorme... Mais dans les pas ailés de Louis gravissant le Parnasse, un œil exercé distinguerait peut-être les gros souliers de Jean-Nicolas.

Jean-Nicolas a écrit lui-même qu'il s'est essayé dans tous les genres sans exceller dans aucun, et qu'il n'a jamais pu se hausser au-dessus du médiocre.

Ces documents viennent s'ajouter à ceux que nous connaissions déjà sur la lignée maternelle de Louis Bouilhet. Dans toutes les études sur l'auteur des *Fossiles*, on a en effet toujours rappelé les ouvrages de son grand-père Pierre Hourcastrénié. Mais M. Frère nous apprend encore que la propre mère de Bouilhet faisait des vers. Cette *Rêverie*, que cite M. Frère, est une romance sans grande originalité, mais pas plus mauvaise que la plupart des poésies de cette époque :

Jamais, jamais ne perdrai souvenance
Du bel ami qu'entrevis un instant.
Depuis ce jour l'aimai sans espérance,
Car saura-t-il que mon cœur l'aimait tant?
Hélas! jamais!

En dehors des dons poétiques qu'elle lui transmit, Mme Bouilhet eut une influence néfaste sur son fils, par l'étroitesse de ses idées religieuses. Il dut lutter contre elle pour réaliser son œuvre, qui ne nous paraît cependant pas très osée.

Ce livre de M. Frère, très documenté, redonnera un peu de vie au nom de Bouilhet, presque tout à fait oublié.

§

M. Henri Strentz, qui est l'auteur d'un agréable recueil de poèmes : *le Regard d'ambre*, nous donne aujourd'hui des contes et des proses : **Images simples et ferventes**. Ce sont de petits récits, de petites fables, écrites sur le mode des contes de fées, un peu mièvres parfois, mais qui ont leur charme. Ces pages nous évoquent, en les renouvelant, les images familières de notre enfance. C'est, écrit M. Strentz, au début de *Vieille chanson triste*, « la plus vieille chanson de mon souvenir » :

Non, non, ma fill', tu n'iras pas danser.

Elle nous évoque, ainsi qu'à l'auteur, l'hiver, parce qu'elle nous fut révélée « auprès du feu durant que la neige tombait ». Ce sont des pages rafraîchissantes.

§

Impressions d'Ame, par Jeanne de Vietinghoff. Ces pages, nous dit l'auteur, ne prétendent « ni à la sagesse ni au succès. Je les ai écrites, alors que, marchant dans la vie, je regardais ». C'est également un livre d'images, et il y a dans ce volume de délicates notations de sensations fugitives, mais l'auteur s'égare un peu trop volontiers dans l'incertain, qu'il appelle l'infini.

Elle nous dit que pour vivre, elle a besoin de voler à travers l'espace ; et, en effet, Jeanne de Vietinghoff cherche la réalité de la vie dans l'infini. Pourtant, dans la dernière partie du volume, parmi des pensées mystiques, je trouve cette notation qui est sage : « Ceux-là nous font du bien, auprès desquels nous osons être nous-mêmes. »

§

A propos de la publication de *Colette Baudoche* par Maurice Barrès, voici une étude psychologique de M. Tancrède de Visan : **Colette et Bérénice**, où les deux héroïnes de M. Barrès sont dessinées avec pénétration. Colette et Bérénice se révèlent à nous en une causerie où elles analysent réciproquement leur valeur représentative, comme dit M. de Visan, et objectivent leurs sentiments. Elles parlent tout à fait la langue de M. Barrès.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Simon Pocachard : *La Pécheresse*, poème dram. en 1 a. ; chez l'Auteur (Lyon, 149, chemin de la Demi-Lune), 1 fr. 50. — Molière : *Tartufe*, c. en 5 a., avec la *Mise en scène rationnelle* par M. Arnavon ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Blanche Schnitzler : *Mérovée*, dr. en 5 a. ; Lemerre, 2 fr. 50. — Robert Dreyfus : *Petite histoire de la Revue de fin d'année* ; Fasquelle, 5 fr. — Laurent Tailhade : *La Feuille à l'envers*, rev. en 1 a. ; Messein, 2 fr. — Charles de Bussy : *Avant la rampe* (*Premiers battements de cœur*, 1 a. ; *la Signature*, com. dram. en 1 a. ;

l'Ame heureuse, com. dram. en 5 a.), Stock, 3 fr. 50. — Henry Bauer, *Chez les Bonnevaux*, com. en 3 a., Stock, 3 fr. — Léon Devy et Guillot de Saix : *Les Adieux de Clémenceau*, c. en 1 a., avec *Préface* de Camille le Senne, Éditions de l'Écho Dramatique, 1 fr. — Mêmes auteurs : *Une Nuit d'Omphale*, c. en 1 a., même éd., 1 fr. — Mêmes aut. : *Le Joueur joué*, c. en 1 a. ; même éd., 1 fr. — Mêmes aut. : *La jeune Vieille*, c. en 1 a. ; même éd., 1 fr.

Oui, le théâtre est théologie.

Il me serait aisé de le démontrer pour le Drame : par son finalisme et par ses personnages essentiels ; chacune de ses situations présente l'un des corollaires de la Passion, dont le nom dit assez qu'elle constitue le pathétique même — et dont voici traité, pour la millième fois, sans en épuiser l'intarissable émotion, un des épisodes avec **la Pécheresse** de M. Pocachard.

Dans ton sang de Romain coulent des dieux de fêtes,
Tu n'as point Jéhovah, tu n'as point les prophètes !
Moi, j'ai reçu brûlant le sceau d'Ézéchiel,
Je suis Juive, je suis de la race du ciel !

. . . . . .

... si je me recueille, en moi s'élève un Psaume.

. . . . . .

... de Lui, Clitus, tout, tout nous est immortel,
Tout se fait notre chair !

« Bible et Mythologie, constellations de même orbe », entrevit Novalis, chrétien lucide ; et les Tragiques Grecs, qui *pas un instant* n'ont perdu de vue le problème religieux dans leurs œuvres, ont marché pas à pas vers la Révélation, cause finale de leur loyal et génial effort comme de toute la pensée hellénique. Ils n'ont laissé pour tâche aux modernes — mais quelle ! — que de désarticuler au fond des cœurs les hérésies et y confirmer les dogmes à mesure de leur proclamation explicite ; c'est ce qu'ont parfaitement senti les Espagnols, les Élisabethiens, voire nos Classiques. La froideur et vraiment trop de personnages neutres qu'on peut sans injustice reprocher à ces derniers viennent de ce qu'ils n'ont point assez pris conscience — même en l'admirable *Polyeucte* — des ressources nouvelles. Mais qui mera le chemin accompli, par exemple, grâce à la théologie, depuis l'Ulysse d'Euripide jusqu'à Iago ou Richard III, — jusqu'à **Tartufe ?** Car il faut vite de tout son cœur devant **la mise en scène .. rationnelle** de cette pièce par M. Arnavon, quand il s'imagine y voir un factum anticlérical ! Il paraît que, dans **une société comme la nôtre, Molière**

aurait donné un chef d'œuvre complet au lieu d'un chef d'œuvre tronqué,

et que s'il protestait avec tant de chaleur de son respect pour les *vrais dévots*,

c'est une sorte de tartuferie.

La même sans doute que chez La Bruyère, lequel emploie à dessein les mêmes termes? Peu lui servirait d'avoir écrit ses *Dialogues sur le Quiétisme*, en présence d'un juge tel que M. Arnavon, aux yeux de qui Pascal, cet ascète, est un ennemi de l'Eglise! *Io moi moi!* la récitation lente qu'il préconise ni l'introduction dans *Tartufe* de la chaise à porteurs de Mascarille ne remplacent, je le crains, la compréhension nécessaire.

C'est au contraire par les motifs indiqués plus haut, par des confidences et des récits d'une technique sans profondeur religieuse, que Mlle Schnitzler conserve la fraîcheur néo-classique en un sujet comme **Mérovée** — dont le titre, qui évoque le plus grand de nos historiens, réveille tous les fougueux souvenirs de 1830.

L'apostasie du romantisme français, intimidé par le voltairianisme des épiciers, a seule causé sa mort, et il n'a pas eu le temps d'élever son trophée à la Comédie.

Elle n'est pas moins théologique de nature que le Drame. Elle a pour mission de mettre au jour notre *néant*. A révéler le vide de rien qu'est littéralement, selon *l'Imitation*, notre moi, elle en fera d'autant mieux éclater... de rire l'enveloppe dérisoire, notre prétendue personnalité, que son poing y sera tombé de plus haut levé dans les Cieux. C'est parce qu'un saint Bernard en redescend que, lorsqu'il jette à la créature humaine, — roi ou génie, belle dame ou pape — cette injure, *saccus stercorum*, elle s'empreint ineffaçable: tandis que toutes celles du catéchisme poissard réunies, et augmentées, ne formeraient pas une satire.

Au plus haut du rêve antique, Aristophane s'est de la sorte envolé, — lui qui dans *le Banquet* (raconté et non pas imaginé par Platon) apportait la théorie la plus profonde de l'Amour avec son histoire de l'Androgyne — et c'est pourquoi cet aigle tombe d'un élan si irrésistible sur l'Athènes déchaînante depuis le grand désespoir de la peste. Obscénité! Scurrilité! adorables serres, comme vous nous traînez, tuniques retroussées, dans notre fange de vaniteuse sottise, nous tous, politiciens, sages, héros, bonnes gens — mensonges et mensonges!

Et maintenant, avance devant nous, **Revue de fin d'année**, qui as le toupet, — non, l'inconscience, — de te réclamer d'un tel ancêtre.

« Une synthèse allégorique des goûts du public moyen de nos petits théâtres » la définit M. Robert Dreyfus. Quels goûts attiques vous le savez! Abject masturbateur de Démos, le revuiste n'aura pas à risquer sa tête sur le billot, comme le poète des *Acharniens*: une fois, une seule fois, à un auteur distrait il échappa de dire que les calicots n'étaient pas des braves. On exigea de lui réparation publique.

Ah ! certes, on est convenu de dire que la Fantaisie déploie ses ailes sur les revues de fin d'année, et il serait délicieux que ce fût vrai... Le charme spécifique de la revue, ce n'est que le plaisir de l'allusion.

Et si plate ! Si seulement elle avait une valeur de documentation, même suspecte, à l'instar de nos malheureux quotidiens, ces revues de fin du jour ! mais non :

Lisez les revues jouées à Paris en 1898, 1899, 1900,

par exemple... En revanche, la revue que M. Dreyfus fait de toutes les revues en forme une de délicieuse satire rétrospective, où quantité d'illustrations d'ailleurs contribuent qui nous reproduisent les Gothons vers quoi s'excita le désir d'un public bien spécial : oh ! les dessous que nous sexhibent, posthumes, Mlle Alme ou Mlle Roger des Délassements ! la voilà donc, cette « élégance de vice » dont nous entretiennent les dolichaïons du dernier Empire ?

La barbe ! — Un cadenas ! — Un bouchon !

Qui écrit cela ? M. Laurent Tailhade ? Plutôt, il a visiblement accepté la collaboration des passants éphémères. Ce mot « Souvent femme varie » vient du domaine public, et n'ai je pas déjà lu (sous la signature, je crois, de très feu Coppée ?) cet autre : « Par bonheur, toute la jeunesse de France ne s'appelle pas Ernest ? » Combien plus, à graver sa translation si vigoureuse de *la Marmite* plautienne, M. Tailhade ne s'affirmait-il pas lui-même qu'en nous présentant sa **Feuille à l'envers** — où fourmillent, en outre, les allusions trop obscures ! or, nous disait tout à l'heure M. Dreyfus,

au boulevard comme dans les salons, le domaine du revuiste doit être constamment accessible à tous les spectateurs conviés,

Et ils prendront plus de plaisir à ce bibelot d'étagère, **Premiers battements de cœur** — idylle de deux bambins devant un Guignol où la vie s'entr'ouvre. Genre très conventionnel, je l'avoue, mais la convention ne choque tout à fait que quand elle succède subitement à du réalisme, — comme au dénouement de **la Signature** un inconnu a longtemps vécu en fournissant de chefs-d'œuvre un riche et « puissant » écrivain ; celui-ci qui, de toute son influence, lui barrait la route, vient à mourir ; et la tentation prend le génial fournisseur de révéler la vérité, malgré le serment prêté jadis : en effet on ne lui accordera l'indispensable publicité que s'il se résout au scandale.... Sans le fâcheux mariage « arrangeant » tout, **l'Ame broyée**, ce pourrait être celle-là. Mais M. Charles de Bussy a préféré réserver le titre aux Amours Empêchées d'un berger alpin avec une héritière, pièce bien construite d'ailleurs et munie d'un bon « clou » : l'avalanche.

Dénouement de convention aussi à la pièce de M. Henry Bauër : **Chez les Bourgeois**, un jeune monsieur, qui touche les 15.000 fr. d'appointements (chiffre fatidique !) à lui servis par son oncle, ne lui en reproche pas moins de gagner davantage que ses ouvriers. On le renvoie, il se trouve n'être bon à rien, n'a plus que dix-huit sous et il accepte la dot que lui apporte, juste à point, sa cousine, jeune personne également supérieure, car elle reprochait naguère à ses parents d'être enfant illégitime (pourquoi pas d'être queue-de-vache ou d'avoir le nez en trompette ?) Ce couple — que M. Henry Bauër offre à notre sympathie, par gageure évidemment — s'exprime du reste en style distingué de premier-Paris :

Longtemps j'eus la pensée joyeuse que nous ferions route ensemble dans l'affection et la joie parfaites. Cet espoir avait tant de racines dans nos jeunes années qu'il semblait devoir étendre sur nous ses rameaux fleuris, et fructifier. La vie l'a rendu stérile.

O esthétique du langage national ! pas de répétitions, des comparaisons bien suivies : avec le marcottage ou la greffe, toutefois, il paraît que nous tomberions dans l'euphuisme, le gongorisme peut-être !

Plus audacieux, M. Camille le Senne nous parle du « tanagréen petit Saxe de Faublas » à propos des **Adieux de Chérubin** : un peu languissants, je leur préfère cent fois, encore que dépourvue de Préface, **Une nuit d'Omphale**, où assurément il est pénible de voir humilier, par MM. Devy et de Saix, plus bas encore que par la reine Nombril le grand Héraclès, mais où ils ont fort ingénieusement utilisé le thème que, dans sa *Clizia*, Machiavel emprunta lui-même à Plaute (*Casina*) : les deux barbons se prenant réciproquement, la nuit, pour la jeune femme qu'ils convoitent et s'étreignant... à pleine main ! Après avoir vu, avec plaisir, l'Amant berné par le Mari (se feignant Américain brutal), avec un pareil plaisir nous voyons ce malin **Joueur joué** par la Dame au profit du premier qu'elle méprise, mais aime, selon la norme ; et le misogynisme presque imperceptible de ce fabliau s'accentue, et se teinte ensemble de pitié, chez nos auteurs lorsqu'ils nous montrent l'acharnement que met leur trop **jeune Vieille** à se faire entendre d'un beau peintre, heureusement épris ailleurs : ainsi lui est évitée la honte d'avoir été comprise, — à moins, plutôt, que l'amour n'ait rempli le portraitiste d'une commisération assez délicate pour ne se laisser pas apercevoir...

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Andrew Lang : *La Jeanne d'Arc de M. Anatole France* ; Perrin, 2 fr. — Henri d'Alméras : *La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire* ; Albin Michel,

5 fr. — Louis Sonolet : *Madame Tallien ;* L'Édition, 3 fr. 50. — Albert Savine : *Les Jours de la Malmaison ;* Louis Michaud, 1 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Napoléon adultère ;* Albert Méricant, 3 fr. 50. — Hector Fleischmann : *Une Maîtresse de Napoléon, Mademoiselle George*, avec Préface de Jules Claretie ; Albin Michel, 5 fr.

La Jeanne d'Arc de M. Anatole France, par Andrew Lang. — La *Jeanne d'Arc* de M. Anatole France, c'est, toutes proportions gardées, la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan. Elle a excité des susceptibilités du même ordre et provoqué des attaques de même genre. L'on a pu se demander pourquoi l'ironiste qu'est M. France abordait un sujet comme Jeanne d'Arc. Tout n'est pas vain dans cette critique, et, pour notre part, nous voyons bien mieux M. France, humaniste éprouvé, en compagnie de Rabelais, que, médiévaliste un peu inattendu, en compagnie de la Pucelle. Il est vrai qu'il trouve, parmi les contemporains de celle-ci, un Gerson et un Gélu qui lui enseignent la distinction scolastique de la Foi et de la Dévotion, laquelle, reprise et ingénieusement adaptée, peut mettre le scepticisme à l'aise. Nous ne reviendrons pas sur la critique d'ordre moral, essayée ici même (1), que peut suggérer l'entreprise de M. France. Cette critique ne portait, munie purement d'arguments psychologiques, que sur la psychologie du livre.

Mais il paraît, maintenant, que la science de ce livre est tout aussi contestable, et c'est M. Andrew Lang, l'éminent érudit anglais, auteur lui-même d'un ouvrage sur *la Pucelle de France*, qui nous l'affirme. « Ces deux gros volumes ne comptent pas... l'inexactitude de M. France est peut-être sans précédent chez les historiens, etc. » M. Lang découvre, dans la méthode de M. France comme érudit, des vices, des contradictions qui ôteraient, d'après lui, toute valeur à cette méthode, laquelle rabaisserait, d'abord, « la masse entière des témoignages relatifs à Jeanne », puis rejetterait tous les témoignages contrariant les théories de l'auteur, enfin « interpréterait faussement ceux d'entre eux qu'on daigne utiliser ». M. Lang, à l'appui de cette critique, s'est efforcé de grouper de nombreux exemples. Nous y renvoyons le lecteur.

D'une manière générale, M. France, pour « humaniser », pour « expliquer » Jeanne d'Arc, semble s'être arrêté à une certaine conception déterministe, où l'héroïne apparaît moins animée par une force personnelle et géniale, que « déterminée », en effet, par les entours, gens et choses, sous tous les rapports où elle se manifeste, mysticisme de la mission, qualités militaires, talents politiques, etc. Nous ne saurions entrer dans les détails de la discussion de M. Lang. Retenons seulement ce qui est relatif au caractère de la mission de Jeanne d'Arc, c'est-à-dire, en somme, à l'état d'esprit de la jeune

(1) Voir *Mercure de France* du 1er avril 1908.

fille. M. Lang a réfuté par des raisons d'érudition la théorie de M. France là-dessus, théorie consistant à attribuer à la mission de Jeanne une origine cléricale, à donner la jeune fille comme « soufflée » par les prêtres. Il faut bien que cette théorie ait paru sans fondement en l'état actuel de la science, pour que des érudits comme M. Gabriel Monod, très bienveillants par ailleurs pour le livre de M. France, l'aient déclarée, avec M. Lang, tout à fait inadmissible. Là-dessus, relatons une expérience personnelle. Ayant fait lire à diverses personnes la phrase de Jeanne d'Arc à ses juges sur le *signe* par lequel elle avait convaincu le roi de l'authenticité de sa mission, phrase où elle compare ce signe à une couronne, ajoutant allégoriquement : « Cette couronne venait de Dieu, et il n'y a point d'orfèvre au monde qui puisse la façonner si riche et si belle... Elle est d'une odeur exquise, et le restera toujours, aussi longtemps qu'elle sera convenablement gardée » (1), — il n'y eut qu'une voix : Comment cette paysanne pouvait-elle s'exprimer si bien? Cette impression toute spontanée tendrait à donner raison à M. France sur la théorie des origines cléricales de la mission de Jeanne d'Arc. Mais, d'autre part, tous les documents nient la possibilité de ceci. Il y aurait donc eu, chez Jeanne, une inspiration toute personnelle, dont l'allégorie de la « couronne » serait une des preuves? M. Lang adopte (Appendice) une tierce explication : la phraséologie même de ses juges aurait suggéré à Jeanne les termes d'une allégorie destinée à voiler la nature réelle et profondément secrète du « signe » (connaissance circonstanciée des doutes de Charles VII sur sa légitimité). On pourrait peut-être dire que M. Lang, sans qu'il s'en doute, refait pour ainsi dire ici la théorie de M. France : car la jeune fille, d'après cela, aurait été « soufflée » en quelque sorte par ses juges (quoique involontairement de la part de ceux-ci), comme M. France veut qu'elle le fut par les prêtres. M. Lang se trouve montrer bel et bien une des manières dont le fait a pu se produire.

Mais, d'ailleurs, il est un point où tout est remis en question : car si les suggestions extérieures (involontaires et volontaires), au tribunal de l'évêque Cauchon et, de là, par induction, à Poitiers, à Chinon et à Domrémy, furent possibles, — elles ne purent pas toutefois révéler à Jeanne d'Arc ce que tout le monde ignorait, c'est-à-dire le secret du roi, ce secret dont la connaissance précise assura la réussite de la mission de Jeanne. Dans cette mesure, le raisonnement se trouve d'accord avec l'érudition pour déclarer impossible la théorie des origines cléricales, car il y eut, de toute évidence, une au moins

(1) *Procès*, 1 vol. I, pp. 139-156, cité par M. Andrew Lang. Jeanne d'Arc entendait, par cette « couronne », la légitimité de la naissance de Charles VII. Le fils d'Isabeau de Bavière avait là-dessus des doutes connus de lui seul et sur lesquels Jeanne, par une « précognition » miraculeuse (ou « télépathique ») de certaines particularités, le rassura cependant.

des origines de la mission qui ne fut point cléricale, et celle-là est peut-être la plus importante. Aux yeux de M. Andrew Lang, par suite, la question du « signe » est un des problèmes les plus importants de l'histoire de Jeanne d'Arc : sa solution renseignerait sur la nature des facultés de l'héroïne, et, dans l'étude de l'état d'esprit de Jeanne, M. Anatole France, d'après le savant anglais, a eu le tort majeur de ne pas tenir compte d'une telle question.

La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire, par Henri d'Alméras. — M. Henri d'Alméras continue à collectionner les curiosités du Paris révolutionnaire. De temps en temps, il en dresse des catalogues, — non sommaires, très descriptifs au contraire, — agréablement rédigés, bourrés de menue documentation pittoresque, et ce sont alors, sur les mœurs de l'époque, des livres comme celui-ci. L'auteur reconstitue de la sorte maint spectacle typique : celui de la Rue, avec ses plaisirs populaires et ses fêtes civiques ; celui du Paris où l'on s'amuse, avec ses cafés et ses maisons de jeu, ses bals et ses jardins d'été et surtout son Palais-Royal; celui des Théâtres, avec le tapage des pièces patriotiques, l'emphase des tirades jacobino-romaines ; celui du monde et du demi-monde, de la finance et de la littérature. Tous ces divers aspects, très brillants en 89, se présentent fort laches (c'est le mot) sous la Terreur, mêlés de bien des vertiges et des paniques, de têtes surgissant au bout des piques, de princesses de Lamballe éventrées au coin d'une borne. Ils se recomposent aux beaux jours d'après Thermidor, pour briller d'un éclat de mascarade sous le Directoire. Et c'est le Paris de ces temps : la femme, l'agio, les fêtes dans des décors étrusques, la politique vénale, Barras et ses réceptions de Gros-Bois, payées avec l'argent provenant de la vente des biens d'église, les Merveilleuses et les Incroyables de Fructidor.

Il y a là-dedans l'un des plus complets inventaires de modes du temps, — depuis celle des éventails patriotiques jusqu'à celle des rocamboles (bagues au cabochon fait d'une pierre de la Bastille), — qui probablement aient encore été dressés. L'on remarquera aussi un système d'appendices placés après chaque chapitre et complétant le texte verveux de ceux-ci par des énumérations documentaires d'une louable précision. Tels les Appendices sur les fournisseurs du monde élégant, sur le monde incroyable, sur la division de Paris sous la Révolution, les Fêtes de la Révolution, les réflexions de Champcenetz à l'égard des femmes révolutionnaires, etc. L'on a, au total, dans ce fort volume semé de nombreuses illustrations, tout ce que la Mode, dans ses spécialités emphatiques, baroques ou licencieuses, peut traduire de l'esprit et des mœurs d'une époque.

Madame Tallien, par Louis Sonolet. — En Mme Tallien, s'est résumée cette vie parisienne sous le Directoire qui a tenté la

curiosité de M. d'Alméras. Elle s'y est résumée comme elle pouvait se résumer alors, c'est-à-dire en montrant ses aspects scandaleux et cyniques. Nous ne partageons pas beaucoup, du reste, l'animadversion d'écrivains comme M. d'Alméras contre « la fille Cabarrus » (nous ne pensons pas non plus, soit dit en passant, que « le meurtre de Thermidor », où elle joua, aux côtés de Tallien, comme un rôle de galante sacrificatrice, ait mis fin à un état de choses qui fût regrettable sous prétexte qu'il était plus ou moins spartiate). On peut s'expliquer avec plus de modération, chez Mme Tallien, l'expression, osée entre toutes, de cette espèce de cynisme, de priapisme de la mode du temps. C'est à cela qu'aide l'intéressant ouvrage de M. Louis Sonolet. Et, par exemple, chez Mme Tallien, comme chez la plupart des femmes qui ont connu beaucoup de péripéties, c'est le premier homme qui compte, d'une manière ou de l'autre. Or, le premier mari de la fille du banquier espagnol Cabarrus, le marquis de Fontenay, sorte de robin mondain frotté de roué, comme tous les parlementaires de la fin du XVIIIe siècle, manquait de scrupules conjugaux au point d'installer au logis ses propres maîtresses. Bel exemple de désordre. Là-dessus, la Terreur arriva, qui trouva la marquise, divorcée, à Bordeaux, où, pour échapper à la guillotine, elle devint la maîtresse très affichée du conventionnel en mission Tallien. L'Ancien Régime lui avait donné l'exemple de son dévergondage, le nouveau lui donna celui de sa gabegie sanguinaire et lubrique. Et ce fut Thermidor, puis la mascarade luxurieuse du Directoire. Mme Tallien qui, sous le rapport des choses dont on peut s'étonner, pouvait parodier les paroles de Valentine Visconti : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus », y apporta sa grâce et sa facilité : plus de grâce et de facilité que d'esprit et de finesse. Son goût du luxe, de l'éclat, des adulations, de la « représentation » provoquante fit le reste, la folie publique y poussant, jusqu'à ce que les choses en vinssent à ces exhibitions de claquedent de Frascati et de l'Opéra. Mais, à travers tout cela, une veine de générosité, de bienveillance ne fit jamais défaut. Mme Tallien n'a jamais commis une méchanceté, ni une perfidie. Elle sauva, sous la Terreur ; elle obligea, sous le Directoire. Pour le reste, elle fut immorale, moins, en quelque sorte, pour son propre compte que pour le compte de toute une époque. Les femmes de cette époque-là vécurent des années durant dans l'Inexorable : quoi d'étonnant qu'elles aient été si folles ? On trouvera, sans doute, que M. Louis Sonolet a écrit dans une note juste cette biographie de Mme Tallien.

Les Jours de la Malmaison, par Albert Savine. — L'amie de Mme Tallien, Mme Bonaparte, partagea quelque peu la renommée scandaleuse de la maîtresse de Barras, et, d'avoir, en un entre-deux de carrière assez galant, un peu passé dans les mêmes bras et par les mêmes lits, cela fait qu'elle s'est préparé, elle aussi, dans l'histoire,

moralement parlant, un autre lit où elle est assez mal couchée. M. Albert Savine n'a pas semblé vouloir refaire un sort meilleur à cette réputation en détresse, car il annonce, dans sa préface, ne pas compter abuser « des portraits de la « vertueuse » impératrice soigneusement opposés à l'insouciance de la jeune archiduchesse, impératrice grâce au divorce ». M. Frédéric Masson, en son alerte curiosité, ne nous avait déjà rien laissé ignorer de la demi-mondaine de la rue Chantereine, trop heureuse, à l'âge où les charmes commencent à perdre leur sûreté professionnelle, de faire une fin décente en épousant cet obscur petit général Buonaparte; et, depuis cette « fin » même, les frasques de la femme de l'immense général d'Italie, de l'éblouissant général d'Égypte, les amours avec « M. Charles » notamment, avaient été divulguées. Rien n'était resté debout de la Joséphine officielle inventée par des panégyristes « plus zélés que véridiques ».

Mais là-dessus, comme une suite de ces révélations, un mépris injustifiable, une animadversion non moins injuste s'étaient marquées çà et là dans ce qu'on pourrait appeler la littérature historique de genre. M. d'Alméras et, si nous ne nous trompons, M. Fleischmann ont particulièrement donné cette note. Nous croyons que M. Savine, tout en laissant intact le côté galant, est venu, ici, rectifier à propos les choses. Joséphine ne fut nullement une femme méprisable : elle eut, porté au plus haut degré, le discernement de la bonté, et ce discernement compta pour plus qu'on ne croit dans le développement de la fortune de Bonaparte. Son désordre, sa futilité, ses inconséquences, fondues en une note jolie de négligence créole, n'empêchèrent point son influence d'être heureuse. A mesure, du reste, que Napoléon s'éleva dans la gloire, ces fragilités futiles se raffermirent, dans la passion pour le prodigieux époux. Ses sentiments, après le divorce et lors des désastres, furent très dignes, touchants même. Sous le rapport de la « respectabilité », il y a loin, sans doute, de cela à la souveraine presque sévère (!) inventée par les panégyristes officiels. Mais il suffit de remiser au magasin d'accessoires cette toile d'apparat. La réalité qui demeure, M. Albert Savine a voulu la montrer telle qu'elle fut, en ce cadre de la Malmaison fort complètement évoqué, avec toute la société qui le hanta.

Napoléon adultère, par Hector Fleischmann. — Dès ces jours de la Malmaison, Joséphine commença, par un changement de rôle, à éprouver, à l'égard de son prestigieux mari, la jalousie dont elle ne lui avait, aux débuts de leur union, que trop donné de motifs. Dire que le titre de ce livre est, d'ailleurs, un peu truculent c'est faire une critique fondée, croyons-nous, mais trop « aisée », l'art, ici, au moins l'art des titres, étant rendu particulièrement difficile par trop de *Napoléons amoureux*, de *Napoléons et les femmes*,

etc., déjà parus. Ceci ne vise que le titre (on prend les titres qu'on peut, et du reste celui-ci n'est pas inhabile), et non le livre, qui se distingue, d'une certaine manière, dans toute la littérature intime napoléonienne dont M. Frédéric Masson a ouvert le cycle. En effet, nous croyons que, par sa composition, par le ton mi-libre, mi-documentaire, par le détail parfois osé de ses recherches, c'est là un des ouvrages qu'il serait le plus instructif de rapprocher des pamphlets de la fin de l'Empire, des Cent-Jours et de la Restauration : nous voulons dire qu'on verrait alors les progrès réalisés dans la manière de traiter un sujet, — celui de la vie intime de Napoléon, — où les libellistes de 1815, qui n'en ont pas inventé le côté galant, — car la vie intime de Napoléon fut effectivement assez semée de galanteries brusques de haut militaire pressé, — ne voyaient que matière à diffamation, et où nos chercheurs actuels de curiosités historiques trouvent, sans le modifier, le thème d'études de bon aloi, qui véritablement renseignent. On verrait, disons-nous, dans ce rapprochement, comment s'est perfectionné, jusqu'à devenir digne de l'histoire sérieuse, un genre un peu spécial qu'inaugurèrent les curiosités malveillantes des anciens pamphlétaires à gages. *Les Amours secrètes de Napoléon et de sa famille*, publiées en 1816 par Doris, et *Napoléon adultère*, publié 1909 par M. Fleischmann, sont aux deux bouts de l'évolution, et mesurent la distance parcourue dans le sens de la recherche honnête, le sujet restant d'ailleurs le même. C'est dire qu'il faut tenir le livre de M. Hector Fleischmann en réelle estime historique. Le jeune sous-lieutenant amoureux, puis le général besogneux qui, par ambition, tâchait de se faire à l'atmosphère galante des salons du Directoire, puis encore le maigre consul, qui marquait de courts repos d'amour la fièvre de son gigantesque labeur, enfin l'empereur replet d'une assez mauvaise graisse, sorte de colossal homme d'affaires surmené, que les femmes ont laissé un peu fatigué lorsqu'arrive Marie-Louise, sont évoqués avec une curiosité documentaire, nuancée d'une sorte d'attendrissement respectueux sur les problèmes physiologiques du génie.

Une Maîtresse de Napoléon, Mademoiselle George, par Hector Fleischmann, avec une préface de Jules Claretie. — On ne sait pas trop pourquoi, entre les « adultères » de Napoléon, celui-ci est devenu si célèbre, ou du moins on ne le saurait pas beaucoup si l'on était quelque peu difficile en fait de raisons. Non, ces quelques passades avec une femme de théâtre, on ne voit pas ce qui put les rendre si mémorables, même en admettant que le seul fait d'être celles de Napoléon dût les tirer du vulgaire. Qu'on nous montre Napoléon et Mme Walewska, voilà une liaison qu'on peut dire en belle et bonne place sur le grand théâtre de l'histoire : l'on cherche vainement la place de l'autre, même dans les coulisses de l'histoire. Mais

elle en tint une énorme dans les coulisses du théâtre, et cela explique, bien que d'une façon un peu subalterne, le bruit qu'elle fit. Le cabotinage s'en est mêlé, s'est monté la tête sur « la femme qui a couché avec l'Empereur », et de fait une telle femme apportait beaucoup d'honneur à la Maison. Le Chariot de Thespis prenait des allures de Char de Victoire.

Ajoutez que ce fut aussi une bonne fortune pour la célébrité de l'impériale passade d'avoir le Romantisme pour elle. On juge de la recrudescence de bruit ! Reine fort mûre de la scène romantique après avoir été la jeune déesse de la scène tragique, Mlle George devint, dans l'optique romantique, toujours du fait de sa passade avec Cesar, on ne sait quoi de légendaire, d'éminemment pittoresque et caractérisé. Au reste, le tapage se mena surtout dans les sphères inférieures du Romantisme, et fut plutôt l'affaire de la badauderie un peu nègre, et d'ailleurs frénétiquement vaniteuse d'un Dumas, que de la froideur supérieure d'un Hugo. Le second Empire remit posément les choses en place, bien qu'on puisse trouver qu'il fut plutôt dur pour la vieille tragédienne ; la qualité de femme qui a couché avec l'Oncle, de quasi-meuble de famille, fut plutôt sèchement appréciée dans le cabinet de M. Mocquard, secrétaire particulier du prince-président. Il y a, dans les *Choses vues* de Victor Hugo, sur la fin de Mlle George, une page qu'il faut lire.

Le livre de M. Hector Fleischmann est une chose extrêmement bien faite, composée, rédigée, documentée et illustrée à souhait. Il était difficile de mieux faire et on ne fera pas mieux. C'est admirablement agencé et complet dans le genre de la curiosité historique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Thomas Carlyle : *Nouveaux essais choisis de critique et de morale*, trad. de l'anglais avec une introduction par Ed. Barthèlemy, in-18, Mercure de France, 5 fr. 50. — Henri Mazel : *Pour causer de tout*, in-16, Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Gérard de Lacaze-Duthiers : *Le Culte de l'Idéal ou l'Aristocratie*, in-16, Alcan, 7 fr. 50. — Albert Léon : *Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet*, grand in-8, Alcan, 6 fr. — Ernest Naville : *Les Systèmes de philosophie ou les philosophies affirmatives*, in-8, Alcan, 7 fr. 50. — A. Schopenhauer : *Metaphysique et esthetique*, traduit par Auguste Diétrich, in-16, Alcan, 2 fr. 50.

Dans son introduction aux **Nouveaux essais choisis de critique et de morale** empruntés à l'œuvre de Carlyle, dont il nous donne la traduction, M. Barthèlemy a traité du *Point de vue biographique en critique* et cette introduction forme, à vrai dire, un commentaire de l'étude qui ouvre le volume et où Carlyle lui-même a analysé avec profondeur la nature du genre biographique et les conditions sous lesquelles il est utile. M. Barthèlemy remarque qu'en

critique littéraire comme en critique historique, Carlyle apporte la préoccupation du *caractère*. « Homme de pensée ou homme d'action, la « moralité » de l'individu, sa moralité telle quelle, dès qu'elle porte vraiment la marque ingénue de la vie, est ce qu'il faut considérer. » Entendons par moralité, abstraction faite de toute signification étroite du terme, cette synthèse profonde, selon laquelle tous les ressorts d'une activité se montrent solidaires et nous livrent ce qu'il y a d'idiosyncrasique dans un individu, ce qui n'est pas seulement reflet et suggestion du milieu, notion apprise et non transfigurée.

Un tel point de vue est lié à ce que je tiens pour l'idée la plus profonde et la plus caractéristique qui se rencontre chez Carlyle : à savoir que la substance du réel est faite de la croyance et de la sincérité avec laquelle nous adhérons à la croyance. « Il n'est pas nécessaire, a dit Nietzsche, que quelque chose soit vrai, mais il est nécessaire que quelque chose soit cru vrai. » Carlyle n'a pas exprimé cela dans une formule aussi nette, mais cette idée hante toute son œuvre. Poussée à bout, elle s'exprime ainsi : il n'y a pas d'autre réalité que celle qui est engendrée par la croyance, et toute réalité est en son principe subjective ; elle est de ce fait essentiellement concrète. Son objectivité, la seule forme d'objectivité qui existe, elle la doit à la force dont la croyance dispose pour s'imposer et se généraliser. « Maintenant, prononce Carlyle, de tous les sentiments, états, principes, — appelez la chose comme vous voudrez, — de l'esprit humain, la Croyance n'est-elle pas le plus fort, celui contre lequel tous les autres luttent en vain ? » La croyance, avec pour critérium ce fait psychologique, la sincérité, et non cette présomption mystique, la vérité, la croyance est ce qui crée, ce qui donne la vie au réel. Dès lors déterminer chez un homme d'action ou de pensée la croyance caractéristique qui l'anime, déterminer le degré de sincérité de cette croyance, c'est, en fixant sa moralité personnelle et fondamentale, soit l'accord de lui-même avec lui-même, se donner le moyen de distinguer les réalités qu'il a enfantées au cours de son œuvre écrite ou vécue, le moyen d'évaluer le degré de force, le degré d'action possible de ces réalités.

Cet essai sur *le Genre biographique* nous initie donc à la méthode de Carlyle. De ce fait il contribue à rendre plus attrayantes pour nous les études sur Voltaire, sur Diderot, sur Goethe, sur Novalis, qui composent cette nouvelle série d'essais où M. Barthélemy a su mettre en relief, par le choix des biographies qu'il y a rassemblées, un des thèmes essentiels de l'œuvre critique de Carlyle, — ainsi qu'il nous l'indique, « l'opposition, la comparaison de la pensée française et de la pensée germanique durant leur période classique ». *Un essai sur l'Identité du droit et de la force* forme la conclusion de l'ouvrage, et atteste chez Carlyle la coexistence d'une intelligence positive et

clairvoyante avec les revendications d'une sensibilité vive et largement humaine.

M. Henri Mazel, témoignant d'une sûre érudition et d'une critique avisée, pratiquait naguère, parmi les œuvres des écrivains et des philosophes, une consciencieuse sélection et publiait sous ce titre, *Ce qu'il faut lire dans sa vie*, un guide intellectuel des plus utiles. C'est immédiatement à travers les idées que son nouveau livre **Pour causer de tout** guide aujourd'hui le lecteur, bien que des ouvrages d'auteurs contemporains soient le plus souvent le tremplin sur lequel cette causerie *de omni re scibili* prend son élan. Cette circonstance, d'ailleurs, n'est pas désavantageuse. Elle relève d'actualité le caractère encyclopédique de l'ouvrage en nous intéressant à l'universel par les points où nous l'avons vu prendre contact avec la réalité contingente au cours de ces dernières années et qui ont laissé dans l'esprit des traces encore fraîches. Une note de l'éditeur nous avise que cette suite de réflexions a trait surtout à la science sociale. Mais la science sociale a envahi de nos jours tant de domaines qu'elle est précisément le meilleur introducteur qui soit et le plus accrédité auprès de tous les sujets. Tel jugement sur Carlyle est d'ailleurs d'un intérêt immédiatement philosophique et tels aperçus sur la psychologie des États-Unis ou de l'Angleterre, sur l'alcoolisme, la dépopulation, la décentralisation ou les droits de l'homme, s'ils confinent plus immédiatement à la science sociale, n'en permettent pas moins des excursions dans un domaine moins exclusif. L'ouvrage de M. Mazel où les sujets traités sont classés par ordre alphabétique forme, ainsi que l'indique le sous-titre, *un petit Dictionnaire des idées et des opinions*. Il renferme à la fois des aperçus originaux et de multiples notions. Il touche à tous les problèmes de l'heure présente, sans omettre les plus graves, mais il n'y a pas à faire ici l'éloge du ton alerte qui relève sous la plume de M. Mazel les sujets les plus sévères et manifeste l'aisance avec laquelle cet esprit clair et solide pénètre dans les questions les plus diverses.

Le nouveau livre de M. de Lacaze-Duthiers, **le Culte de l'Idéal ou l'Artistocratie**, comme les ouvrages précédents, *la Découverte de la vie*, *l'Unité de l'Art*, tend à faire de la beauté, exprimée dans l'art et dégagée par la critique, un principe d'ennoblissement de la vie, principe de persuasion substitué aux impératifs de la morale, exerçant, par la seule suggestion de l'exemple, l'influence que la morale et la religion empruntent à la contrainte. Le néologisme forgé par M. de Lacaze-Duthiers, *l'Artistocratie*, exprime ce point de vue, et oppose au primat de la morale du néo-criticisme kantien le primat de la beauté.

Ce nouvel ouvrage, s'il confirme les précédents en ce qui touche à l'importance accordée à l'idéal esthétique, n'en marque pas moins

une évolution assez sensible, et qui n'est pas peut-être parvenue encore à son terme. Cette évolution, M. de Lacaze-Duthiers l'accuse avec une sincérité qui ne constitue pas le moindre intérêt de son ouvrage. « Que nous le voulions ou non, nous avons été humanitaires, socialistes, apôtres fervents de la justice reculée indéfiniment dans l'avenir. Il nous reste à évoluer. Nous nous demandons si tous nos efforts ont bien servi la beauté, s'ils n'ont pas servi plutôt les politiciens, si par conséquent nous n'avons pas fait fausse route, et si nous pouvions faire différemment. » M. de Lacaze-Duthiers n'a pas tiré pourtant, je crois plutôt qu'il n'a pas voulu tirer, de la déception que la déclaration précédente implique, tout le profit qu'il en eût pu recueillir. « Renoncer, dit-il, dans sa conclusion, à toute lutte sociale après l'avoir affirmée urgente tant de fois, s'isoler dans la tour d'ivoire après avoir voulu vivre de la vie universelle, non, je ne veux pas, quelles que soient les évolutions de ma pensée, me résoudre à cette attitude. » M. de Lacaze-Duthiers a encore ici un lien à défaire, un lien qui déjà semblait brisé quand il formulait : « Restons dans le chemin de la vie, dédaignons les agitations de la politique, les morales humanitaires ou sociales et ne songeons qu'à nous perfectionner en perfectionnant nos œuvres, en leur faisant réaliser le plus de beauté possible. » Je vois dans ces textes opposés des hésitations plutôt que des contradictions. En fin de compte M. de Lacaze-Duthiers aboutira, sans doute, au mépris des idéologies. Il est, malgré sa fougue, où il entre encore plus de moralisme qu'il ne croit, d'esprit trop critique pour être dupe.

L'artistocratie ne sera jamais introuvée que par des esprits connaissant que l'art a pour but le *réel* et non le *vrai*. M. de Lacaze-Duthiers semble tout près d'appartenir à cette catégorie. La suite de ses ouvrages apparaît comme l'effort d'un esprit énergique pour s'évader des formes idéologiques de la croyance morale qui ont été imposées avec tant de force par l'esprit universitaire aux hommes de sa génération et où s'expriment, sous des apparences rationnelles, les modalités contemporaines et vraiment vivantes de la sensibilité religieuse et chrétienne.

La philosophie, selon M. Léon, est « une réalité qui se développe en vertu de ses propres lois, et dont les esprits individuels sont des instruments plutôt que des causes proprement dites ». C'est de ce point de vue qu'il a composé son ouvrage **les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet** et son analyse conclut à montrer, dans la doctrine spinoziste, le développement d'un monisme rigoureux substitué au dualisme ou au pluralisme cartésien. Entre les deux conceptions, idéaliste et réaliste, de la substance qui se rencontrent chez Descartes, Spinoza a été amené, comme conséquence de ce mo-

nisme absolu, à n'en admettre qu'une et il a opté pour un réalisme substantiel qui, selon M. Léon, rencontre chez Descartes un champ d'application plus général que l'idéalisme, relatif seulement à la pensée. Monisme analytique absolu et réalisme ontologique, théorie moniste et réaliste à la fois de la connaissance, telle est la réalité philosophique qui évolue à travers le système de Spinoza et qui, empruntée au cartésianisme, est cependant de celui-ci une interprétation particulière et partielle. Son caractère systématique exclut quelques-unes des doctrines impliquées dans la pensée de Descartes sans réussir, selon l'auteur, à concilier l'unité du réel avec la diversité des aspects qui lui sont attribués.

L'ouvrage de M. Naville, **les Systèmes de philosophie ou les philosophies affirmatives**, où s'inscrit le bilan de l'effort spéculatif de toute une existence, assume, à la suite de la mort récente de son auteur, le caractère d'un testament. C'est le testament d'un spiritualiste et qui, par le sérieux de la méditation, par la clarté avec laquelle des idées, devenues familières pour avoir été longuement méditées, s'y expriment, offrira à quelques-uns des arguments pour corroborer leur point de vue et à tous un document objectif d'une valeur certaine, pour l'histoire des idées et des croyances.

M. Auguste Dietrich, sous le titre **Métaphysique et Esthétique**, vient de publier un nouveau volume, le cinquième, de sa traduction des *Parerga et paralipomena* de Schopenhauer dont j'ai eu plusieurs fois déjà l'occasion de signaler ici le très haut intérêt. M. Dietrich a placé en tête de cette nouvelle traduction une préface dans laquelle il a pris texte des matières traitées dans l'ouvrage pour exposer les idées de Schopenhauer en ce qui touche à l'art et à l'esthétique. Liées étroitement à sa métaphysique, ces idées forment dans l'œuvre de ce rare philosophe un des thèmes le plus profondément originaux. Les développements contenus dans les *Parerga* apporteront aux lecteurs français sur ce thème essentiel de précieux éclaircissements.

Mémento. — A signaler du Dr Brucq (imprimerie Lamaignère, à Bayonne), en une plaquette d'une cinquantaine de pages, une étude sur *le Plaisir et la Douleur*, considérés d'un point de vue de physiologiste, comme des phénomènes de nutrition et de dénutrition de la cellule corticale, étude nourrie de faits et d'idées, devant servir de base, avec d'autres notes et observations, à la solution d'une question d'esthétique. — A signaler également, avec un souhait de bienvenue, la publication, depuis le 1er avril, d'une revue mensuelle de philosophie et de critique, *le Spectateur* (Henri Falque, libraire éditeur). Dirigé par M. René Martin Guelliot, *le Spectateur* s'est assigné plus spécialement pour objet l'étude de l'intelligence telle qu'on fait on la voit se comporter spontanément dans ses applications quotidiennes aux sciences, à la vie publique, à la logique de l'action et de la discussion

chez les diverses catégories individuelles. Des articles de Mme Jeanne Reynald, de MM. Martin Guelhot, Walter Dill Scott, Guillaume de Tarde, Vincent Muselli, des critiques de MM. François Carré, Michel Parcau, Paul Jacquet, Jacques Collier, Frédéric Voss témoignent, dans les numéros déjà publiés, de l'intérêt vivant des directions imprimées à cette jeune revue par les membres de son conseil de rédaction parmi lesquels il faut compter, outre quelques-uns des rédacteurs déjà mentionnés, MM. Jean Paulhan, Olry Collet et Léon Pelletier.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jacques Loeb : *Die chemische Entwicklungserregung des tierischen Eies*, 1 vol. avec figures. J. Springer (Berlin). — Hans Przibram : *Experimental Zoologie*, 2, *Regeneration*, 1. vol. avec planches, 20 fr., Franz Deuticke (Leipzig et Vienne).

Le nouveau livre de Jacques Loeb, **Die chemische Entwicklungserregung des tierischen Eies**, touche à l'une des questions les plus importantes de la biologie générale, celle de la *parthénogenèse artificielle*.

Il y a déjà une dizaine d'années que J. Loeb a reconnu qu'il est possible d'obtenir le développement des œufs vierges en soumettant ceux-ci à certains traitements chimiques. Ainsi, il suffit de plonger des œufs non fécondés d'oursin pendant un certain temps dans des solutions salines plus concentrées que l'eau de mer pour qu'ensuite ces œufs évoluent dans l'eau ordinaire. Mais, de cette façon, les résultats n'étaient pas parfaits : le développement était beaucoup plus lent que normalement, et les larves ne nageaient pas à la surface de l'eau. On a remarqué que, dans ces expériences, les œufs restaient nus, alors qu'après la fécondation par les spermatozoïdes ils s'entourent d'une membrane caractéristique. Or, Loeb a réussi à provoquer artificiellement la formation de cette membrane par un traitement préliminaire, qui consiste à ajouter à l'eau de mer un peu d'acide formique, d'acide acétique, ou d'un autre acide de la série grasse, et aussitôt les résultats se rapprochèrent des résultats normaux.

Dans le présent livre, J. Loeb montre que, dans les phénomènes de fécondation, ce qui est essentiel ce sont les phénomènes chimiques, et que les phénomènes morphologiques ne sont qu'accessoires. Pour qu'un œuf se développe, il faut et il suffit qu'il ait subi l'action de deux substances chimiques : l'une, dite *lysine*, susceptible de provoquer la coagulation périphérique du protoplasma, c'est-à-dire la formation de la membrane; l'autre capable d'orienter convenablement les oxydations vitales. Le spermatozoïde, comme l'opérateur dans les expériences de parthénogénèse artificielle, apporte ces deux substances, mais comme la lysine du spermatozoïde est peu

soluble dans l'eau de mer, il faut que le spermatozoïde aille la porter jusqu'au sein du protoplasma de l'ovule, d'où la nécessité de la pénétration du spermatozoïde.

Le livre de J. Loeb, qui suggère à chaque page des idées nouvelles, se termine par des considérations fort intéressantes sur les relations de la fécondation et de l'immunité.

§

La question de la *régénération*, traitée d'une façon complète et systématique par Hans Przibram dans le deuxième volume de son **Experimental-Zoologie**, est non moins intéressante au point de vue de la biologie générale que celle de la parthénogenèse artificielle. Il est regrettable que l'auteur ait conçu cet ouvrage plutôt comme un catalogue de faits ; certes, celui-ci sera fort précieux pour celui qui voudra savoir ce qui a été fait sur la régénération dans un groupe déterminé d'animaux ; mais il sera plus difficile d'en tirer des idées générales. Je vais cependant tenter de le faire, en utilisant le résumé qui termine le livre.

C'est un fait très général que l'être vivant ne se comporte pas indifféremment vis-à-vis de la perte d'une partie de son corps ; toujours il a tendance à la réparer. Des exemples classiques de régénération sont ceux de la queue du lézard, de la pince de l'écrevisse, des bras de l'étoile de mer ; la partie du corps disparue par un procédé ou par un autre repousse ; dans ces divers cas concernant des animaux relativement élevés en organisation, il s'agit seulement d'appendices, qui repoussent plus ou moins avec les dimensions primitives. Mais, plus on descend dans la série animale, plus le pouvoir de régénération se montre parfait. Il y a déjà longtemps que les biologistes ont attiré l'attention sur les cas de l'hydre d'eau douce et de la planaire. L'hydre ne ressemble guère à ce qu'on est convenu d'appeler un animal ; c'est un petit sac à double paroi, fixé à une extrémité, muni d'un orifice à l'autre : les tentacules qui entourent celui-ci saisissent les aliments et les amènent à l'intérieur de l'unique cavité, qui fonctionne comme un petit estomac. Or, on peut couper cet organisme en plusieurs morceaux ; chacun d'eux se répare pour donner un individu entier. Certaines hydres, *Protohydra*, se reproduisent spontanément de cette façon. De même une larve marine qui ressemble à une hydre, le *scyphistome*, se coupe transversalement en une série de morceaux, qui, restant superposés, figurent un peu une pile d'assiettes ; plus tard chaque morceau se détache et devient une méduse. Chez beaucoup d'animaux inférieurs, animaux-plantes, vers, etc., la reproduction se fait ainsi, par division, bourgeonnement et autres procédés asexués analogues ; dans ces conditions les phénomènes de régé-

nération sont très prononcés, qu'ils succèdent à une division normale ou à une blessure accidentelle.

On sait l'importance qu'a prise la sélection naturelle en biologie depuis le triomphe des théories de Darwin. On a voulu voir dans la régénération une faculté acquise par sélection. S'il en était vraiment ainsi, c'est chez les formes les plus spécialisées, c'est-à-dire sur lesquelles la sélection s'est exercée le plus, que la régénération devrait être la plus prononcée ; or, c'est le contraire qu'on observe. Dans chaque groupe, les espèces les plus évoluées sont les moins aptes à reconstituer leur forme, une fois que celle-ci s'est trouvée altérée par un procédé ou par un autre ; dans chaque espèce, les individus les plus âgés se comportent de même. M. Przibram accumule des arguments afin de montrer que, dans le cas de la régénération, la théorie de la sélection se trouve en défaut. Tout d'abord, les adeptes de cette théorie, Weismann en particulier, avaient essayé de montrer qu'il y a un parallélisme entre la plus ou moins grande fréquence des pertes accidentelles des membres, la plus ou moins grande fragilité de ceux-ci d'une part, et la faculté de régénération plus ou moins marquée d'autre part. Ainsi les crustacés qui sont le plus exposés à perdre leurs membres seraient ceux qui les régénéreraient le plus facilement. Il n'en est rien. Les animaux des cavernes, qui sont moins sujets aux accidents que les formes parentes qui vivent sur la terre, régénèrent aussi bien leurs membres que celles-ci, et cela aussi bien qu'il s'agisse de vertébrés (protée) que de crustacés. On pensait que les coqs, les cigognes, certains oiseaux grimpeurs régénèrent le bec, parce que celui-ci se brise assez souvent dans les luttes que ces animaux soutiennent entre eux ; or, chez les canards, animaux plus pacifiques, à bec solide, la régénération se fait tout aussi bien. Les lézards régénèrent les mâchoires, qu'ils n'ont pas l'occasion de perdre à l'état de liberté. Enfin, il y a de nombreux exemples de la régénération des organes internes, pourtant bien protégés ; je citerai seulement ceux de la rate de l'axolotl, du poumon de la salamandre, du foie des mammifères. Souvent la perte des membres se trouve être le résultat d'un acte réflexe, dit autotomie. Un crabe qu'on saisit par une patte abandonne celle-ci, et peut ainsi s'enfuir. Dans la théorie de la sélection, là où il y a autotomie facile, il devrait y avoir régénération facile. Or, ici encore, la prévision ne se vérifie pas. Les tipules, les opilions, qui perdent si facilement leurs longues pattes grêles, ne les régénèrent pas. Chez les sauterelles, les pattes postérieures, ou pattes sauteuses, autotomisent très facilement ; or, pendant le développement, l'amputation de ces membres n'est jamais suivie de régénération ; il en est cependant autrement des pattes antérieures. Si la queue, si fragile, du lézard régénère, celle de l'alligator, qui n'est jamais abandonnée par l'animal dans les conditions naturelles, régé-

nère aussi. Encore un exemple, très frappant : chez l'orvet, ou serpent de verre, la régénération se fait très difficilement. Il y a encore une catégorie de faits qui est contre la théorie de la sélection. D'après celle-ci, les organes rudimentaires ne devraient pas régénérer, ou tout au moins régénérer beaucoup plus difficilement que les organes qui sont importants pour la vie des organismes. Or, encore une fois, on constate le contraire. Il y a, en effet, régénération facile des pattes rudimentaires des pagures, de celles des sirens, amphiumes et protées, alors que les membres bien développés des insectes et des vertébrés ne se reconstituent pas.

Ainsi, quel que soit le point de vue auquel on envisage la régénération, la théorie de la sélection se montre en défaut. Ceci est intéressant à signaler au point où nous sommes arrivés de l'évolution des sciences biologiques. Il y a quelques mois, les biologistes du monde entier étaient réunis à Cambridge pour fêter le cinquantième anniversaire du darwinisme. La fête fut, paraît-il, bien singulière : on n'osa guère célébrer la théorie de la sélection, tant on avait conscience qu'on assistait à son agonie. La théorie de la sélection, c'est déjà presque du passé, de l'histoire. Les biologistes, grâce à Mendel, de Vries, Bateson, Jacques Loeb, regardent dans une autre direction, et partout les idées finalistes sont en baisse ; partout on cherche avec confiance les *lois* qui régissent les manifestations de la matière vivante.

Dans ses recherches sur la régénération, Przibram a mis en évidence certaines lois des plus intéressantes. Elles sont relatives à l'équilibre des formes animales. Beaucoup d'animaux ont une structure symétrique, c'est-à-dire sont formés de deux parties, droite et gauche, superposables ; si on vient à détruire cette symétrie d'une façon quelconque, celle-ci tend à se reconstituer, et cela par divers procédés. Chez un petit crustacé, très commun dans les eaux douces, l'*Asellus aquaticus*, on coupe simultanément les deux antennes à des niveaux différents ; or, l'une croît plus vite que l'autre, et l'égalité est obtenue même avant la fin de la croissance de ces organes. On peut ne couper qu'un des deux organes symétriques : il repousse, mais en général avec une taille et une différenciation moindres, et bientôt l'organe symétrique tend à subir une atrophie qui se manifeste à la mue suivante. Ainsi chez un crabe, on coupe le doigt d'une pince, il repousse plus petit et sans dents ; dès que l'animal mue, le doigt correspondant de la pince opposée perd sa différenciation, et de dentelé qu'il était devient lisse. Chez la larve d'hydrophile, les mâchoires ont normalement deux dents ; on en sectionne une : elle repousse sans dents, mais aussi la mâchoire opposée n'a plus après la mue qu'une seule dent.

Ainsi il y a une corrélation remarquable entre la croissance d'un

point du corps et celle du point symétrique, et tout concourt à la conservation de la symétrie des formes. De plus, cette symétrie morphologique s'accompagne d'une symétrie physiologique : le plus souvent l'animal se place de façon que les deux côtés du corps reçoivent une égale excitation de la part des forces du milieu extérieur.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Charles Gide et Charles Rist : *Histoire des doctrines économiques*, Larose, 12 fr. — Alfred Fouillée : *Le Socialisme et la sociologie réformiste*, Alcan, 7.50. — Maxwell : *Le Crime et la Société*, Flammarion, 3.50. — Durcat : *La Criminalité dans l'adolescence*, Alcan, 5 fr. — Prof. Grasset : *La Responsabilité des criminels*, Bernard Grasset, 3.50. — Ch. Fleurigand : *Manuel du parfait escroc*, Louis Michaud, 2.50. — Memento.

C'est un véritable monument en l'honneur, sinon tout à fait à l'honneur des économistes du siècle défunt que MM. Charles Gide et Charles Rist viennent d'élever sous le titre **Histoire des doctrines économiques**. Que de doctrines, en effet, que de théories, que de réfutations, que de résurrections ! et faut-il s'étonner que de ce chaos de nuées ne sorte pas une lumière incontestable ? En science sociale, tout est relatif et successif ; l'heure du muletier finit toujours par sonner ; c'est pourquoi le libre échange et la protection, l'individualisme et le socialisme, la liberté et l'autorité se succéderont indéfiniment, comme en philosophie l'idéalisme et le sensualisme, ou le matérialisme et le spiritualisme. Mais cette histoire des doctrines économiques, qui ne semble qu'inutile et fatigante mêlée d'adversaires jamais vaincus, jamais vainqueurs, reprend tout son intérêt vivant quand on la situe dans le milieu des événements réels. La vogue de l'école des physiocrates s'explique par l'importance que présentait la possession du sol au XVIII^e^ siècle, comme les idées nouvelles d'Adam Smith par la naissance de la grande industrie au début du XIX^e^. C'est contre la lourdeur et la gêne de l'Etat issu de l'ancien régime que tous les anciens économistes se sont déclarés libéraux, de même que ce sont les déceptions causées par les nouveaux pouvoirs libéralisants qui ont provoqué la renaissance de l'étatisme. Ajoutez à cela des actions et réactions particulières ; la prospérité de l'Angleterre a fait ériger en dogme le libre échange vers 1860, comme un peu plus tard la richesse de l'Amérique et de l'Allemagne a réhabilité la protection. Il n'est pas jusqu'à de très ardentes et sincères convictions qui ne s'expliquent de façon bien personnelle ; ce qui fait que les ouvriers des grandes usines sont socialistes, c'est qu'ils voient l'importance de la coordination et de la réglementation, alors que ceux des petits ateliers et des fermes rurales sont plus volontiers individualistes, chacun faisant à lui tout seul son

travail ; encore le socialisme de la chaire tire son nom, non seulement du fait que ses initiateurs étaient des professeurs, mais du fait que le professorat prédispose à ce verbalisme autoritaire et théoricien qui se rencontre chez tant de Jaurès. Il ne faut donc pas être trop sévère et s'étonner de voir revenir les mêmes doctrines sous des noms différents, libertaires au lieu de libéraux, syndicalistes au lieu de révolutionnaires, ni conclure que cette succession de théories s'enchaînant les unes les autres est sans intérêt ; même au point de vue objectif il y a progrès indéniable dans la connaissance des phénomènes sociaux ; l'économiste n'est pas un simple métaphysicien, il travaille sur des données réelles, et les défenseurs du libre échange ou de la protection disposent aujourd'hui de meilleurs arguments que leurs devanciers. Le grand progrès récent dans le domaine économique me semble avoir été la réintroduction du point de vue psychologique, un peu oublié depuis Adam Smith, et ici je fais moins allusion à M. Böhm Bawerk et aux autres tenants de l'école autrichienne qu'à notre compatriote Tarde ; je m'étonne, à ce propos, que M. Charles Gide, qui avait souvent été si élogieux pour l'auteur de *la Psychologie économique*, n'ait qu'à peine cité son nom dans son gros ouvrage, une fois, en note, et encore je ne sais où (le renvoi de l'*Index* étant inexact) ; à mon humble avis, c'est une bien autre place qu'il faudrait faire à ce penseur dans une Histoire des doctrines économiques ; un jour viendra où l'on s'étonnera qu'on ait pu accorder tant d'importance à tous ces innombrables pontifes pontifiants depuis Jean-Baptiste Say jusqu'à Karl Marx, alors que ne comptent vraiment que ceux qui sortent du train train pédant des distingués confrères, tels Adam Smith, Fourier, Bastiat, Proudhon, Walras, Cournot, Tarde, sans oublier les purs moralistes, Ruskin, Tolstoï, Ibsen, Nietzsche, dont l'influence est non moins considérable même sur l'*homo œconomicus*.

§

On trouvera dans le nouveau livre de M. Alfred Fouillée, **le Socialisme et la sociologie réformiste**, les habituelles qualités de ce grand philosophe ; il n'est pas de penseur plus sérieux ni plus consciencieux ; parfois même on le souhaiterait moins grave, moins minutieux dans l'appréciation et la réfutation, moins préoccupé des divagations de tel confrère (car il y a philosophes et philosophes !). Il n'est pas non plus de sociologue plus ouvert aux courants nouveaux ni plus enclin aux hardiesses ; rien dans le programme de nos radicaux socialistes ne le fait reculer, ni la réglementation du contrat de travail, ni l'arbitrage obligatoire, ni les retraites ouvrières, et cela donne une autorité singulière à sa condamnation de tout le mouvement de pure violence qui voudrait accaparer aujourd'hui le socialisme : « Le

syndicalisme révolutionnaire, dit-il, tue la poule aux œufs d'or sous prétexte de répartir ses œufs plus également entre tous. » C'est vrai, mais il faudrait savoir si certains articles de la sociologie réformiste n'auraient pas, à la mise en pratique, le même résultat ; l'armature de règlements dans laquelle se sont engoncés Australiens et Néo-Zélandais ne semble pas avoir eu pour effet d'intensifier la production, ce qui pourtant prime tout, ainsi que l'avoue M. Fouillée ; les Etats-Unis sont moins réformistes et le bien-être général y est plus grand ; mais la question peut être discutée et j'avoue pour ma part n'éprouver aucune gêne à accepter les courants nouveaux ; l'arbitrage même forcé me semble salutaire, et si les retraites ouvrières étaient établies sur les bases que j'ai proposées (Voir *Mercure*, 16 janvier 1909) elles me paraîtraient la meilleure chose du monde. Je ne puis donc que recommander à tous ceux que ces questions intéressent la lecture du livre de M. Fouillée; elle est moins facile assurément que celle du *Problème de la misère* de Novicow, dont les idées sont analogues, ou des *Réflexions sur la violence* de G. Sorel, dont les théories sont diamétralement opposées, mais au fond peut-être est-elle plus profitable, plus sérénisante.

§

Tout augmente de nos jours, même la criminalité. En cinq ans (1901-1905), les crimes de sang sont montés de 795 à 1095 et les affaires dénoncées au parquet de 525.457 à 551.893. Il n'y a que la répression qui ne progresse pas ; le nombre des affaires poursuivies pendant le même lustre est passé de 315.051 à 339.517. Ces divers renseignements attestent l'intérêt que présente un livre comme celui de M. Maxwell, **le Crime et la Société**, dans lequel sont étudiés tous les problèmes tant théoriques que pratiques de cette matière, la plus importante certes qui soit en sociologie : Qu'est-ce que le criminel ? Où commence et où finit la responsabilité ? Quels sont les moyens de défense sociale contre le crime ? Comment le prévenir et comment le réprimer ? Sur tous ces points on ne peut suivre de meilleur guide que M. Maxwell à la fois magistrat, médecin et même occultiste. On trouvera aussi en appendice dans son volume l'exposé d'une théorie pénale nouvelle de M. Monis d'après laquelle l'auteur d'un crime ou délit serait simplement condamné à la réparation pécuniaire du préjudice ; l'idée n'est plaisante qu'au premier abord ; au prix où est payée la confection d'un pantalon d'artilleur, le pauvre diable qui aurait perdu aux courses la petite caisse de son patron se verrait bel et bien condamné en fait aux travaux forcés à perpétuité, alors que le satyre pourrait s'en tirer à bon compte s'il choisissait judicieusement ses victimes.

Au fond, je crois que la défense sociale contre le crime est assez

facile à organiser et qu'il ne serait pas nécessaire de recourir aux orviétans des politiciens en mal d'originalité. D'abord, beaucoup plus d'indulgence pour les coupables ; j'ai l'air de taquiner, moi aussi, le paradoxe, mais il ne faut pas oublier qu'il y a dans notre Code pénal une cinquantaine d'articles frappant de prison de simples irrégularités administratives, par exemple la déclaration d'un nouveau-né après le 3e jour ; de pareilles sottises vous rendraient anarchiste ! La geôle devrait être réservée strictement aux délits de fraude et de violence ; l'attentat à la pudeur lui-même ne mérite que l'hôpital s'il vient d'un maniaque... ou les éloges du tribunal s'il est commis par Phryné. De plus, tout condamné pour la première fois devrait avoir droit au sursis ; seulement, pour lui ôter le goût du revenez-y, on lui ferait visiter une prison nouveau modèle, au régime rigoureusement aggravé : hard labour, tread mill, chat à neuf queues, etc. Pas de petites peines ; au-dessous de trois mois, sursis ; mais gare à la récidive ! Peine de mort assez facilement prononcée, mais sous forme euthanasique, et sans publicité. Tout un système de prisons à régimes différents suivant la nature des crimes. A partir d'un certain âge, des libérations conditionnelles ; ce ne sont pas les vieux apaches qui sont à craindre. Parallèlement à tout ceci, une police réorganisée, perfectionnée, très poussée, et très surveillée elle-même pour éviter les abus du métier ; ce serait plus important encore que la révision des lois pénales ! Les brigades mobiles créées il y a deux ans ont déjà donné d'excellents résultats ; qu'on les étende, et qu'on supprime par contre les commissaires centraux des villes de province, qui ne font rien, et les gardes-champêtres des campagnes, qui ne font pas grand'chose (un procès-verbal par quatre gardes-champêtres chaque an). Ajoutez à cela l'extension à toutes les villes de plus de 20.000 habitants du régime de police de Paris, Lyon et Marseille, et on pourra dormir à peu près sur les deux oreilles, si les magistrats de leur côté font leur devoir, bien entendu !

§

Un coin particulier de ce vaste domaine méritait une étude à part ; M. Duprat s'en est chargé dans son livre **la Criminalité dans l'adolescence** ; cette criminalité augmente plus encore que la totale (en 1882 : 30.719 condamnés de 12 à 18 ans ; en 1899 : 45.863) et présente un danger social plus redoutable de par la fatalité de la récidive. Là encore il y aurait d'efficaces mesures à prendre, mais qu'on ne prend pas. Les lois de protection du travail des enfants ont eu pour résultat de fermer les ateliers et usines aux adolescents et c'est cette oisiveté qui est la grande cause de leur déviation ; il faudrait donc tout d'abord restaurer l'apprentissage et assurer l'assiduité à l'atelier un peu mieux qu'on n'assure l'assiduité sco-

laire. Ensuite réorganiser tout notre système d'éducation correctionnelle, licencier les pénitenciers actuels, qui ne font que corrompre davantage, et disperser les enfants suspects à la campagne où ils seraient tenus en observation ; que de curés de campagne qui accepteraient volontiers, moyennant une modique rétribution, ce rôle de redresseur d'âmes perverties! Par ces procédés on pourrait tirer parti d'éléments aujourd'hui inutiles, pour ne pas dire pis ; aux Etats-Unis, tel gouverneur d'Etat est un ancien pensionnaire de *reformatory*. Cette attentive surveillance exercée sur la jeunesse arriérée ou moralement abandonnée permettrait de dépister à l'avance les futurs demi-fous dont les faits et gestes sont aussi dangereux pour les inoffensifs passants. Cette expression de demi-fous a été mise à la mode par le professeur Grasset, qui, dans son livre sur **la Responsabilité des criminels**, revendique pour le médecin spécialiste le droit de les diagnostiquer, et pour la société le droit, non pas certes de les supprimer, comme veulent certains amateurs de paradoxes, mais de les mettre hors d'état (un asile n'est pas une prison, mais la vaut) de se passer leurs lubies. Au fond, il vaudrait beaucoup mieux vivre dans une société d'escrocs que dans un peuple de mattoïdes, comme disent les Italiens. Si vous en doutez, lisez le **Manuel du parfait escroc**, dédié à la Grande Thérèse par l'auteur M. Charles Fleurigand. Ce livre est amusant, subtil et laisse encore place, j'en suis persuadé, à des perfectionnements pour l'avenir de cette noble carrière.

Memento. — *Les Bases du pacifisme, le pacifisme réformiste et le pacifisme révolutionnaire*, par Alfred Fried, traduit de l'allemand par Jean Lagorgette ; Pédone, 2.50, et *Le Peuple et la Paix*, par J.-R. Aubert, Nîmes, « La Paix par le droit ». Il suffit de citer, n'est-ce pas ? — E. Duplessix, *L'Organisation internationale*, Larose, 3 fr. Moins rebattu. C'est la suite d'un livre du même auteur, *la Loi des Nations*, tous deux se rattachant au mouvement pacifiste. M. Duplessix, notaire honoraire, préconise une autorité internationale ayant pour mission d'administrer la société des états civilisés et constituée par trois assemblées, un conseil législatif, un comité exécutif, une cour de justice. Tout est prévu assez sagement dans ce projet de Constitution mondiale, et le grelot sonne d'un son clair ; il ne s'agit plus que de l'attacher au cou du chat. — Au surplus, il est bon, au sortir de ces excellents quoique parfois énervants pacifistes, de lire des livres de réalité dure comme *le Japon moderne, son évolution*, de M. Ludovic Naudeau, Flammarion, 3.50 ; il y a là une « psychologie de la bravoure japonaise » qui donne à réfléchir sur les mérites efficaces de la Conférence de la Haye, dont le Tsar était justement l'initiateur ; on sait que M. Naudeau a suivi les opérations de la dernière guerre, et qu'il parle *de visu*. Il ne s'occupe pas seulement de l'armée et de la flotte nippones ; son livre contient encore des pages remarquables sur la question sociale et féministe au Japon. On les complétera avec le livre de M. Avesnes : *En face du*

Soleil levant, Plon, 3.50, qui d'ailleurs ne se borne pas au Japon, mais étudie aussi les mœurs de Chine et d'Indo-Chine; l'auteur, officier de marine, a habité Saïgon et Hanoï, et ses notes sont savoureuses; en appendice, de sages réflexions sur le conflit américain-japonais : « l'accord n'est que momentané » ! — La transition, du coup, est aisée pour arriver au livre, tout à fait précieux de M. Saint-André de Lignereux sur *l'Amérique au XXe siècle*, Tallandier, 3.50. Il ne s'agit que des Etats-Unis, que l'auteur, chargé d'une mission commerciale dans ce vaste pays, connaît à merveille; M. Paul Adam a raison dans sa préface de dire qu'il faut saluer avec enthousiasme les livres de ce genre; on ne connaîtra jamais assez chez nous les grands peuples étrangers, et on ne s'inspirera jamais assez de leurs bons exemples. Nous avons trop de bavards pacifistes et sociologistes, et pas assez de praticiens agissants et observants. Tout serait à reproduire du livre de M. de Lignereux, je me contente d'indiquer aux curieux, page 77, la statistique des religions, du docteur Caroll, qui comprend 28 grands cultes et 161 sectes; la plus infinitésimale (Harmony) n'a que 8 fidèles; la plus nombreuse, les catholiques romains, dépasse 10 millions; ensuite viennent les méthodistes 6 millions, les baptistes 5, les presbytériens 1 1/2, les luthériens autant; hors du christianisme, il y a 343.000 mormons et 143.000 israélites, sans compter les juifs, car 50 millions de personnes ne sont pas comprises dans le catalogue. — Facile encore est-il de passer des Etats-Unis à l'Angleterre avec M. Mantoux. Son livre *A travers l'Angleterre contemporaine* (Alcan, 3.50) relate ses impressions sur le jingoïsme londonien au moment de la guerre du Transvaal et donne ses réflexions sur la course à la démocratie de nos voisins d'outre-Manche. — Enfin, pour clore ce voyage au dehors, *la Hongrie rurale, sociale et politique* du comte Joseph de Mailath, et *la Question sociale et le socialisme en Hongrie*, de Gabriel-Louis Jaray (tous deux chez Alcan, 7.50), deux ouvrages qui se complètent et qui satisferont les plus difficiles; M. Jaray, qui a été plusieurs fois en Hongrie, est un des hommes en France qui connaissent le mieux ce pays un peu remuant; quant à M. de Mailath, c'est un des chefs du parti agrarien hongrois, donc tout à fait indiqué pour parler de la question rurale; on lira avec intérêt notamment, dans son livre, sa réponse aux appréciations peu magyarophiles de Bjœrnson et de M. René Henry, qui a sagement préfacé l'ouvrage de son contradicteur.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Albert Pollio : *Waterloo*, avec de nouveaux documents, trad. de l'italien par le général Goiran. Ch. Lavauzelle, in-8. — Colonel Stoffel : *Waterloo* (Revue militaire générale). — Memento.

Le coup de fortune de Waterloo, qui a placé sur le pinacle Wellington et Blücher, aussi médiocres stratèges que vigoureux soldats, n'a pas cessé de passionner Anglais, Belges, Hollandais, Prussiens, Français, qui se trouvèrent mêlés au drame. Une chose remarquable est que, si pour les Anglais Wellington est devenu une gloire nationale et, pour les Prussiens, le vieux Blücher le héros par excellence,

tous les étrangers reconnaissent que le grand homme de la pièce, c'est encore Napoléon. Il n'y a qu'en France où, jusqu'à ces derniers temps, les haines politiques ont empêché de voir ce qui s'est vraiment passé au cours des quatre journées de géants de la campagne de 1815. Charras a savouré le plaisir d'écrire que Napoléon avait été battu à Waterloo comme aucun général ne l'a été. Cela est vrai ; mais pas dans le sens où l'entend Charras. Il a fallu M.H. Houssaye, pour que le goût nous prenne à nouveau de lire la magnifique dictée sur les événements de 1815, qui nous est venue de Sainte-Hélène. Jusqu'à lui, il n'était plus que les petits-fils des demi-soldes à garder dans la mémoire l'éblouissement du coup de foudre qui avait renversé l'Homme le soir de sa dernière bataille.

§

Aujourd'hui, on peut revenir vers ce passé, avec toute sa liberté d'esprit ; il ne peut plus s'agir de faire sa cour au pseudo-neveu couronné du grand Homme. Celui-là s'est écroulé aussi, et quelle chute ! Les études napoléoniennes, après n'avoir pas cessé d'être en honneur chez nos ennemis, commencent à l'être en France. Il n'est pas que la mémoire de Napoléon qui peut y gagner. Lettow-Vorbeck, un Prussien, étudiant le drame de Waterloo, appelle Napoléon *Der grosse Kriegsmeister* (1). Voici un officier général de l'armée italienne, le général Pollio, qui, dans un gros livre sur **Waterloo**, le nomme le *maître des maîtres de la guerre*. En fait d'Italiens à Waterloo, on ne connaît guère que le jeune Fabrice del Dongo que la fantaisie de Stendhal y a conduit. Le g. Pollio n'appartient à aucune des nationalités qui se sont heurtées dans cette terrible journée ; son jugement est entièrement libre. A ce titre, il est particulièrement intéressant d'étudier ses conclusions. D'autre part, la *Revue militaire générale* vient de donner de longs extraits d'une œuvre posthume du col. Stoffel, de célèbre mémoire, sur la campagne de 1815. Stoffel avait fait de ce sujet passionnant l'étude des dernières années de sa vie, après avoir été à même de recueillir pendant la première partie de sa carrière une foule de documents originaux. Fils d'un colonel du corps de Vandamme, qui s'était battu à Ligny, puis avait pris part à l'incroyable mésaventure de Grouchy ; neveu d'un colonel adjudant-commandant du Grand Etat-major de Soult, sa jeunesse avait été nourrie des récits de 1815. Plus tard, il avait eu la bonne fortune de pouvoir prendre copie de nombreuses notes que le général Guéheneuc, commandant la 22e division militaire sous la monarchie de Juillet, avait rédigées d'après ses conversations avec Bertrand, le grand maréchal du palais, qui vivait alors retiré à Châteauroux. De là, l'intérêt de cette étude : ser-

(1) Napoléons Untergang (1905). Berlin, libr. Mittler und Sohn.

rec, pourtie de faits, pleine d'appréciations magistrales, elle a l'accent, le ton, la saveur enfin des récits où l'on croit entendre se prolonger encore la vibration de la voix, un peu brisée, des acteurs du drame.

A première vue, il peut sembler audacieux qu'après la magnifique résurrection de M. H. Houssaye, et la critique si large de Letow-Vorbeck, sans parler des devanciers, le général Pollio ait osé entreprendre une étude d'ensemble sur un tel sujet. Nous devrons cependant une grande reconnaissance à l'officier général italien, qui nous apporte, à nous Français, l'hommage d'une si belle contribution, ainsi qu'à M. le général Goiran, son traducteur.

§

L'ouvrage du g. Pollio est purement technique ; la campagne de 1815, telle qu'elle ressort de la conception napoléonienne, a le caractère de simplicité élégante d'un problème de géométrie pure ou, si l'on veut, Napoléon l'avait conçue comme un de ces problèmes sur les mobiles que l'on traite en mécanique élémentaire. Peut-être même l'avait-il trop envisagée sous cet aspect schématique, sans tenir compte assez des facteurs psychologiques. Il n'y a plus dans cette étude aucun trait pittoresque, aucune mise en scène, aucun décor, toute parure qui eût été vaine après l'émouvante reconstitution de M. Houssaye. Mais la technicité pure de l'auteur italien est un attrait nouveau ; la sécheresse voulue de la discussion ne peut enlever rien au pathétique de l'action de guerre la plus foudroyante qu'on ait jamais vue.

Le g. Pollio signale sur quelques unes des particularités de cette campagne, qu'il n'a pu lui-même, faute de documents, étudier avec tout le soin qu'elles méritent. Ainsi, les marches de concentration des divers éléments de l'armée (1), qui, pendant les premiers jours de juin, se massent à proximité de la frontière sans éveiller l'attention des chefs alliés. Wellington et Blücher choisissent ce moment pour écrire à leurs gouvernements et à leurs familiers que le « Bonaparte » n'osera jamais les attaquer. Leur encre n'est pas sèche que le déclanchement de cette masse de 120.000 hommes se produit : mise en branle à 3 h. du matin, le 15, l'armée française, en trois colonnes, balaie les avant-postes prussiens, entre à Charleroi avant midi, et après une étape de 36 km. déborde la position, sur la chaussée de Bruxelles, d'une part, de l'autre sur le chemin de Fleurus. Le coup est porté ; comme un coin, l'armée a pénétré entre les masses ennemies. La surprise a été complète ; jamais manœuvre n'a été plus foudroyante.

(1) Il y a là un sujet d'étude de prise de cantonnements resserrés progressifs, que l'on peut reconstituer à l'aide des journaux particuliers, par exemple le Journal de route du capitaine Robineaux, publié récemment (Plon).

Rien n'avait cependant manqué à la préparation du drame, pas même la trahison. Passait à l'ennemi le matin du 15, avec tout son état-major, le comte de Bourmont, futur maréchal de France et ministre de la Guerre de Charles X, « joueur effréné », dit Pasquier, « traître criblé de dettes », avoue Mme de Chateaubriand, « mange-merde », déclare le vieux Blücher, en refusant de le recevoir. Ainsi, le mot héroïque ouvre et clôt cette inoubliable campagne qu'on pourrait intituler : de Blücher à Cambronne (1).

Le général Pelet examine avec grands détails certains points, particulièrement intéressants : les ridicules dispositions adoptées par Wellington à l'ouverture de la campagne ; la déconcertante activité de Ney, dans la journée du 17 ; la fausse manœuvre de d'Erlon ; la stupidité et l'inertie de Grouchy, etc., etc.

Wellington, comme son collègue Blücher, d'ailleurs, s'est forgé une gloire à bon marché, au cours de cette campagne. Plus diplomate que général, ses dispositions furent si mauvaises que, heureux heures après l'attaque des Français, il n'avait pas un peloton de cavalerie à leur opposer, et sa première brigade d'infanterie, mise en marche sans son ordre, n'avait que 10 cartouches par homme.

§

La conduite du Corps de d'Erlon, pendant la journée du 16, reste « énigmatique », dit le général Pelet, même après les précédentes recherches de M. Houssaye. Ce n'est pas notre avis. S'il est difficile de dresser un horaire exact des différents ordres reçus par d'Erlon et de ses mouvements successifs, la genèse de sa fausse manœuvre nous paraît offrir toute la clarté désirable. La place nous fait ici défaut pour développer toute notre pensée ; peut-être le ferons-nous prochainement. De simples indications sont seules possibles ici. D'Erlon, tiraillé entre l'Empereur et Ney, adopta un moyen terme, capable de donner satisfaction à l'un et à l'autre. Quand, après une marche d'une lenteur déplorable, d'Erlon se décida à rallier Ney, il laissa à la hauteur du village de Wagnelée les deux divisions Durutte et Marcognet, avec la cavalerie de Jacquinot. Tous les historiens ont admis la présence de la division Durutte en ce point, le soir du 16, mais aucun ne mentionne celle de la division Marcognet. Or, la

(1) M. H. Houssaye, après la publication de son livre, eut à soutenir les réclamations des descendants de ce soldat félon. Un journal, *l'Ordre*, si je ne me trompe, se vit intenter un procès, qu'il gagna... Je n'ai cité sur Bourmont que l'opinion des gens de son parti. Rappelons que l'amiral de Rigny refusa de faire partie du ministère où figurait l'ancien traître, devenu maréchal de France. Aux jugements qui précèdent j'ajoute celui-ci, qui a le mérite d'être tout frais et encore peu connu. Dans ses *Souvenirs*, publiés tout dernièrement par le comte Marc de Germiny, le chevalier de Cussy, un royaliste, rapporte ce que lui disait en 1830 le lieut.-général Sir Frederick Adams, qui commandait une brigade de l'armée de Wellington : « Je commandais l'avant-garde... etc. » (T. II, p. 119).

présence de celle-ci est attestée par une lettre d'un officier du 45e de ligne, un des régiments de cette division, avec des détails si précis qu'aucun doute n'est possible (1).

Il y avait donc, en bonne place, le soir de Ligny, une force plus considérable qu'il n'était besoin pour exécuter le plan de l'Empereur : prendre les Prussiens à revers sur les coteaux de Brye et leur couper la retraite vers Tilly. La responsabilité de la non-exécution du plan incombe pour la plus grande part au général Durutte. Celui-ci ne cessa de craindre une attaque sur son flanc gauche pendant qu'il marcherait sur Brye; et il resta hypnotisé devant un rideau de troupes, stationné au sud de Marbais, entre le bois Delhutte et Wagnelée, de 5 h. à 8 h. du soir. Ce n'est que vers 9 h., lorsqu'il était trop tard, qu'il se décida à envoyer deux bataillons à Brye. Les craintes de Durutte s'expliquent, bien qu'elles n'aient pas eu une base sérieuse. Il savait Ney fortement engagé aux Quatre-Bras, réclamant du secours à cors et à cris; il s'attendait à voir l'armée de Wellington déborder la droite de Ney et accourir par Marbais donner la main aux Prussiens. Le cas de Durutte n'est pas unique dans l'histoire ; nous l'avons vu se présenter, avec plus de force encore, le 6 août 1870, pendant la journée de Frœschwiller, lorsque la division Guyot de Lespart, du 5e corps, se traîna lamentablement de Bitche à Frœschwiller, craignant constamment une attaque sur sa gauche, et arrivant après que tout était fini.

Le général Pollio n'a pas réussi à élucider les conditions dans lesquelles se produisit la fameuse charge des cuirassiers et de la cavalerie de la garde à Waterloo. Qu'il nous permette de rappeler qu'une lettre célèbre du général de Brack, qui était capitaine aux chevau-légers-lanciers de la Garde, a apporte toutes les précisions désirables à ce sujet. La charge est partie sans ordre. La lettre du général de Brack fut rendue publique en 1835.

Sur la question Grouchy, le général Pollio apporte une suggestion nouvelle. M. Houssaye avait entrevu la possibilité pour le corps de Grouchy, en quittant Walhain, vers midi, pour marcher au canon, de déboucher sur le champ de bataille avant la débâcle. Le général Pollio soutient une thèse moins audacieuse : il établit, ce qu'il est aise de comprendre, que les têtes de colonnes de Grouchy n'avaient pas besoin d'arriver jusque sur les lieux où l'on s'entr'égorgeait pour changer la face des choses. Il est, en effet, évident que, bien

(1) L'existence de cette lettre semble avoir échappé au général Pollio. M. H. Houssaye lui-même, qui cite fréquemment les *Souvenirs* de cet officier, publiés en 1867, ne paraît pas cependant avoir eu connaissance de cette lettre. Or, celle-ci, écrite quelques jours après les événements, consigne des détails que la fraîcheur de la mémoire de son auteur pouvait permettre de fixer avec précision à ce moment, alors qu'ils ont pu disparaître dans un livre de souvenirs rédigé un demi-siècle plus tard. Cette lettre a été publiée dans *le Carnet de la Sabretache* (1895, p. 493).

avant d'arriver à Lasne, par exemple, où s'était massé le corps de Bulow, sa présence eût été éventée et eût obligé ce dernier à lui faire face. Dès lors, le coup droit du 4e corps prussien dans le flanc de l'armée française ne pouvait plus se produire. Et Bulow se serait trouvé dans une position fort difficile : le vieux Blücher eût été ainsi pris à son propre piège. Il aurait cruellement expié sa ruse mesquine à l'endroit de Wellington, qu'il entendait ne secourir qu'au moment où il serait complètement épuisé, afin de se donner les avantages d'avoir sauvé une situation désespérée. Il en fut bien ainsi, grâce à l'incoercible inertie de Grouchy. Il est vraiment d'une ironie singulière que d'aussi pitoyables calculs aient à la fin triomphé du génie de Napoléon.

§

Rien, en résumé, n'est plus passionnant que cette tragique journée de Waterloo, qu'on étudie le déroulement du drame en lui-même ou qu'on médite sur la portée qu'elle a eue dans l'histoire. Waterloo, ce n'est pas « la chute d'un homme », comme on l'a écrit souvent ; c'est bien autre chose. C'est le point culminant de cette formidable période de tension, pendant laquelle toutes les forces de réaction se trouvent tendues contre l'Homme de génie, qui personnifie l'Esprit nouveau, dont le souffle a ébranlé les trônes de l'Europe. C'est l'honneur de M. H. Houssaye de l'avoir montré avec le magnifique pouvoir que l'on sait. Toute paraphrase est vaine après lui.

Mais à un point de vue plus terre-à-terre, d'ordre purement technique, il nous est permis d'apporter une suggestion, à laquelle il nous semble qu'on ne s'est point encore arrêté. Waterloo a eu les conséquences les plus douloureuses sur les destinées de l'armée française : le souvenir angoissant de la victoire de Wellington, arrachée grâce à la superbe passivité d'un général médiocre, accroché invinciblement à une position défensive, a fini par étouffer les magnifiques traditions offensives des soldats qui avaient vécu l'épopée impériale. Ce cauchemar a pesé pendant près d'un demi-siècle sur notre malheureuse armée. Que le génie de Napoléon soit venu se briser sur les glacis du Mont Saint-Jean, où une armée tapie derrière un fossé n'agissait que par la puissance de son feu, telle est la leçon unique, qui a effacé tout le passé, la seule qu'on dut retenir. Toutes les générations d'officiers, venus au métier des armes après 1815, furent obsédées par ce cauchemar. C'est la fausse leçon de Waterloo, qui se retrouve, à la veille de nos désastres de 1870, dans les instructions du maréchal Niel, ministre de la Guerre, propageant la décevante doctrine que la défensive derrière des tranchées-abris, avec des feux rapides et précis, doit toujours finir par avoir raison de l'attaque. Et il appartenait à nos ennemis de nous faire ressouvenir que ce fut la

manœuvre de Blücher, et non la résistance obstinée de Wellington, qui, à Waterloo, porta le coup mortel.

Memento. — *Revue d'Histoire* (août) : La bataille de Mollwitz. — La Campagne de 1813. — Les causes de la défaite de l'Autriche de 1866. — Lettres inédites de Napoléon, etc. — *Revue militaire générale* (Berger-Levrault) : Etude sur la campagne de 1807. — Col. Stoffel : Waterloo. — (Accr.) : Procédés de liaison. — La Brigade de Goltz à Bornv. — Positions et forteresses. — *Revue militaire des Armées étrangères* (août) : Le budget de l'Empire allemand. — Les nouveaux règlements de manœuvres allemandes. — *Journal des Sciences militaires* (Chapelot) : L'initiative des militaires. — La journée du 29 août 1870 à l'armée de la Meuse. — Le projet de loi des cadres. — La bataille d'Iéna, etc. — Aéroplanes et Dirigeables. — La Guerre et le Service obligatoire. — *Revue hebdomadaire* (11 septembre) : Lieutenant B. : Les Forces morales de l'Armée.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue : L'Usine théâtrale, par M. Paul Gsell. — *La Revue des Lettres et des Arts* publie, sous le titre de « Chanson de ceux qui vont par les routes », un beau poème de M. Pascal Bonetti. — *La Revue du temps présent* : Cervantès, nouvelliste, par M. Libessart. — *La Revue bleue* : Le Parlement et les affaires, par M. François Maury. — Memento.

Après bien d'autres écrivains, M. Paul Gsell constate et déplore la *crise du théâtre*. La cause « tout à fait prépondérante » de « cette triste situation du théâtre contemporain », c'est, selon lui (**la Revue**, 1er septembre), que « *le théâtre est devenu de nos jours une grande usine et que chacun de nos auteurs dramatiques est un usinier, un fabricant* ».

C'est une terrible calamité pour le théâtre que ceux qui le cultivent avec succès gagnent tant d'argent.

On n'entend parler de tous côtés que des bénéfices merveilleux réalisés par les triomphateurs de la scène. Un tel gagne un million dans son année avec les profits que lui procurent deux ou trois pièces dont la vogue est durable. Celui-ci s'est fait construire un palais avec les gains que lui a rapportés une seule pièce. Celui-là est devenu si riche en peu de temps que les caprices de trois maîtresses fort exigeantes ne parviennent pas à tarir son coffre-fort.

Ah ! qu'il vaudrait bien mieux pour l'art que ces illustres auteurs fussent des gueux.

Des gueux !... C'est peut-être aller trop loin... Nous ne leur souhaitons pas le dénûment de Job... mais enfin plût au ciel qu'ils n'eussent que de quoi vivre honnêtement, modestement, médiocrement ! La carrière dramatique ne serait pas encombrée par tant d'industriels. Seuls, s'y consacreraient les amants désintéressés de la Muse...

Aujourd'hui l'on s'établit auteur dramatique comme on se ferait fabricant de chaussures... Il y suffit des mêmes facultés. L'unique différence est

qu'on prend la mesure du cerveau des clients au lieu de prendre celle de leurs pieds : les deux opérations se ressemblent d'ailleurs plus qu'on ne croit... Pour le reste, il ne s'agit que de tailler des morceaux de cuir ou de dialogue suivant des coupes prescrites et surtout de se conformer à la mode.

On voit de petits jeunes gens de vingt ans, vingt-deux ans, qui, désireux de faire rapidement fortune et ayant la bosse de l'industrie, se lancent dans celle du théâtre sans avoir rien vu, rien observé, rien appris... Si pourtant ! Ils ont étudié les recettes habituelles de faiseurs célèbres : il les appliquent et ils réussissent à merveille.

Chacun se rue sur le théâtre comme sur une proie.

Les romanciers se disent : — Quittons le roman qui ne nous rapporte pas assez ; fabriquons des pièces !

Ils n'ont aucune expérience de l'art dramatique, ils n'ont aucune des qualités qu'il réclame ; n'importe ! Ils s'élancent fougueusement à la conquête de la toison d'or.

Rien n'est plus vil que ce vertige. Rien n'est plus bas que de cultiver un art pour s'enrichir. Entendons-nous bien, il n'est pas défendu à un artiste, à un littérateur, d'acquérir de la fortune ; mais ce doit être par surcroît et comme par accident. Celui qui vise au profit ne peut que déshonorer son art.

Et c'est ainsi que l'art dramatique est profané aujourd'hui par presque tous ceux qui l'exercent...

Quelle espèce d'art cette soif du succès pécuniaire inspire à nos écrivains, voilà ce que nous allons maintenant examiner.

Il est aisé d'ailleurs de le deviner. Nos fabricants de pièces fournissent au public exactement ce que celui-ci leur demande ou du moins ce qu'il semble désirer. Au lieu de guider le goût de leurs contemporains, ils le suivent. Et l'on sait assez que cette manière de procéder ne peut donner que de tristes résultats : car la foule ne témoigne en général que de basses exigences à quiconque la flatte au lieu de la diriger.

Nos auteurs imitent les hommes politiques — les mauvais, car nous supposons qu'il y en a de bons, — ils prennent exemple sur ces démagogues qui flagornent l'opinion publique au lieu de la gouverner et qui sacrifient à ses caprices les plus nobles principes.

Qu'est-ce que vient chercher le vulgaire au théâtre ?

Comme il s'y présente après dîner, ce qu'il veut, avant tout, c'est qu'on lui procure une digestion facile. Aussi s'empresse-t-on de lui confectionner des pièces digestives, entendez par là des œuvres dont l'intrigue est d'une banalité reposante et dont on bannit soigneusement tout ce qui exigerait du spectateur un effort cérébral.

Mais le théâtre doit encore répondre à un autre besoin. Il doit réchauffer les sens des auditeurs. Il commence la nuit et la prépare. Il ne saurait donc se passer d'aventures amoureuses.

Inutile d'ailleurs de faire des frais d'imagination pour remplir un tel programme. Les formules sont trouvées depuis longtemps : elles sont éprouvées : l'on aurait tort d'en chercher d'autres. Il suffit de les appliquer. Voilà pourquoi toutes les œuvres dramatiques d'aujourd'hui se res-

semblent et rappellent également à s'y méprendre celles qui, dans le répertoire antérieur, ont rapporté le plus d'argent...

Il y a quelques années, un critique ayant lu dans les *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann* que le grand poète allemand comptait trente-six situations dramatiques, sans d'ailleurs indiquer lesquelles, s'avisa de rechercher s'il pourrait véritablement trouver ce nombre de données théâtrales diverses dans les pièces de tous les temps et de tous les pays. Avec un peu de bonne volonté, il atteignit effectivement le chiffre fatidique.

S'il refaisait la même opération sur les pièces modernes, nous ne pensons pas qu'il découvrirait plus de quatre données dramatiques différentes. Et encore en les examinant bien, peut-être finirait-il par les ramener à une seule...

Voici, d'après M. Gsell, les quatre types d'intrigues : 1° *Seront-ils heureux ? — Ne le seront-ils pas? — 2° Trompera — Ne trompera pas.—3° Rompront — Ne rompront pas.—4° Pardonnera — Ne pardonnera pas.* Autrement dit: *Renoueront — Ne renoueront pas.*

Comme le lecteur l'a certainement vu lui-même, les quatre types de situations que nous avons indiqués pourraient très facilement se ramener au premier, savoir : *Seront-ils heureux ? — Ne le seront-ils pas ?*

Le second type : *Trompera. — Ne trompera pas,* pourrait en effet s'énoncer : *Continueront-ils à être heureux ensemble ?* Le troisième type : *Rompront — Ne rompront pas*, pourrait se formuler également : *Cesseront-ils d'être heureux ensemble ?* Et le quatrième type : *Pardonnera — Ne pardonnera pas* pourrait encore s'exprimer : *Recommenceront-ils à être heureux ensemble ?*

L'auteur illustre ces différents types d'exemples nombreux et convaincants. S'il se montre sévère pour les fournisseurs attitrés des scènes parisiennes, il reconnaît du moins qu'il y a parmi eux « un certain nombre de vrais artistes » : MM. Jules Lemaître, de Porto-Riche, Bataille, Courteline, Tristan Bernard, Paul Hervieu, Emile Fabre, François de Curel et Octave Mirbeau. Peut-être même, en cherchant bien, pourrait-on ajouter quelques noms à cette liste déjà respectable ?

§

La « Chanson de ceux qui vont par les routes », de M. Pascal Bonetti (**La Revue des lettres et des arts**, 1er septembre), est remarquable par l'émotion profonde qui s'en dégage, la simplicité du style, l'harmonie de la langue, une sorte de *leit-motiv* revenant à intervalles irréguliers. Nous en citerons les dernières strophes :

Je suis le pèlerin de la Vierge lointaine
Aux farouches regards, qu'on nomme Liberté.
Et c'est ce qui me fait la mine si hautaine
Quand je passe parmi les gens de la Cité.

Parfois, je me repose, à l'ombre, près d'une onde,
Comme un amant penché sur l'amante d'un jour,
Là, j'écoute la glèbe en mal de moisson blonde
Soupirer pour moi seul une chanson d'amour.

Puis, je repars, le soir, lorsque l'Angelus pleure
La fuite du soleil par delà le ciel bleu.
Je respire en marchant l'apaisement de l'heure
Et l'orgueil d'être seul me fait l'égal de Dieu !

Ohé ! Chantons. La plaine est belle
Comme une vierge à son éveil.
Voici l'heure tendre où Cybèle
Va se fiancer au soleil !

Bientôt, les froments et les seigles
Lèveront aux brises de mai...
Mais, qu'importe ? Comme les aigles
Qui vont de sommet en sommet,

Ivre d'azur, ivre d'espace,
Moi, l'amant des fauves étés,
Sans m'y salir toujours je passe
Devant les bouges des cités.

Ohé ! Chantons. La plaine est large.
Le soleil rit dans le matin.
Mes lourds souliers battent la charge
Sur la grand'route du destin.

La campagne dort sous le givre.
Des blancs, des noirs, un grand ciel bleu.
On dirait les pages d'un livre
Tout grand ouvert sous l'œil de Dieu !

§

M. Libessart consacre une étude fort intéressante à « Cervantès nouvelliste » dans la **Revue du temps présent** (2 septembre). Après avoir résumé la biographie de l'auteur de *Don Quichotte*, dont l' « existence mouvementée, aventureuse », est « comparable un peu à celle qu'il donne à son héros », il cite le « critique espagnol Eug. de Ochoa, qui dit de Cervantès :

« L'intérêt n'est pas considérable que présente l'action de ses *Nouvelles Exemplaires*, mais l'originalité et la perfection incomparables de leur style, l'esprit sans pareil de la phrase, l'exactitude des caractères, la diversité admirable des aventures et les plaisanteries multiples dont elles sont assaisonnées en font une des plus savoureuses lectures dont il nous soit donné de jouir dans notre langue. »

Il serait mauvais de croire — et ce serait offenser son génie — que Cervantès est un grand écrivain pour avoir produit uniquement le *Don Quichotte ;* à coup sûr, sans cette œuvre, il fût demeuré perdu dans la

foule des auteurs ordinaires, ou du moins ne s'en serait-il que peu distingué en acquérant une renommée moyenne : il eût été goûté d'un certain nombre, apprécié des lettrés, et n'aurait pas été l'objet des études critiques si nombreuses qui emplissent cette salle, à lui spécialement consacrée, de la *Biblioteca Nacional* de Madrid.

Cependant ses *Nouvelles*, si elles n'avaient pas trouvé grâce devant le grand public, lui eussent attaché la meilleure partie des lecteurs, car elles possèdent les mêmes qualités qui firent admirer *Don Quichotte*.

Cervantès est un génie qui, par sa faculté d'observation, eût été un médecin, un physicien ou un naturaliste remarquable, aussi bien qu'il est littérateur. Il est un romancier par son imagination, si féconde qu'on est fatigué parfois de le suivre à travers l'enchevêtrement des aventures qu'il conte, étonné du *deus ex machina* qu'il devient tout à coup pour faire se dénouer au moment propice l'histoire la plus merveilleusement extraordinaire.

Il découvre des moyens curieux pour nous donner des séries de portraits, comme par exemple le *Colloque de Scipion et Berganza*, où défilent les êtres les plus divers, où ces deux chiens professent pour les hommes la bonne philosophie en phrases ironiques et, à maints endroits, mordantes. On les voit vivre l'existence dont ils se communiquent le récit ; on les imagine discutant les théories financières de cet *arbistrita*, les appuyant des gestes persuasifs, vulgaires ou infatués, du charlatan. Quelle toile ne ferait-on pas avec cette esquisse de sorcière dont la traduction ne peut donner que la moindre idée :

« Elle était grande de plus de sept pieds ; ce n'était qu'un squelette couvert d'une peau noire, velue et tannée ; la basane de son ventre retombait et pendait jusqu'à la moitié de ses cuisses. Les seins étaient pareils à deux vessies desséchées et raccornies, ses lèvres noircies, ses dents se chevauchaient, son nez était crochu, ses yeux désorbités, son crâne chauve, les joues rentrées, son cou resserré, sa poitrine enfoncée : bref, elle était toute décharnée et bien possédée du malin. »

Il est tout à fait vraisemblable que, pour la plupart des gens qu'il nous dépeint, les modèles ont vécu sous ses yeux. Et, de là à admettre que, consciencieux jusqu'au bout, il se soit volontairement mêlé aux différentes sociétés qu'il étudie, il n'y a pas loin. Au surplus, les circonstances le servirent-elles fort bien et toujours.

Dans *la Fuerza de la Sangre* dont Alexandre Hardy fit une adaptation au théâtre (1612), les personnages sont étudiés sur leurs modèles. Les héros de *Las dos Doncellas* ne sont que les ancêtres de contemporains. Ailleurs, comme je l'ai déjà dit, Cervantès reprend des peintures célèbres ou simplement les siennes propres.

On peut, dans une certaine mesure, juger de l'œuvre par les imitations qu'elle inspire. Les *Nouvelles* furent la source de quantité d'adaptations auxquelles elles demeurèrent sans cesse supérieures. Nous citions tout à l'heure l'Esmeralda de Hugo ; nous pourrions dire que, sans être la fille de la *Gitanilla*, Carmen en est bien parente.

La liste serait longue de toutes les pièces et des récits dont Cervantès a fourni la matière...

... Cervantès se montre donc non seulement comme l'ouvrier et le com-

positeur génial de l'Espagne, mais aussi comme un moraliste désirant le bien de ses congénères. Dans son Prologue, il dit :

« Si par quelque manière il arrivait que la lecture de ces *Nouvelles* pût amener quiconque les lira à un mauvais désir ou à une mauvaise pensée, qu'on me coupe la main avec laquelle je les ai écrites, avant de les publier. »

Il s'y est affirmé romancier et styliste excellents, et philosophe possédant une connaissance consommée du cœur humain, ce qui est la seule intéressante chose et fait supporter souvent les pires débâcles et les plus vilaines misères.

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici ce qu'écrivait, il y a soixante-treize ans, Prosper Mérimée sur le même sujet :

En 1613, c'est-à-dire avant la publication de la seconde partie du *Don Quichotte*, il (Cervantès) fit paraître un recueil de nouvelles. On y retrouve son talent pour raconter, son élégance de style ordinaire, souvent une fable intéressante, et des peintures de mœurs espagnoles admirablement tracées.

Ces contes, qui seuls auraient pu suffire à sa réputation, seraient encore plus célèbres si leur auteur n'avait point écrit son roman immortel. *Rinconete et Cortadillo*, *la Conversation de deux chiens*, et dans un genre tout opposé, *le Jaloux de l'Estramadure*, attestent la flexibilité de son talent. Les douze nouvelles qui composent le recueil prouvent combien les vers et le style tragique de convention ont enchaîné le génie de Cervantès ; plusieurs d'entre elles sont tellement dramatiques qu'elles ont été heureusement transportées sur le théâtre, avec peu de changement, et presque sans qu'on eût besoin d'altérer les dialogues (1).

§

Business is business, au Palais-Bourbon comme au Sénat : M. François Maury a raison de s'en affliger dans un article sur « le Parlement et les Affaires » (la Revue bleue, 25 août) ; les détails qu'il donne prouvent qu'il est bien informé :

...Les élus des « pays neufs » se distinguent d'ailleurs par un sens réaliste, une expérience pratique qui les incite aux affaires. L'un d'eux dont l'aménité, la finesse, l'habituel et cordial tutoiement — qui n'est usité que par lui au Luxembourg — font l'un des hommes les plus irrésistibles du Sénat, prend part à l'administration de toute espèce de sociétés : citons, au hasard des annuaires :

« La Compagnie des chemins de fer de Saône-et-Loire.
« La Compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest.
« La Compagnie des tramways électriques d'Oran.
« La Compagnie française de l'Ouhamé et de la Nana.
« La Compagnie industrielle de traction pour la France et l'Etranger.
« La Société des Mines du Bou-Thaleb.
« La Compagnie des tramways d'Oran à Hammambou-Hadjar.
« La Compagnie des Tramways de Reims.

(1) *Portraits historiques et littéraires* (in-18, Paris, 1874), p. 46.

« La Société immobilière d'Algérie.
« La Société générale de mines d'Algérie, Tunisie, etc. »
Et combien n'a-t-il pas d'imitateurs !

Cette passion pour les affaires, qu'autorisent, en y versant, des députés et sénateurs influents, fait de véritables victimes parmi leurs collègues de moindre surface. Ils prêtent leur concours aux émissions de Compagnies peu sérieuses, et aident ainsi à la ruine des gens crédules : reportez-vous aux interpellations qui, sous chaque législature, dénoncent ces tristes complicités entre parlementaires et fournisseurs sans probité ou écumeurs de l'épargne...

Quant à la conclusion de l'article de M. Maury, elle prouve chez celui-ci une dose d'optimisme déconcertante, car le « contrôle » des parlementaires par les parlementaires est actuellement une utopie, la majorité étant, en l'occurrence, trop intéressée à perpétuer un état de choses dont elle bénéficie. Le « contrôle du corps électoral », par l'intermédiaire des journaux qui, dans les affaires financières, ont partie liée avec les députés et sénateurs, est également impossible. Lorsqu'il s'agit de dénoncer au public la vénalité et les compromissions d'un homme politique, c'est l'intérêt politique et financier seul qui dicte la ligne de conduite des parlementaires et des quotidiens.

Voici, du reste, cette conclusion :

Mais pour contraindre les parlementaires à plus de réserve, pour empêcher qu'ils ne ruinent en eux la notion de l'autorité politique, c'est mieux qu'une loi qui est nécessaire : c'est un contrôle permanent et vigilant.

Contrôle des représentants eux-mêmes, rappelés au civisme et à la correction. Contrôle des Chambres. Les parlementaires éminents, et ceux plus modestes qui se dévouent néanmoins à leur fonction, déplorent amèrement l'influence de leurs collègues les moins scrupuleux. Mais ils continuent de les porter aux hautes charges parlementaires : bureau des Chambres, des Groupes, des Commissions, etc... Qu'ils osent s'élever contre ces promotions, dénoncer des compromissions connues de tous. Ces députés d'affaires évincés, il restera, Dieu merci, assez de talents aux Chambres pour y occuper avec distinction les vedettes.

Contrôle du corps électoral, qui se propose de choisir des représentants et non des courtiers. C'est aux écrivains, aux journaux, dont l'ambition est de l'informer et de le guider, qu'il appartient de lui signaler sans relâche la gravité du mal et le danger des conséquences.

Mieux éclairée, l'opinion applaudirait à l'épuration nécessaire. Elle tient d'autant plus à la netteté du Parlement qu'elle lui laisse plus de pouvoir dans l'État. C'est à lui d'établir, entre les classes rivales, une transaction, de poursuivre une politique de solidarité, d'union nationales. L'opinion n'entend pas que des immixtions illégitimes influent sur les décisions de cet arbitre souverain, ni que les traditions de probité, de travail et d'honneur du parlementarisme français soient atteintes par un bas mercantilisme.

§

Memento. — *La Flamme* (20 août) : M. Paul Gault : « Opinions : Jules

Laforgue. » — *La Phalange* (20 août) : M. Robert de Souza : « La Réforme de l'orthographe : sa vanité. » — *La Revue bleue* (4 septembre) : M. Péladan : « Machiavel et la politique positive. » — *La Revue hebdomadaire* (28 août) publie des extraits du premier volume, en voie d'impression, de « la Vie militaire du maréchal Ney », par le général Bonnal. — *La Revue de Paris* (1er septembre) : M. Ernest Forichon : « Marly. ». — M. André Tibal : « Christian Frédéric Hebbel. » — *Idées modernes* (juillet) : M. le Dr Bernheim, professeur à la Faculté de médecine : « L'École médicale de Nancy. » — M. E. Hinzelin : « l'Art en Lorraine. L'École de Nancy. » — *La Flèche de Triboulet* (août) : M. René Le Gentil : « Amours de poètes (Chateaubriand). »

INTÉRIM.

LES JOURNAUX

Les Cathédrales (*Le Matin*, 17 septembre). — La mort de Pinard (*L'Éclair*, 14 septembre). — Bulletin littéraire et artistique (*La Dépêche*, de Toulouse, 17 septembre).

Le maître Rodin a voulu confesser tout haut son amour pour nos vieilles cathédrales, que personne ne défend contre leurs affreux ennemis, les architectes, les maniaques de la restauration, plus dangereux mille fois que le temps qui ronge les vieilles pierres. Hélas ! Elles ont été restaurées de tout temps, car elles ne furent jamais bien solides, surtout les dernières venues, trop fleuries, trop ajourées, et avec moins de respect, assurément, qu'aujourd'hui. Je ne partage donc que modérément la haine de Rodin contre les retapeurs de cathédrales. Ils font un métier nécessaire et ne sont à blâmer que quand ils le font mal. Oui, on pourrait les laisser aller en ruines et jouir de leur mort lente. Ce serait plus beau, peut-être, mais plus cruel. D'ailleurs, quelques-unes de celles qui nous apparaissent les plus pures, les plus intactes ont été restaurées. L'image de Notre-Dame de Paris, dont nous ne saurions nous passer, doit beaucoup, avouons-le, à Viollet-Leduc.

Mais Rodin (c'est dans **Le Matin**) exprime un sentiment qu'on ne lui reprochera pas, pour ce qu'il a de vivace et de spontané. Ses regrets veulent dire qu'il les voudrait invulnérables, ces vieilles cathédrales, tout simplement. Écoutons-le, maintenant, dire son admiration :

Roches, forêts, jardins, soleil du Nord, tout cela est en raccourci dans ces corps gigantesques, toute notre France est dans nos cathédrales, comme toute la Grèce est en raccourci dans le Parthénon.

Hélas! nous sommes au soir de leur grande journée. Ces aïeules meurent, et elles meurent martyrisées.

Renan a prié sur l'Acropole. Cela ne tente donc personne, de vous protéger, Rouen, Caen, merveilles françaises ? Nous n'avons donc pas un nouveau poète pour prier sur celles de nos cathédrales auxquelles personne encore n'a touché, sur ces vierges sublimes?

Les admirables ouvriers qui, à force de concentrer leur pensée sur le ciel, sont parvenus à en fixer l'image sur la terre ne sont plus là pour préserver leur œuvre. Le temps lui vole, chaque jour, un peu de sa vie, et les restaurateurs, qui la travestissent, lui volent son immortalité.

Avant de disparaître moi-même, je veux du moins avoir dit mon admiration pour ces merveilles, moi qui ai le bonheur de les aimer et qui ai goûté devant elles les plus belles jouissances de ma vie. Je veux célébrer ces pierres si tendrement amenées à la beauté par d'humbles et savants artistes, ces moulures amoureusement modelées comme des lèvres de femme, ces séjours des belles ombres, où la douceur sommeille dans la force, ces nervures fines et puissantes qui jaillissent vers la voûte et s'y inclinent sur l'intersection d'une fleur, ces rosaces des vitraux dont l'appareil est pris au soleil couchant ou au soleil du matin...

Le style roman, cette pure géométrie, est le principe des styles français. Il reste l'avenir. Il fut parfait dès la phase primitive. Cette discipline, pleine de réserve et d'énergie, produisit toute notre architecture. C'est l'œuf qui contient le germe de la vie.

Le gothique, c'est l'histoire de la France, c'est l'arbre de toutes nos généalogies. Il préside à notre formation comme il vit de nos transformations. Il persiste dans les styles qui le suivent jusqu'à la fin du xe siècle. Ces styles sont ses déclinaisons. Le néo-grec, directement étudié, n'a pu inspirer que les copistes du xve siècle ; toutefois, encore vivifié par le gothique — car notre Renaissance n'est qu'une phase de l'art gothique — il a produit de très belles œuvres. Mais lorsqu'au xixe siècle on a voulu serrer de plus près le grec ou le roman, en s'affranchissant de l'impulsion gothique, on est tombé dans le désordre ou dans la niaiserie en trahissant tous les modèles. Il ne faut copier, avec la passion de la fidélité, que la nature : la copie des œuvres d'art est interdite par le principe même de l'art.

Toutes les restaurations sont, par définition, des copies ; c'est pourquoi elles sont d'avance condamnées.

Ce n'est pas en cherchant à dérober le secret personnel de leur génie qu'on rejoint les maîtres ; c'est en étudiant, à leur exemple, la nature. Tous les grands artistes de tous les temps sont des voix qui chantent à l'unisson la louange de la nature. Les siècles peuvent intervenir entre eux, ils restent contemporains. Tous les grands instants sont marqués d'un même et unique caractère : les balustres de Blois sont du grec primitif.

Voici la belle conclusion de cette méditation sur les cathédrales :

Les cathédrales françaises procèdent de la nature française. C'est l'air, à la fois si vif et si enveloppé de notre ciel, qui a donné à nos artistes leur ardeur et affiné leur goût. L'adorable alouette nationale, alerte et gracieuse, est l'image de leur génie. Il s'élance du même vol et l'essor de la pierre dentelée s'irise dans l'air gris comme les ailes de l'oiseau.

Jeune, j'aimai, sans doute, la dentelle gothique ; mais c'est maintenant que je comprends le rôle et que j'admire la puissance de cette dentelle. Elle gonfle les profils et les emplit de sève. Vus dans l'éloignement, ces profils sont comme de ravissantes cariatides accolées au chambranle, comme

des végétations qui modèlent la ligne droite du mur, comme des consoles qui en allègent la pesanteur.

L'âme de l'art gothique est dans cette déclinaison voluptueuse des ombres et des lumières, qui donne le rythme à la cathédrale tout entière et la contraint à vivre.

§

L'homme qui se vantait d'avoir eu l'honneur de faire condamner *les Fleurs du Mal* et d'avoir requis (tout au moins) la condamnation de *Madame Bovary*, le sieur Pinard, vient de mourir. C'était un honnête bourgeois qui demeura jusqu'à la fin muré dans son inconscience. Il y a quelques années, interrogé sur le procès Flaubert, il répondit à M. G. Montorgueil, qui la publie dans **l'Eclair**, par l'extraordinaire lettre que voici. On y goûtera surtout, à propos de *Madame Bovary*, la phrase : « Les poursuites étaient fondées... » Il n'en démordit pas. C'était sa gloire, à cet homme. Et vraiment, son nom restera dans l'histoire littéraire, comme celui du magistrat qui tenta de souiller, avec des citations provoquées et devenues polissonnes, les deux plus beaux livres parus de son temps. Voici la lettre, où il y a d'ailleurs d'assez curieux détails sur la genèse du procès :

Le substitut, chargé, au service central, de l'examen des livres et journaux, avait signalé le roman de Gustave Flaubert comme devant être poursuivi. M. Cordoen, procureur impérial, avait accepté cet avis, et la citation avait été donnée devant la chambre correctionnelle, où je siégeais comme substitut. L'affaire semblait délicate à M. Cordoen ; il tint à m'exposer les motifs de sa décision. Ce roman, me dit-il, révèle un vrai talent, mais la description de certaines scènes dépasse toute mesure : si nous fermons les yeux, Flaubert aura beaucoup d'imitateurs qui iront autrement loin sur cette pente : ne vient-on pas, au demeurant, de condamner *les Fleurs du Mal* ? Si nous nous abstenons, on dira que nous ménageons les forts, les chefs d'école, que nous sommes complaisants pour les nôtres, inflexibles pour les opposants.

C'est qu'en effet Baudelaire avait des amis dans le camp républicain ; Flaubert, au contraire, était l'hôte assidu de la princesse Mathilde.

J'hésitai. M. Cordoen, pour m'obliger, me proposa de faire venir l'affaire à un autre jour que celui où j'occupais le ministère public. J'étais certain que le magistrat qui porterait la parole, ce jour-là, serait l'objet des critiques les plus ardentes. Je lus le livre : en droit strict, les poursuites étaient fondées, et c'était assez pour rassurer ma conscience. J'estimais que céder à un autre une mission parce qu'elle était difficile, c'était faillir à la dignité. J'allai à l'audience, je parlai, je ne m'en repens pas.

§

A propos de Bullier, qui doit, dit-on, disparaître, M. Octave Uzanne nous donne, dans **la Dépêche**, ses souvenirs sur ce bal célèbre :

La salle avait ses habitués, ses piliers. Au premier rang apparaissait tou-

jours, magnifique d'allures, bombant le torse, la chevelure léonine, le poing sur la hanche, véritable type de mousquetaire, le caricaturiste André Gill, déjà plus que quadragénaire. Parfois, Alphonse Daudet, Paul Arène, Mendès, Albert Mérat, Forain, tout jeune encore et qu'on appelait *gavroche*, Villiers de l'Isle-Adam l'accompagnaient. Je revois également Coppée, si volontiers gamin et drôle, l'œil amusé; J.-K. Huysmans et Céard, déjà mornes et désabusés; Bouchor, Ponchon, Richepin et Paul Bourget, très allant et aucunement préacadémique. Puis des types de vieux épris de jeunesse, d'aimables oncles souriants et bénévoles, bien que quinquagénaires, tels le père Chantelauze, un érudit de *la Revue des Deux-Mondes*, baptisé « le Cardinal » en raison de ses travaux nombreux sur Richelieu; Louis Derôme, homme d'un autre âge, dévoué à *la Gazette de France*; Charles Monselet et certains fidèles des quadrilles *rigolbochards*, ayant grande notoriété au palais, dans l'Université, aux salons officiels, et qui ne craignaient point de se compromettre parmi toute cette jeunesse chahutatoire.

Est-ce illusion de la distance, complaisance pour un passé enchâssé dans l'or éclatant du souvenir ? Il me semble, toutefois, que ces soirées de Bullier, cinq et dix ans après la guerre, furent particulièrement aimables, passionnantes, pleines de cohésion amicale et d'heureuse gaieté. Les jolies filles qui jouaient le rôle de tulipes orageuses dans le grand écart des quadrilles m'apparaissent de loin comme des nymphes de réserve et de pudicité auprès des reines du Moulin-Rouge : Grille d'Egout et la Goulue, qui leur succédèrent. Je ne jurerais point qu'il n'y ait pas eu encore de pures grisettes dans tout ce personnel féminin, car les grisettes sont comme les carlins, dont on dit toujours la race définitivement perdue et dont on retrouve sans cesse des spécimens authentiques dans les milieux où on s'y attend le moins. Que de camarades disparus ou subsistants rencontrés sous les charmilles du célèbre jardin dansant. Je me remémore Charles Cros, Germain Nouveau, Rollinat, hirsute, démoniaque et gesticulant; Emile Goudeau, qui venait là recruter des adeptes à ses *Hydropathes*; Jules Lévy, fondateur des *Incohérents;* Rodolphe Salis, alors médiocre peintre; Grenet-Dancourt, Jean Moréas, Jean Lorrain, qui débutait en poésie avec *le Sang des Dieux*, parfois Stéphane Mallarmé, Emile Montégut, Léo Trézenik; les romanciers Vast-Ricouard; les peintres Feyen-Perrin, Gervex, Breton, Bouguereau, Guillemet, Jules Garnier, gai comme un bossu; George Becker, Rochegrosse, Montenard, Pill; les sculpteurs Carriès et l'aveugle Vidal; les futurs maîtres de la médecine Brissaud, Faisans, Babinski, Paul Segond et combien d'avocats depuis célèbres, de maîtres chimistes en herbe, de professeurs-élèves et de potards en rupture de laboratoire, sans oublier Sapek, l'inoubliable Sapek, le Mystificateur du quartier Latin.

Voilà une page d'histoire littéraire qui ne sera point recueillie dans les manuels académiques. C'est pourquoi nous la conserverons, nous qui ne sommes point académiques.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre des Quinconces de Bordeaux : *Bacchus Triomphant*, poème lyrique en trois actes, paroles de M. Henri Cain, musique de M. Camille Erlanger (12 sept.). — Memento.

Comme le palais féerique d'Aladin, l'homme à la lampe merveilleuse, voici que, brusquement, un Théâtre de fer et de bois a surgi sur une des plus belles promenades du monde. Par son éphémère architecture, il ne ressemble en rien aux autres théâtres; il tient du cirque forain, de la baraque de lutteurs, de l'estrade de distribution de prix et des arènes. Il se compose d'un immense demi-polygone régulier. Le décor court au ras du sol, en ligne droite, et figure les remparts de Burdigala. Sur le terrain battu, ou sur un léger plancher, devant cette cité de stuc, de carton, de bois et d'étoffe, évoluent des armées de choristes, de figurants et de danseuses. Béziers est détrôné. Les Bordelais ont voulu faire grand. Ils y ont réussi. On conte que l'établissement de l'amphithéâtre et du décor a coûté douze cent mille francs (?). Il est vrai que nous sommes chez les Gascons! En tous cas, par le nombre des spectateurs, vingt à vingt-deux mille — (Châtelet, 3.600 places, Opéra 2.158 places) — par la richesse de la décoration, par le mouvement de ce public, le côté *foire* et *exposition* des couloirs, sous les gradins, où sont des restaurants qui ne servent que du bordeaux, par la profusion de la figuration, par le bruit et la couleur et l'animation, ce spectacle fut unique et il se répéta trois jours de suite, attirant une foule renouvelée et toujours aussi nombreuse.

Au loin on entendait une autre foule qui se pressait sur la place de la Comédie ou sur les Allées, où une cavalcade étale ses déguisements et ses jolies filles.

Il a plu la veille. De lourds nuages ne laissent que par instants filtrer un rayon qui semble enflammer tout à coup le génie ailé de la colonne des Girondins.

Malgré ces menaces du temps, le **Bacchus Triomphant**, de MM. Henri Cain et Camille Erlanger, a été salué d'un cyclone de bravos. Il paraît bien que M. Henri Cain dans ses paroles n'ait pas voulu s'élever au-dessus de l'intelligence d'une foule heureuse. Son livret, moitié prose, moitié vers libre, reste clair, simple. Il dit bien ce qu'il veut dire, mais il ne dit pas grand'chose. Enfin il fait peu de cas de l'unité de composition et de la psychologie. Il est vrai qu'il s'agit de barbares, de porteuses d'amphores et d'aimables buveurs ! Alors!...

Le premier acte figure les Fêtes de la Terre. Cérès conseille aux bons laboureurs de semer leurs grains, et Bacchus s'écrie : « Bon vigneron, taille ta vigne. » Silène survient sur son âne, chantant le vin et l'amour et cela finit sur une bacchanale.

Au deuxième acte, les habitants de Burdigala, qui « faisaient la fête » devant les remparts, sont surpris par l'arrivée des Barbares. Les Goths du farouche Hunter brûleraient la ville, si une jeune fille ne suppliait le chef d'épargner Bordeaux, en échange du bonheur enfermé dans les amphores :

Nous apportons le vin, le vin clair et joyeux!
Par la grâce de son mystère,
Il met du rêve au cœur et de la flamme aux yeux.
C'est le sang de la terre,
C'est le rêve, le trésor,
L'enchantement de la vie,
La joie et le clair essor
Du rêve et de la fantaisie,
Le rire empourpré d'une aurore
Sous le dernier baiser du jour;
C'est la beauté, c'est tout l'amour,
C'est le bonheur qui rend l'homme divin;
Guerrier, regarde, c'est le Vin!

Le barbare hésite. La vierge lui tend le breuvage.

Prends cette coupe et bois.
Dès que le vin aura touché tes lèvres,
Tu sentiras s'évanouir en toi
La haine et les méchantes fièvres.
Nous apportons le vin d'où jaillit la beauté.
Bois-le, et, comme une fleur légère
Qui s'est épanouie en ce doux coin de terre,
La bonté fleurira dans ton cœur enchanté.

TOUTES

Buvez, guerriers, buvez!

HUNTER, *troublé*,

Quel enivrement me pénètre!
C'est un feu doux et violent
Qui vient d'embraser tout mon être;
C'est la chaleur d'une caresse
Qui rend le cœur plus fier et plus vaillant!
O vierge qu'on devrait adorer à genoux,
Toi qui m'as donné cette ivresse,
Vois, je n'ai plus de haine et n'ai plus de courroux.

LA JEUNE FILLE, *dans un cri de joie éperdu, se tournant vers la ville.*

Ouvrez! Ouvrez les portes!
Que les outres de vin viennent charger les chars!

LES JEUNES FILLES, LES BARBARES

Gloire au vin qui dompte les cœurs!

Ses douceurs ont été plus fortes
Que le glaive, que les remparts.

Et, après avoir fait provision de boisson, les barbares s'éloignent en choquant leurs armes et en poussant des cris sauvages.

Le dernier acte est rempli par des chants, des danses et le déploiement d'un cortège par lequel les Bordelais marquent leur joie du départ des Goths. C'est tout !

En résumé, ce n'est pas là une pièce, mais bien trois tableaux sans lien, une sorte de féerie qui n'est point sans valeur d'art, mais qui ressort davantage de la peinture et de la musique que de la littérature.

M. Camille Erlanger a composé, en deux mois, la partition de cet ouvrage. On affirme que c'est le meilleur qu'il ait écrit. Il en a conduit lui-même l'exécution. Cette musique m'a paru colorée, sensuelle, brillante. *L'Hymne à l'hiver*, d'une mélancolie pénétrante, et le chœur des Barbares « Hussaï, Hussaï ! » sont d'un beau contraste. Au ballet du premier acte, on retrouve des fragments d'*Aphrodite*. Les dernières scènes s'éclairent d'airs populaires d'une ligne délicieuse et fraîche. Une partie du public a repris *Aquelos Mountanhes*. Puis on a lâché deux mille pigeons.

Les interprètes furent admirables.

Mlle Chenal, dont on connaît la beauté, Mlle Felia Litvinne, dont on connaît la voix parfaite, profonde et nuancée, M. Muratore ont obtenu les applaudissements les plus mérités.

Pourtant la vraie triomphatrice ce fut Mlle Regina Badet. Dans ce cadre immense, elle fleurit, s'épanouit, son jeune corps onduleux, souple, ses yeux spirituels et rieurs, sa bouche d'enfant, cette ligne parfaite qui unit ses bras à une gorge modelée sur les coupes de l'autel, toute cette beauté fragile et ardente suscita l'admiration unanime. Jamais elle n'avait mis plus de flamme dans sa danse. Elle atteignit aux attitudes les plus pures et aussi les plus sensuelles de la statuaire du dix-huitième siècle. On eût dit une nymphe de Clodion. Il n'y a pas de danses plus *féminines*, plus *érotiques* et aussi plus plastiques que celles de Mlle Régina Badet. A ses côtés, on applaudit Mlle Popinet pour sa grâce et son alerte fantaisie et Mlle Lovati, qui a du metier — ce qui est très rare, très rare chez les danseuses d'aujourd'hui.

Memento. — A Champigny-la-Bataille : *la Ville*, un drame en un acte de M. Henri Darcourt (5 août), joué par M. Augerau, Mme Monys Prad, M. Berlioz, a, paraît-il, obtenu le plus légitime succès. — Au Théâtre de Verdure de Saint-Gratien (5 septembre), Mlle Yvonne Ducos a joué le rôle de la courtisane dans la *Glycère*, un acte en vers, de Mme E. G. Azarian. Elle était entourée de Mlle Dieudonné et de MM. Lluis et Heissel. — Au Théâtre de Verdure de Marnes-la-Coquette (5 septembre), *le Coucher de*

Pierrot, un acte en vers de M. René Decreyme. — Au même Théâtre (1er septembre), *la Faute de David*, poème dramatique en trois parties, de M. Patin, joué par M. Gavarry Charpentel et Mlle Gueneau.

Enfin, on sait, pour les quelques privilégiés qui assistèrent à cette reconstitution, comment Mme Georgette Leblanc fit revivre, dans le cadre de l'abbaye de Saint-Wandrille, le *Macbeth* de Shakespeare, d'après une adaptation de M. Maurice Maeterlinck.

ERNEST GAUBERT.

LETTRES ALLEMANDES

Jules Huret : *En Allemagne. Berlin* ; Paris, E. Fasquelle, 3 fr. 50. — Alfred Bock : *Die Pariser*, Berlin, Egon Fleischel u. Cie M. 3. — Memento.

Berlin. — M. Jules Huret vient de publier son troisième volume consacré à l'Allemagne. Ce qu'il faut apprécier le plus chez ce journaliste, c'est sa persévérance. Depuis trois ans il a parcouru en tous sens, et à plusieurs reprises, les pays d'outre Rhin, il a séjourné dans les villes et les campagnes, interrogé les gens et observé les événements, et ce travail ingrat ne semble pas l'avoir fatigué. A peine son admiration s'est-elle ralentie quelque peu. Sans doute, il critique avec violence « les abus de la discipline prussienne », et se plaint de « l'hypocrisie des mœurs ». Les nombreux *Verboten* dont le pays est jalonné finissent par l'agacer quelque peu et l'esprit moutonnier des foules scandalise son goût de flâneur parisien. Mais ce ne sont que des mouvements d'humeur, vite réprimés. M. Huret ne cache pas son enchantement sans borne. « J'aime Berlin, je le trouve gai, vivant, accueillant, avec son aspect luisant et neuf, ses rues nouvelles, les façades blanches, les balcons dorés, les fleurs, les maisons nouvellement bâties, si jolies (*sic*), si claires, si pimpantes, si variées, dont je raffole. » Quand il a visité les quelques rares vestiges du vieux Berlin, si pittoresquement ignobles, son goût de l'américanisme n'en conserve qu'une impression désagréable : « On revient ensuite avec plaisir vers la nouvelle ville, on se laisse reprendre par le charme (*sic*) de ces avenues si nettes, où l'air circule en toute liberté, de ces habitations variées, spacieuses, bien éclairées, confortables et gaies. »

Quelquefois l'inélégance des femmes et la grossièreté placide des réjouissances populaires le font souffrir jusqu'à l'écrasement. Cet habitué des coulisses parisiennes s'accommode mal des gestes disgracieux et des lourdes attitudes. Mais aussitôt il éprouve le besoin de corriger ses sévérités par quelque compliment bien tourné. Dans un chapitre consacré à une excursion au Spreewald, qui est du reste une des meilleures du livre, il constate l'allure pimpante des filles wendes, population slave qui a su se maintenir en pleines marches du

Brandebourg. Mais il ajoute : « Ces femmes n'ont pas la placidité bonasse et passive, *d'ailleurs sympathique*, des Allemandes. »

M. Huret fait son métier avec une conscience remarquable. Voyez avec quelle minutie il décrit l'Hôpital Virchow et les établissements agricoles d'un gentilhomme campagnard. C'est vivement croqué et présenté avec un relief extraordinaire. Aucun détail ne lui échappe et l'aménagement des tourbières l'intéresse ici au même degré que, là-bas, l'organisation des cuisines. Les puérilités l'amusent à l'excès. On sait que l'oie et le porc composent la nourriture préférée des petites gens d'Allemagne. M. Huret a rendu visite aux oies et le marché monstre de Friedrichsfeld, où sont débités ces palmipèdes venus de Russie, est pour lui le prétexte d'un reportage sensationnel.

Pourquoi M. Huret n'a-t-il pas mis le même soin à nous parler des théâtres allemands, de la presse berlinoise? Nous savons à peine que l'Allemagne a une littérature. M. Huret a vu des industriels, des banquiers, des commerçants, de gros agriculteurs. N'a-t-il donc jamais rencontré de gens de lettres ? Il nous dit avoir dîné souvent chez des hommes en place, occupant une situation dans leur pays, avoir séjourné à la campagne chez des hobereaux. Ne vous semble-t-il pas qu'une description exacte de ces dîners, du service, du menu, des conversations, aurait pu nous rendre sensible, mieux que n'importe quoi, la différence qu'il y a entre Paris et Berlin? Et quand on est l'hôte d'étrangers, quand on couche chez eux, quand on est mêlé à leur vie, n'y a-t-il pas mille riens, dans la façon de se souhaiter bonne nuit, dans l'allure de la domesticité, qui peuvent éclairer d'un jour nouveau la psychologie d'un peuple ?

Il y a un beau Musée à Berlin, où la sculpture de la Renaissance est de premier ordre, où l'introduction des impressionnistes français a provoqué une affaire retentissante. M. Huret ne nous en parle qu'à propos d'Isidora Duncan, dont il est allé voir l'académie de danse au Grunewald (qu'il orthographie du reste avec persistance Grünewald). Quoi qu'il en soit, la véritable valeur du livre de M. Huret, car elle est considérable, il faut la chercher dans ses *Notes et croquis*, où quelques lignes valent parfois tout un chapitre.

Les Prussiens, avec leurs airs sérieux, avec leur sentiment du devoir, leur conscience, leur vie religieuse si développée, aimeraient à s'amuser comme tout le monde ; mais ils n'ont pas le « don ». Ils organisent leurs plaisirs avec la même méthode, le même ordre que leurs affaires. Pas de spontanéité vraie, pas d'effusion, pas d'exubérance. Leur calme sang du Nord n'a pas besoin de lutter pour rester froid...

Voyez-les danser dans les bals des corporations et des sociétés d'artistes, à la sécession révolutionnaire elle-même ; les jeunes filles pourraient y demeurer seules, sans qu'un mot déplacé ou un souffle dans leurs cheveux vînt les effaroucher. Ou bien, s'ils sont ivres, ils crient avec fureur, et rien au

monde, ni la pudeur, ni la présence des gens ne peuvent retenir leurs mains...

Lisez cette autre notation, où l'atténuation voulue au début laisse toute sa valeur à la conclusion :

J'ai souvent entendu dire par nos compatriotes que tout, en Allemagne, était en façade. Je proteste contre cette trop facile affirmation. Le sérieux, l'application de l'esprit, l'amour du travail, de l'ordre, de la discipline, si profondément inscrits dans le sang de la race, vont plus loin que la façade. Mais ce qui est faux si l'on parle des traits fondamentaux du caractère devient vrai dès que l'on observe les créations de luxe. Comme la richesse est récente, qu'on a voulu éblouir à tout prix et sans attendre, on a, en effet, commencé par la façade. On continua par l'escalier, où tout le monde passe, puis par le vestibule où quelques-uns entrent, puis par les pièces de réception, salon, salle à manger, où quelques autres pénètrent, enfin, on va s'occuper de la chambre à coucher où aucun étranger n'a accès. Si l'Allemand avait le goût du vrai luxe, au lieu de se laisser conduire par son désir d'éblouir et d'étonner, il eût commencé exactement par l'autre bout. Et l'on pourrait depuis longtemps dormir dans de bons lits garnis de draps de toile, de bons oreillers et de couvertures.

Dans son développement trop hâtif, Berlin nous apparaîtra toujours comme une ville américaine. Il faut aller très loin dans la compréhension de la vieille cité pour y retrouver ce qu'y ont mis les bourgeois de Frédéric le Grand et ceux qui prétendaient posséder une civilisation « avant même que vinrent les Hohenzollern » ; pour y démêler l'influence des réfugiés calvinistes français et enfin pour y découvrir les traces presque effacées de ce qu'y avait laissé l'Allemagne classique de la grande époque. Le Berlin d'aujourd'hui, nous dit-on, n'est plus celui d'il y a dix ans. En vingt ans, la ville s'est complètement transformée et d'ici à vingt ans un nouveau bouleversement lui donnera encore une autre figure.

Les Allemands s'ingénient à excuser ces soubresauts. Ils ne veulent pas admettre que ce que l'on constate à Berlin se répète et s'accentue plus ou moins dans d'autres endroits, que l'Allemagne peu à peu se *berlinise* . « Nous subissons une crise de croissance », disent-ils. Mais quand s'arrêtera cette crise ? Quand les destinées de ce pays se fixeront-elles enfin ? Quand saura-t-on en quelle mesure l'Europe doit compter avec lui ? Un soupçon nous vient. Cette « crise de croissance » n'est-elle pas inhérente à la nature même de l'Allemagne? Sa race ne la prédestine-t-elle pas à vivre dans un éternel état de puberté ?

§

Die Pariser. — M. Alfred Bock nous raconte une tragédie de village. Dans un coin de la Hesse, une partie de la population est en lutte ouverte avec le bourgmestre. Jadis ce gros personnage, par des

opérations d'usure, était parvenu à s'approprier tout un domaine boisé, propriété indivise d'une nombreuse famille qu'il avait ainsi plongée dans la misère. Ayant acheté le domaine à vil prix, il l'avait revendu à la commune, réalisant ainsi un bénéfice considérable, presque une fortune. Les malheureux frustrés de leur bien avaient émigré à Paris où, incorporés dans le service de balayage, au bout de nombreuses années ils purent mettre de côté un petit pécule. Les familles s'étaient considérablement accrues et formaient aux environs de la Bastille une véritable petite colonie. Quand vint la guerre franco-allemande, on les expulsa en masse et ils revinrent chez eux, presque riches, dans un pays si pauvre, et décidés, coûte que coûte, à tirer enfin vengeance de l'injustice commise à leur égard. Tout le volume est rempli par le combat sans merci que les « parisiens » livrent au bourgmestre tout-puissant. Entrés au Conseil municipal, ils s'efforcent de ruiner partout son influence et ils n'auront de cesse avant d'avoir réussi à mettre l'un d'eux à la tête du village. Karl Specht, leur futur candidat, incité par sa mère, qui incarne tout l'esprit de haine de la famille, courtise la fille du bourgmestre Wallenfels, et, tout en voulant simuler, son cœur se prend peu à peu aux grâces de la jeune Annegret (Anne-Marguerite). Quand s'ouvre la période électorale, l'opposition entre Specht et Wallenfels se dessine. Dans une scène violente et douloureuse, la jeune fille crache son mépris à la face du bien-aimé. Juliette n'épousera pas Roméo. Les « parisiens » triomphent et, pour le bourgmestre déchu, c'est d'abord la ruine, puis la mort. Jamais plus, cependant, Karl Specht, malgré son triomphe, ne pourra être heureux. Il a perdu la jeune fille qu'il aimait, s'étant laissé prendre au jeu de dupe qu'on lui a fait jouer. Annegret, pauvre, abandonnée de tous, mais orgueilleuse et fière, s'en ira vers la ville, accompagnée d'un pauvre aveugle, compagnon de son enfance, à qui elle servira de soutien.

Ce roman touffu, plein de détails bien observés, rempli d'amusantes anecdotes de villages qui atténuent la gravité du drame, rappelle, par certains côtés, les meilleurs récits d'Auerbach. Le dialecte hessois, du reste assez difficile à comprendre, y est manié avec une grande dextérité. A noter l'amusante façon dont ces frustes gens de village parlent de Paris, tel qu'ils l'ont vu sous le second empire, comme d'un véritable eldorado. Mais il y a, chez l'auteur, dans cet étalage d'admiration, une certaine ironie mal dissimulée.

Memento. — Nous venons de recevoir les deux volumes de lettres de Nietzsche à sa mère et à sa sœur, édités avec beaucoup de soin par le *Insel-Verlag*. Nous en parlerons dans quinze jours. Force nous est aussi d'ajourner l'analyse des deux nouveaux fascicules de *Hyperion*.

Das Theater, dont une livraison-specimen avait paru il y a quelques semaines, vient de publier son premier numéro régulier. Cette belle revue,

qui se vend moitié moins cher que les publications similaires en France, paraîtra dorénavant tous les quinze jours. A signaler : de beaux portraits des interprètes wagnériens de cette année ; un article de M. Ed. Fuchs sur le théâtre dans la caricature avec des reproductions d'Honoré Daumier ; d'autres contributions de Peter Altenberg, Herman Bang, Paul Scheerbarth, etc. Le directeur de la revue est M. Herwarth Walden.

Das literarische Echo consacre presque tout son fascicule du 15 septembre (le dernier de la onzième année) à la littérature scandinave. La Norwège, la Suède, le Danemark, l'Islande et la Finlande y sont pris en considération, en même temps que sont analysés les ouvrages publiés récemment en Allemagne sur les écrivains de ce pays.

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

Waclaw Sieroszewski : *Malvenstwo*. — *Byc albo nie byc*. — *Tulacze* (*Les Exilés*. — *Etre ou ne pas être*. — *Les Sans gîte*), Gebethner i Wolff. — Tadeusz Micinski : *W mrokach zlotego palacu exyli Bazilissa Teofanu* (*Dans l'ombre du palais d'or ou la Basilissa Théophanu*), Gebethner i Sp., 6 cour. — A. Sygietynski : *Maksymilian Gierymski*, Société des Professeurs des Ecoles Supérieures à Lemberg, 4 cour. — A. Potocki : *Portret i krajobraz angielski* (*Le Portrait et le paysage anglais*), ibid., 5 cour. — Memento.

Qu'il me soit permis d'abord de rappeler en quelques mots la carrière littéraire de Waclaw Sieroszewski. Impliqué, à l'âge de dix-huit ans, dans un procès politique retentissant, il fut enfermé avec beaucoup d'autres dans la Citadelle de Varsovie. Là il prit part à une mutinerie des détenus. Grâce à sa jeunesse, la cour martiale lui épargna les honneurs du gibet et l'exila pour de longues années dans les déserts glaciaux de la Sibérie. C'est là, dans un tête-à-tête prolongé avec la nature sauvage et l'homme farouche, que sa vocation lui fut révélée. N'étant muni que d'une instruction et d'une culture sommaires (il se développa depuis intellectuellement, grâce à des efforts incessants et soutenus, jusqu'à devenir une autorité dans les questions ethnographiques), il se mit à écrire avec une sincérité et un art primesautier qu'aucune horreur ne rebutait et que la beauté touchait profondément. Doué d'une sensibilité exquise, dans l'homme qui souffre il vit son frère. Enchaîné par la violence brutale, il se mit d'autant plus ardemment à aimer la liberté. La nature grandiose des régions polaires, l'homme sauvage, les martyrs de la lutte pour la liberté, épaves lamentables rejetées par la haine du gouvernement tsariste en dehors de la vie civilisée — voilà la matière première dans laquelle Sieroszewski pétrit les monuments de son art. Son premier volume, *Sur la lisière de la forêt* (traduit en français par Mme Marya Rakowska), attira sur lui l'attention des lettrés et du public et le fit d'un coup célèbre. Les œuvres qui s'en suivirent : *Chailach*, *le Piège*, *l'Aurore*, *Contes chinois* (traduit en français par M. B. Kozakiewicz), *la Faite*, dont j'ai déjà parlé ici-même, ont accru encore sa notoriété et

lui ont acquis une place d'honneur dans les lettres polonaises. Rendu à l'âge mûr à la vie civilisée et aux siens, il se sentit presque dépaysé dans sa propre patrie. Il lui a fallu des années pour se retremper dans l'air de son pays natal. Mais ni l'exil, ni les souffrances n'ont pu entamer son ardeur et sa foi : la révolution de 1905 le trouva sur la barricade, le drapeau rouge à la main, tout à la lutte. Et après la défaite, ce fut de nouveau la prison, et le bagne la guettant il a dû passer la frontière pour chercher l'abri parmi les siens, cette fois, mais sur le sol autrichien.

De retour de la Sibérie, Sieroszewski essaya un jour de changer de terrain littéraire. Mais les jeux innocents des *Jeunes Pousses* sous le ciel clément de la patrie polonaise ne réussirent pas à retenir longtemps sa curiosité artistique. Et il revint bientôt à la terre lointaine, où s'était écoulée sa jeunesse douloureuse. Même en traitant des sujets plus larges et plus généraux, il place encore ses héros et leurs gestes dans les glaces sibériennes. Tel est le cas des **Epoux**.

Sieroszewski y pose le problème du mariage d'une façon nouvelle et hardie. Deux individus beaux et sains, Stefan et Sophie, se rencontrent — par la volonté de la prétendue justice tsariste — dans le bagne de la Sibérie. Ils se connaissent, ils s'aiment et ils se marient. Les épousailles sont consommées devant la nature, et les rayons tamisés du printemps boréal leur donnent la bénédiction nuptiale. Quel sera le sort du mariage? La solution du problème est profondément pessimiste. L'homme et la femme de notre temps ne sont pas faits pour le bonheur conjugal. Même s'ils sont jeunes et beaux, même s'ils sont unis par la communauté des intérêts moraux les plus chers, même si les tentations du monde civilisé sont loin d'eux, il y aura toujours des motifs suffisants pour amener leur désunion, et, s'ils sont tous les deux francs et honnêtes, la rupture. Ce n'est même pas une incompatibilité des caractères qui les arrachera des bras de l'un de l'autre, c'est celle des sexes. Pour amener ses héros au conflit final, l'auteur ne recourt pas aux dissertations abstraites et ennuyeuses ; il se borne à relater, avec beaucoup d'art et de sentiment, leur vie au jour le jour, leurs froissements de plus en plus fréquents, leurs moments de bonheur de plus en plus rares.

Dans le même volume, Sieroszewski réunit encore deux contes, dont un : **Etre ou ne pas être**, comptera certainement parmi ses plus belles pages. Il y dépeint le martyre angoissant des détenus politiques dans les geôles russes. Les passages où l'auteur raconte la mutinerie des prisonniers, exaspérés et fous, touchent à la tragédie d'une horreur dantesque.

Par contre, les **Sans-Gîte** pâtissent certainement de l'actualité trop « brûlante », à laquelle l'auteur a lié les péripéties de son

drame. Mais les vues de la Sibérie, regardées à travers l'angoisse d'un échappé du bagne, sont pleines de vie et de couleur.

§

Dans son œuvre nouvelle, **Dans l'ombre du palais d'or — Bazilissa Teofanu — tragédie tirée de l'histoire de Byzance au X^e^ siècle**, Tadeusz Micinski — selon ses propres paroles (voir la Préface) — « lutte avant tout, et comme toujours, pour les profondeurs de l'âme humaine, pour le mystère du Moi qui se révèle (cette fois) dans la brillante époque Apocalyptique de la Byzance au sommet de sa puissance ». Ici, ce « mystère du Moi », le poète semble l'incarner dans la figure de l'impératrice Teofanu « que l'histoire a abaissée au rôle d'une vulgaire madame Steinheil » (voir la Préface). Mais quel est le mystère qui se cache sous la beauté fatale de la Bazilissa ? Est-ce l'ennui mortel de l'âme humaine, fille de l'infini, condamnée à l'étroitesse de la prison terrestre ? Est-ce le désir inassouvi de l'amour qui n'est pas de ce monde ? Est-ce le rêve dont un seul moment ne peut être racheté par « tous les trésors de ce monde et de l'autre » ? Bravant la menace du poète dont la pointe est dirigée contre les critiques qui lui reprochent son manque de clarté, j'avoue qu'il est extrêmement difficile, sinon impossible, de se frayer un passage à travers les fourrés de ses symboles. Avec une polyphonie du verbe surprenante, avec une richesse d'images dont l'abondance même dépasse les facultés imaginatives d'un lecteur même très cultivé, Micinski noie l'action de sa tragédie sous une avalanche de symboles qui écrase les héros du drame jusqu'à en faire sortir tous vestiges de la vie humaine. Et devant nos yeux ce n'est qu'un vol et une mêlée constante des ombres dont les gestes nous échappent, dont les paroles restent indéchiffrables. Et — mon Dieu — tout imbus de scepticisme bien moderne que nous sommes, nous nous demandons, parfois, s'il vaut la peine de tenter l'ascension des « cimes abruptes de ce drame » ? Si la beauté du paysage qu'embrassera d'en haut notre vue nous dédommagera des difficultés et de la fatigue de la montée ? Je n'ose pas répondre à ces questions. Mais ce qui est le plus curieux dans le cas de M. Micinski, c'est qu'il atteint le *summum* de son art, quand il reste le plus près de la terre et de la vie, quand il ne se laisse pas emporter dans l'au-delà par le vol tourbillonnant de ses symboles. (Je fus amené à faire la même réflexion, en parlant ici même d'un autre drame de lui, *Kniaz Patiomkin*.) Avec une puissance évocatrice très grande, il sait créer alors des êtres débordants de vie, dont les corps sont pleins d'un sang bien rouge, dont la parole est vivante et le geste bien humain. Hélas ! ce ne sont que des comparses. Tel est le Patriarche, vieillard ascétique et borné, tel est le Grand Eunuch, politicien

sagace, doué d'une volonté de fer avec des ambitions très vastes, tel est l'ex-moine Choerina, cynique, jouisseur et intelligent. Et pendant que ces personnages de second plan viennent et passent devant nous pleins de vie, pétris en chair et en os, doués de tous les vices et de toutes les vertus humains, l'ombre farouche et belle de la Bazilissa plane haut au-dessus de nos têtes, insaisissable, pour se dissoudre bientôt dans les ténèbres du « palais d'or ». Et telle est la justice immanente de l'art que c'est le premier acte de la tragédie, le plus terre à terre et le moins symbolique — malgré la volonté du poète, peut-être — qui donne la vision la plus saisissante de la Byzance, conçue avec la puissance du verbe, la richesse du coloris et le sentiment du style tout à fait remarquables.

§

M. Sygietynski, critique musical et artistique, ainsi qu'un écrivain d'un grand tempérament, fut censé, plus que n'importe quel autre, nous donner une étude approfondie sur la vie et les œuvres du peintre **Maksymilian Gierymski**. Car, au moment où cet artiste, mort prématurément, avec son frère Alexandre et Joseph Chelmonski, menait le combat pour la vérité en l'art, M. Sygietynski, aide de camp fidèle de Stanislas Witkiewicz, bataillait par la plume pour le même idéal dans la revue *Wedrowiec* et ailleurs.

Plus âgé que son frère Alexandre, Maximilien Gierymski quitta de bonne heure sa ville natale (Varsovie) et alla s'installer à Munich, où son talent et sa personnalité lui acquirent bientôt toutes les sympathies. Et jusqu'à la fin de sa vie trop courte (il est mort en 1874 à l'âge de 27 ans) le succès ne l'a jamais abandonné — à l'étranger. A son lit de mort, il fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin ; en Angleterre on s'arrachait ses tableaux. Seul, son pays natal n'a jamais voulu reconnaître sa valeur. C'était le moment où l'académisme théâtral des Lesser et des Gerson régnait en maître et où l'on n'admettait, en outre de la peinture prétendue historique, que des sujets « nationaux », teints d'un idyllisme doucereux. Evidemment « la laideur » des sujets, auxquels se plaisait le talent du peintre, épris surtout de vérité, n'ont pu que lui aliéner le goût douteux de ses compatriotes. Jusqu'à sa mort, il n'a pas su vaincre l'hostilité ou l'indifférence des siens. Et lorsqu'on regarde aujourd'hui ses tableaux qui, dans leur facture et leur composition, nous paraissent presque trop timides, on a peine à comprendre les causes de l'animosité qu'ils ont éveillée. Le goût des marchands et des amateurs força Gierymski à peindre surtout des tableaux où l'on voyait d'élégants cavaliers, vêtus à la mode de la fin du XVIII^e^ siècle, chasser à courre dans un paysage boisé. Mais, pour nous, il restera toujours le poète des sites polonais, des pauvres bourgs couverts

de neige piétinée et boueuse, et de l'épopée lamentable de 1863, à laquelle il a pris part dans sa jeunesse.

M. Sygietynski consacre à l'œuvre de Gierymski des pages enthousiastes. Trop enthousiastes peut-être. Il la regarde toujours avec des yeux émerveillés qui voient pour la première fois la nature à travers une œuvre d'art. L'évolution que l'art de peindre a subie depuis semble lui être totalement inconnue. C'est pourquoi ses jugements sont presque toujours naïfs, et souvent très faux.

§

Je ne dirai que quelques mots sur le **Portrait et le paysage anglais** de M. Antoni Potocki. M. Potocki est un critique littéraire d'un grand talent. Ses « impressions critiques » (car il est un critique impressionniste par excellence) sont écrites presque toujours avec beaucoup de verve et dénotent un goût empreint de la culture française. On ne peut pas en dire autant de M. Potocki en tant que critique artistique. La compréhension de la peinture, le sentiment plastique lui manquent. Cela ne l'empêche nullement de consacrer ses efforts aux recherches sur l'histoire de l'art. Nous n'avons qu'à regretter son erreur, car certainement les qualités littéraires ne sauveront pas son étude sur le *Portrait et le paysage anglais* qui fourmille d'inexactitudes et d'incohérences.

Et pourtant M. Potocki semble avoir la prétention d'avoir écrit sur la peinture anglaise du XVIII^e^ siècle un livre original, « sans attendre que nos voisins nous remplacent dans ce travail ». Je crois que M. Potocki enfonce des portes ouvertes. Car, outre les *Modern Painters* de Ruskin que M. Potocki cite souvent, et *l'Histoire de la peinture au XIX^e^ siècle* de Richard Muther, qu'il semble avoir lue avec beaucoup d'attention, la littérature anglaise et française abonde en monographies et ouvrages généraux consacrés à ce sujet. Est-ce la peine de citer ici les travaux de W. Armstrong, de Chesneau, de Dayot et tant d'autres ?

Au point de vue de la vulgarisation, la monographie de M. Potocki présente aussi des défauts trop grands, pour que la lecture du *Portrait et du paysage anglais* puisse être recommandée aux profanes. Et n'est-ce pas cependant M. Potocki lui-même qui a fait cette observation très judicieuse (voir p. 24) :

L'Anglais, tout en écrivant, en peignant, en étudiant, en faisant de la politique, ne devient pas par cela même que littérateur, peintre, savant ou politicien, mais il reste toujours l'homme tout entier. C'est vraiment un privilège digne et singulier. Par contre, tous ceux qui ne possèdent pas encore ce privilège font en effet le mieux quand ils n'exercent que leur métier...

MEXICO. — En ce temps-ci, la Pologne s'apprête à fêter le centenaire du grand poète national Jules Slowacki. Comme de raison, le gouverne-

ment constitutionnel de M. Stolypine a interdit toute manifestation littéraire à ce propos à Varsovie. Je parlerai dans ma prochaine chronique de la signification de cette fête et des publications qu'elle a déjà provoquées.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES NÉERLANDAISES

Arthur van Schendel : *Minnebrieven van een Portugeesche Non*, Amsterdam, W. Versluys, 1904. — Arthur van Schendel : *Drogon*, Amsterdam, W. Versluys, 1896. — Arthur van Schendel : *Een Zuerver Verliefd*, Amsterdam, W. Versluys 1904. — Arthur van Schendel : *Een Zuerver Verdwaald*, Amsterdam, W. Versluys, 1907. — Arthur van Schendel : *De zeeuwse Jacht*, Amsterdam, W. Versluys, 1908. — P. G. Boutens : *Beatrys*, C. A. J. van Dishoeck, Bussum, 1908. — Karel van de Woestijne : *Janus met het dubbele voorhoofd*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1908. — Memento.

M. Arthur van Schendel est un auteur fort goûté des esprits délicats qui lui donnent une place à part dans la littérature néerlandaise des vingt dernières années, opposant son art au sain mais un peu vulgaire réalisme où se complaisent la plupart de nos prosateurs modernes. En effet, il interprète la réalité autrement qu'ils ne font, et le naturalisme, qui semble si fortement enraciné en Hollande, n'a pas eu prise sur lui.

Son bagage littéraire est jusqu'à présent assez mince. En douze ou treize ans, quatre petits volumes ne comptant pas six cents pages ensemble, c'est tout. Il faut y ajouter une fort belle traduction, d'après l'édition française de 1669, des **Minnebrieven van een Portugeesche Non** (Lettres d'amour d'une religieuse portugaise), précédée d'une *Introduction* qui nous dit en quelques mots la vie de Marianne Alcoforado et le grand succès de ses *lettres*, surtout en France, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle.

En 1896 M. van Schendel débuta par le minuscule roman moyen-âgeux **Drogon**, dont voici à grands traits le contenu. Le jeune Drogon est né sous de mauvais auspices. Le peuple, qui le croit méchant et possédé du démon, le craint et le hait. Cette crainte et cette haine pèsent lourdement sur lui et le rendent farouche. Il aimerait être bon, mais continuellement il se sent poussé au mal et sans relâche l'aveugle destin le poursuit. Or, son frère Amalric, margrave de Saint-Bertin, partant pour la croisade à la suite de saint Louis, plein de confiance en la bonté naturelle et la sagesse de son cadet et ignorant la passion qui sourdement le travaille, laisse sa jeune et appétissante femme à sa garde. Dès lors Drogon ne résiste plus guère au violent désir de posséder sa belle-sœur et, faisant aisément taire sa conscience, il la possède. Mais par ses hésitations et son lâche repentir il cause la mort d'Ermgarde et périt lui-même, victime d'une fatalité... un peu trop visiblement secondée par l'auteur, pour le besoin de sa cause.

Cette idée de la fatalité poussant l'homme au malheur et au crime M. van Schendel l'a reprise huit ans plus tard dans **Een Zwerver verliefd** (1) (Un Vagabond amoureux), et cette fois il a développé le motif avec une pureté à quoi il n'avait pas atteint la première fois. La donnée est à peu près identique. De même que Drogon, Tamalone vit depuis son enfance sous l'incessante menace d'un destin mauvais et de même que lui il a sous sa garde une femme qu'il aime passionnément, Mevena, la fiancée de son ami le capitaine Rogier. Mais, tandis que Drogon se laisse mener au gré de la fatalité que toujours il accuse sans jamais lui opposer une volonté ferme, Tamalone la combat vaillamment, évitant les actes qui menaceraient de le faire succomber, domptant le mouvement de ses sens par le raisonnement et la réflexion, et réussit à vaincre le destin pendant des mois et des mois de cruelles souffrances, jusqu'au moment fatal où, vaincu enfin à son tour, il tue son ami et fait du même coup mourir Mevena. Le sort tragique du rêveur Tamalone nous emplit de pitié. Si lui se juge coupable, nous, c'est à la seule fatalité que nous imputons son malheur. Drogon, au contraire, être veule et lâche, cédant à chacune de ses impulsions mauvaises, demeure criminel à nos yeux et c'est en partie seulement que nous attribuons au destin le mal qu'il fait.

M. van Schendel a donné en 1907 une suite à cette belle histoire du moine Tamalone, sous le titre de **Een Zwerver verdwaald** (Un Vagabond égaré). Et j'avoue que, pour moi, je préférerais presque qu'il ne l'eût pas faite. Pourtant je conçois qu'une fois cet intéressant héros trouvé, il n'ait pu se résoudre à le lâcher aussitôt. Une bien excusable petite vanité d'auteur. A son tour M. van Schendel m'excusera, j'espère, de ne pas suivre Tamalone dans ses nouvelles aventures, si captivantes qu'elles soient en elles-mêmes. J'ai du reste une excellente raison pour ne pas le faire. Après deux lectures attentives le fil de la narration continue à m'échapper et je n'ai réussi à en dégager aucune idée dominante. Cela tient à moi, sans doute, mais un peu aussi, je crois, à la composition chancelante du livre.

Je me hâte d'ajouter, pour ne point paraître ingrat, que de nouveau j'ai été frappé de la beauté de sa langue, devenue plus mûre encore, plus parfaite et plus merveilleusement suggestive, si possible.

Aussi est-ce par la langue tout d'abord que M. van Schendel se distingue avantageusement de la plupart de nos écrivains soi-disant réalistes ou naturalistes, si médiocrement artistes d'habitude. Cette langue est éminemment classique, d'un rythme fort souple et mélo-

(1) L'histoire se passe dans l'Italie du moyen âge, lors des guerres de l'empereur contre le pape. L'auteur ne précise ni le temps ni les lieux. Et cependant, par le seul ton du récit, il sait nous faire vivre continuellement dans ce passé médiéval que si merveilleusement il évoque.

dieux, et richement nuancée, tout en restant d'une étonnante simplicité. Et bien qu'il n'écrive qu'en prose, je n'hésite pas à classer cet auteur parmi nos poètes les plus distingués.

Artiste, M. van Schendel l'est à un rare degré. Il l'est encore en ce sens que sa vision de la réalité est plus intérieure qu'extérieure, et en cet autre sens qu'il bannit de ses contes les détails superflus ou encombrants et les descriptions oiseuses, ne disant que l'essentiel et abandonnant le reste à l'imagination du lecteur.

Faut-il lui en vouloir maintenant de ne pas être en même temps un vigoureux talent dramatique ou épique, ni un puissant visionnaire ? On aurait tort, ce me semble. Bien sûr, nous avons des génies (pas trop) plus grands et plus émouvants, plus largement humains aussi que M. van Schendel ; mais, tel qu'il est, il tient une belle place dans nos lettres comme dans nos cœurs.

Vous dirai-je encore que j'ai longtemps hésité à vous parler de ce poète ? Je lui trouvais je ne sais quoi d'irritant. Je me demandais : à quoi bon ces rêves fragiles, cette recherche d'un beau idéal dont nous n'avons plus que faire, et ces vagues évocations d'un lointain passé, alors que la vie d'à présent est infiniment plus riche et plus intéressante, et que la multiple et complexe et grandiose réalité qui est la nôtre doit tenter davantage l'artiste sérieux et vraiment humain. J'ignore si je me trompais alors, mais je sais bien qu'en relisant ces minuscules volumes je me suis insensiblement laissé gagner au charme exquis qu'ils dégagent, et je crois que tout lecteur avide de beauté le subira comme moi.

Le dernier ouvrage de M. van Schendel : **De Schoone Jacht** (la Belle Chasse) se compose de cinq petits contes qui symbolisent la soif d'amour, amour de l'homme pour la femme, mais aussi de l'homme pour l'enfant. Ce sont d'étranges récits qui se prêtent mal à l'analyse. Le merveilleux y règne et la croyance aux êtres surnaturels qui suivent nos pas et nous influencent tant en bien qu'en mal. Œuvre encore d'un poète idéaliste qui voit la vie à travers un rêve, rêve si beau qu'il perd à devenir réalité. Et cela émeut doucement comme le mélancolique tintement de cloches lointaines un soir d'été à la campagne. Et toujours cette langue si pure et si musicale, un peu trop simple parfois, si je puis dire, parce que çà et là on s'aperçoit que cette simplicité est voulue.

§

Après vous avoir parlé si longuement de M. van Schendel (et encore n'ai-je dit que la moitié de ce que j'avais à dire), je ne pourrai, à mon regret, que brièvement m'arrêter aux deux autres poètes nommés dans le sommaire de cet article. Ce n'est, du reste, pas la première fois que je les signale à votre attention.

La littérature néerlandaise d'aujourd'hui ne compte pas de poète

plus mélodieux, plus exquis, plus vraiment poète que M. P.-C. Boutens. Dans **Beatrijs**, son plus récent poème (un grand succès puisque, au bout de quelques mois, les deux premières éditions furent complètement épuisées), il nous conte, avec une émouvante simplicité, en quatre-vingt-quinze strophes de quatre vers, la légende bien connue de sœur Béatrice. Cette légende a, si je ne me trompe, été rimée pour la première fois, et sous le même titre, en moyen-néerlandais par un poète anonyme du XIV^e^ siècle, lequel en fit un chef-d'œuvre de sain réalisme à la fois et de naïve dévotion.

M. Boutens s'est écarté sensiblement de la vieille légende et j'incline à croire que son poème, si beau pourtant et d'un rythme si harmonieux et si suggestif, y a perdu quelque chose. Il en a supprimé presque toute réalité. De la femme très vivante et passionnée, livrant son corps au péché, sans que sa pureté intérieure en soit altérée, telle que nous la montre le poète du moyen âge, il a fait une douce et timide jeune fille, qui s'en va du couvent, il est vrai, après avoir déposé aux pieds de la Vierge sa robe et ses clefs, pour suivre un beau chevalier, et qui, revenue, voit que Marie a pris sa place durant son absence, mais dont il évite soigneusement de nous dire les aventures et les cruels déboires. A la comparaison cela fait l'impression d'un vide regrettable. Mais n'insistons pas, puisqu'il y a tant à admirer dans cette *Béatrice* du poète moderne.

§

M. Karel van de Woestyne, dont nous avons admiré l'an dernier l'œuvre poétique, se révèle dans cet ouvrage au titre caractéristique, **Janus met het dubbele voorhoofd** (Janus bifrons), un non moins remarquable prosateur.

Cet artiste raffiné, décadent, nourri des classiques, mélange de renaissancisme et de modernisme, doit se sentir quelque peu dépaysé parmi ses compatriotes, les robustes et sensuels conteurs de Flandre, vivant tout près de la nature. Il est plus français — ou, si l'on préfère, plus européen — que flamand, en dépit de sa langue, et je lui trouve de grandes affinités avec Heine et davantage encore avec Laforgue, le Laforgue surtout des *Moralités légendaires*. C'est le même sensitivisme, la même mélancolique ironie, le même pessimisme souriant et sceptique. Ajoutez que sa prose est loin d'être simple, sentant plutôt la recherche, mais très littéraire, très originale aussi et hautement artistique, et vous comprendrez que M. van de Woestijne a plus de chance d'être compris et goûté des Hollandais, peuple plus cultivé, que des Flamands.

Je puis m'épargner la peine d'analyser ici les nouvelles qui composent *Janus au double front*, les fables vous étant suffisamment connues. Ce qui est nouveau et intéressant, c'est la façon personnelle dont l'auteur les a interprétées.

La nouvelle qui ouvre le volume est intitulée *Roméo ou l'amant de l'amour*. De l'ardent amoureux de Shakespeare le poète moderne fait un être exalté, un rêveur qui aime, non pas la douce Juliette (pas plus qu'il n'aimait la coquette et dure Rosaline), mais l'amour même et ses propres rêves. A plus d'un titre, on peut rapprocher cette nouvelle du *Hamlet* de Laforgue.

Dans *la Femme de Candaule*, il symbolise la lutte entre l'amour spirituel, platonique, et l'amour sensuel, dans quoi la victoire échoit au dernier. Ici surtout la note ironique domine. L'honnête recit d'Hérodote est devenu une fantaisie d'une vérité poignante.

Les Pourceaux de Circé, une variation sur la fable célèbre de l'*Odyssée*, font ressortir la différence fatale, aux conséquences souvent tragiques, entre l'amour de la femme et celui de l'homme, le mâle, le pourceau.

Dans *Barbe-Bleue ou la claire compréhension*, nous voyons Barbe-Bleue tuer l'une après l'autre ses sept femmes Superbia, Avaritia, Luxuria, Invidia, Pigritia, Intemperentia et Ira, c'est-à-dire les sept péchés capitaux. Mais l'impossibilité où est l'homme de vivre sans péché et de jouir du bonheur pur le fait bientôt mourir à son tour.

La dernière nouvelle du volume, et la plus belle à mon gré, s'appelle *Christophore*. Le ton ici se hausse à la noble gravité. Christophore, c'est l'homme sérieux et sincère à la recherche d'un Pouvoir qui le guide et le protège. Notre conteur s'est écarté de la vieille légende en ce sens que le géant ne porte pas (comme son nom, pourtant, l'indique) l'Enfant Jésus à travers la rivière (dont l'auteur fait la Lis), mais le passe dans sa barque. Il ne le porte que de la rive à sa cabane. La description des bords de la Lis est d'une grande beauté et donne à cette nouvelle un charme extrême.

Disons, pour être complet, que le livre contient en outre *Trois paraboles sentimentales*, d'une note mélancolique et tant soit peu sceptique.

Memento. — Naguère M. Willem Royaards et sa troupe « Het Tooneel » ont représenté à Amsterdam *On ne badine pas avec l'amour*, dans la traduction hollandaise, mise au point d'après le texte original par M. J.-N. van Hall, du regretté van Hamel. Ce qu'il y a de remarquable dans cette représentation, c'est que pour la première fois la pièce a été donnée entière, telle que Musset l'écrivit, et non telle qu'on l'arrangea pour la scène. Le grand succès a pleinement justifié la belle tentative de M. Royaards.

H. MESSET.

LETTRES SCANDINAVES

Jacques de Coussange : *La Norvège littéraire*, Paris, Louis Michaud, 2 fr. — Johan Frederik Vinsnes : *Speilet (le Miroir)*, Gyldendal. — Andreas Haukland

Gunnar Rabens Ægteskab (*le Ménage de Gunnar Raben*), Gyldendal. — Peter Egge : *Lænken* (*la Chaîne*), Gyldendal. — Thomas Krag : *Tubal den fredløse* (*Tubal le proscrit*), Gyldendal.

Que sait-on, en France, de **la Norvège littéraire ?** Bien des admirateurs d'Ibsen l'ignorent presque totalement, et les rares auteurs qu'un petit nombre de traductions, généralement mauvaises, leur permettrait d'apprécier sont tous beaucoup plus récents que lui. Ou presque tous : on peut connaître en français Bjœrnson, auteur dramatique, et deux ou trois romans de Jonas Lie — deux contemporains d'Ibsen. Qu'était la littérature en Norvège au milieu du siècle dernier, quels étaient les auteurs, le public, les conceptions, les œuvres ? Un lecteur français ne peut le savoir dans sa langue : pour lui, il a existé une littérature suédoise et une littérature danoise seulement, et c'est le trio Ibsen-Lie-Bjœrnson qui a créé la littérature norvégienne.

Johan Bojer, dans une lettre à Jacques de Coussange, placée en tête de *la Norvège littéraire*, prétend qu'Ibsen se dresse comme une haute montagne sombre, qui nous cache la littérature norvégienne, obstrue le passage pour qui voudrait y pénétrer. Je crois que Bojer se trompe sur notre curiosité. Ibsen, tout au contraire, a attiré notre attention sur son pays, et s'il l'a sans doute tout d'abord accaparée pour son œuvre, nous avons tout de même fini par apercevoir quelques-uns des écrivains de sa génération ou qui lui ont succédé en Norvège, et il est probable que, sans lui, il y aurait moins encore d'écrivains norvégiens récents traduits que nous n'en avons. Alex. Kjelland, par exemple, que Bojer préfère à Ibsen, et qui certes méritait d'être traduit, le serait certainement s'il écrivait aujourd'hui : il ne l'a pas été parce qu'il a cessé d'écrire lorsque le nom d'Ibsen commençait seulement à se répandre en France.

Nous savons donc enfin qu'il existe une littérature norvégienne. On lit peu, mais on peut lire en français des pièces de Bjœrnson et de Gunnar Heiberg, des romans de Jonas Lie et de Knut Hamsun. Les romans de Johan Bojer ont du succès. Mais tout cela est épars. Est-ce tout ? Qui sont ces écrivains, quelle est, dans son ensemble, leur œuvre dont nous ne connaissons que peu de volumes ? Et qu'y avait-il avant eux, et avant Ibsen ? Car c'est encore le désir de mieux connaître Ibsen qui fait sentir le besoin d'une histoire de la littérature norvégienne.

La Norvège littéraire n'est malheureusement pas cela. C'est une anthologie des principaux écrivains norvégiens au XIX^e^ siècle. Le livre est naturellement précédé d'une préface historique élémentaire, mais précise, et comprend des biographies suffisantes et claires. Les traductions des morceaux, généralement bien choisis, sont fidèles,

même presque littérales. En somme, c'est un livre renseignant, utile, consciencieux, dont il convient de remercier l'auteur.

Mais je n'aime pas, je l'avoue, les anthologies. Des fragments, ou des poèmes courts, isolés ne me donnent pas l'illusion de la connaissance d'une œuvre, d'un auteur. Et lorsqu'il s'agit de traductions, les fragments traduits étant par là encore diminués, affaiblis, que reste-t-il? Au moins faudrait-il des extraits nombreux et amples. Mais comment faire avec 220 pages pour quatorze auteurs, avec les préfaces, les biographies, et les illustrations, nombreuses et intéressantes, que j'allais oublier? Car il fallait sans doute rester dans les limites déterminées par la collection dont le volume fait partie. Il me semble cependant qu'on aurait pu supprimer Petter Dass, et se limiter ainsi strictement au XIX^e^ siècle, ce qui aurait donné de la place pour Gunnar Heiberg, et qu'il était inutile de consacrer un tiers du volume à Ibsen.

Et surtout, je crois qu'une histoire de la littérature norvégienne, même si elle n'était guère qu'un résumé de l'ouvrage de Henrik Jæger, serait à la fois plus instructive et plus agréable à lire qu'une anthologie.

§

Les générations se suivent et ne se ressemblent pas ; pourtant, chacun reproduit quelque trait de ses ascendants, mais deux frères peuvent en quelque sorte choisir parmi les dispositions ancestrales et présenter les caractères les plus différents, et des qualités communes peuvent produire, les circonstances changeant, les effets les plus variés. M. Johan Frederik Vinsnes a étudié ces variations. **Le Miroir** apporté en dot, autrefois, par la première ancêtre qu'il fait vivre à nos yeux, est le seul personnage constamment présent dans ce gros volume. Il n'y joue d'ailleurs, qu'on se rassure, le rôle de nulle « croix de ma mère ». Il n'a pas, pour les descendants de sa première propriétaire, un caractère mystique et sacré. Il est là pour nous rappeler, à nous lecteurs, la continuité des quatre générations dont l'histoire est contée. Car les descendants n'ont eux-mêmes que vaguement, et rarement, le sentiment de cette continuité. L'histoire de chacun est, et leur apparaît surtout comme absolument personnelle et distincte. C'est pour l'historien seulement que les nouveaux évoquent le souvenir des anciens, et l'auteur, historien de cette famille, a la discrétion de ne pas faire valoir la variété et la subtilité de ses combinaisons.

Naturellement, l'histoire des derniers descendants, deux frères, occupe à elle seule la plus grande partie du volume. Elle pourrait être séparée de ce qui précède et se laisserait lire avec plaisir. L'art de M. Vinsnes a été de faire que la connaissance du passé nous ren-

dît plus intimement intéressante l'histoire des deux frères et de la femme qu'ils aiment tous deux, sans que ce passé intervînt dans l'action ni dans le récit. C'était là une tentative originale, où l'auteur a réussi, sans prétendre nous exposer, ni même nous insinuer aucune thèse sur l'hérédité.

Multiple est la difficulté d'un pareil ouvrage, et son intérêt. L'auteur, outre sa préoccupation principale de combiner diversement les tendances psychologiques dominantes d'une famille, a dû indiquer des variations d'attitude d'un autre ordre, selon les époques, et il a tenu compte, en effet, de certains changements dans les mœurs norvégiennes, et introduit quelques personnages pittoresques, qui portent leur date. Mais il ne me semble pas qu'à cet égard il ait suffisamment marqué cette évolution générale dans la psychologie même de ses personnages.

§

M. Andreas Haukland nous avait habitués à des paysages de solitude et à des personnages très frustes et de peu de paroles. Cette fois, **le Ménage de Gunnar Raben** se compose d'une fille de riches cultivateurs et d'un architecte. Nous sommes transportés à la ville, et même à l'étranger, — à Copenhague. Nous n'y assistons d'ailleurs qu'à des incidents en eux-mêmes banals de vie quotidienne et les deux époux, tous deux d'origine paysanne, s'expriment peu. Ils mènent côte à côte chacun sa vie individuelle, la femme dépaysée, et voyant, impuissante, qu'il se détache d'elle, et le mari, qui voudrait être tout à son art, et sentant comme une gêne le reproche muet de cette affection. Il n'y a pas plus de place dans ce roman purement psychologique pour des descriptions que pour du récit ou du dialogue. Et l'auteur ne se livre pas davantage à des analyses de caractère et de sentiment, non plus qu'il ne nous développe l'idée exprimée par cette très simple histoire : l'opposition entre l'égoïsme sentimental et matériel de la femme, et l'idéalisme égoïste de l'homme. Il se contente de faire vivre les deux époux sous nos yeux. A quoi donc recourt-il ? Il est avant tout un descriptif, et sa manière consiste, le plus souvent, à décrire ces conversations muettes, toutes de gestes et de sensations, si fréquentes dans la vie commune, où la pensée intime, consciente ou non, se révèle bien mieux que les paroles. M. Haukland se montre observateur minutieux et pénétrant, et son procédé s'adapte parfaitement à son sujet et au caractère de ses personnages.

§

Ibsen a montré avec prédilection les malheurs que cause à lui-même et aux autres tout homme qui ne cède pas à la vocation de son amour, et il n'a jamais varié sur ce point, de Sigurd, dans *les*

Guerriers à Helgeland, à John Gabriel Borkman. Il semblerait que M. Peter Egge, dans **la Chaîne**, a repris, sans la même sévérité, le même sujet, car son héros, Frithiof Frenger, leader socialiste, sacrifie délibérément à son ambition idéaliste un amour profond et partagé. Mais l'idée de M. Peter Egge est tout autre. L'amour de Frithiof Frenger ne l'empêchera pas, finalement, de se consacrer à la propagande pour son idéal, et de trouver chez lui un intérieur agréable et une femme en qui il sent à la fois de l'affection pour sa personne et de la sympathie pour son œuvre. Sans doute, il lui faudra plusieurs années pour en arriver là, et les années d'épreuves du ménage, qui sont l'objet du roman, seront très dures, au point que tout, idéal et bonheur privé, sembleront bien près de sombrer. Mais l'amour ancien est présenté ici comme la cause seulement indirecte de ces épreuves. La cause directe est l'imparfaite franchise de Frithiof Frenger à l'égard de sa femme. Il ne lui ment pas, ne lui dit même pas qu'il l'aime en lui proposant le mariage, bien qu'il ait pour elle une réelle affection, son caractère est d'une rare loyauté ; mais elle l'aime, et doit naturellement supposer chez lui un sentiment aussi exclusif et aussi absolu, et il ne la détrompe pas. Cela suffit pour établir entre eux une situation fausse, d'où découle leur malheur commun. Une période nouvelle et heureuse ne pourra commencer pour eux que lorsque le malheur même, et des circonstances favorables lui auront donné le courage de la franchise, et auront ainsi rétabli entre les époux les rapports de confiance mutuelle parfaite, condition du bonheur de tous deux et de l'épanouissement des forces de l'homme.

A raconter ainsi un roman psychologique, où s'affirme une croyance morale, on donne presque nécessairement l'impression d'une œuvre didactique et sèche. Didactique, l'œuvre de M. Peter Egge l'est certes : les rares personnages secondaires, si réels et personnels soient-ils, ne sont évidemment là que pour aider à mettre l'idée en évidence, et l'auteur se soucie peu de préparer les événements dont il a besoin pour l'illustrer. L'affirmation morale est voulue. Mais l'œuvre n'est pas pour cela sèche ou abstraite. L'auteur ne prêche pas, et ses personnages ne sont pas des fantoches, il sait les rendre naturels et vivants, tout en marquant avec netteté les traits essentiels de leurs caractères, que le cours de la vie insensiblement modifie.

§

Le nouveau volume de M. Thomas Krag, **Tubal le proscrit**, comprend cinq nouvelles sur des êtres médiocres, maniaques ou de volonté faible, — tous gens de grandes villes, ou transplantés dans de grandes villes où ils se sentent dépaysés et solitaires. Ils sont veules, ils errent par les rues, surtout la nuit, ils se laissent duper

avec une prodigieuse naïveté, ils peuvent commettre des crimes subitement, sous l'empire d'une impression instantanée. Différents d'origine, de culture, d'intelligence, ils ont un trait commun : ils sont des solitaires, ne sont pas rattachés à la vie générale. Il est singulier que M. Thomas Krag ait donné à la plupart de ces histoires la forme de récits par leurs tristes héros. Cette forme, toujours un peu factice, l'est plus encore lorsqu'il s'agit de gens qui ne sentent certainement pas le besoin de se raconter, de se faire comprendre. Mais les ombres nocturnes qu'il a brossées sont curieuses. Dans « Stefan Jœrn », chastement amoureux d'une jeune ouvrière en train de devenir cocote, et dans « la Fille aux rats », il y a plus de nuit que d'ombres, et par moments des oppositions lugubres d'ombres noires et de lumières crues.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Josef Kaizl : *Z mého zivota*, Prague, Jos. R. Vilimek. — Josef Branis : *Svata Koruna*, Prague, Spolecnost pratel starozitnosti ceskych. — Adolf Wenig : *Vènec prasskych povesti*, et *Certowiny*, Prague, F. Topic. — Emanuel z Lesehradu : *Sny a Bolesti*, Prague, Jos. Springer. — Memento.

Lorsque, voici une quinzaine d'années, le maître Vojtech Hynais acheva du prince Georges de Lobkowitz ce calme portrait symphonique où le teint florissant et couperosé de l'homme d'Etat débonnaire s'éclaire si bien au voisinage, cherché avec tant de raffinement, d'une tenture Empire aux verts délicats et d'une commode d'acajou aux poignées de cuivre fondu, j'eus l'occasion d'entendre le vieux paysagiste Marak bougonner et, pressé d'émettre les raisons de son mécontentement, déclarer qu'un tel arrangement convenait peut-être dans le boudoir d'une cocote, mais assurément pas dans le cabinet du Grand Maréchal de Bohême! Qu'eût dit le brave homme à la lecture du premier volume de ces **Mémoires de Josef Kaizl**, le ministre des finances autrichien, le savant auteur du gros traité en deux tomes de *la Science financière* et du si important recueil de discussions avec le Prof. Masaryk, intitulé *Questions tchèques?* Ces *Mémoires* débutent en effet par un frais journal de jeune homme, où sont consignés toutes ses velléités amoureuses et même les épisodes naïfs et touchants, les continuelles alternatives de brouilles et de raccommodements de ce qu'on eût appelé jadis, dans nos internats congréganistes, ses « amitiés particulières », un jour pour Voldricky, le lendemain pour Karel Paul, le surlendemain pour Maly. Au milieu de tout cela, qui est charmant de grâce juvénile, un refrain obstiné : puissé-je devenir un grand homme et dignement servir ma patrie! Et cela fut.

Les Tchèques sont reconnaissants à Kaizl d'avoir été le premier des

leurs, devant qui se soient ouvertes enfin les portes d'un Ministère autrichien. C'était le 7 mars 1898. Il mourait à son poste en 1901. Pour mieux comprendre la valeur d'un pareil fait aux yeux de ses compatriotes, il faut bien se dire qu'à l'heure qu'il est, aucun ambassadeur par exemple d'Autriche-Hongrie n'a encore jamais été un Slave, autre que polonais, et que ces postes ont été réservés jusqu'ici presque exclusivement à des représentants des familles aristocratiques autrichiennes et peut-être encore plus souvent hongroises. Ces ambassades sont du reste, comme on le sait, soucieuses des intérêts du madyarisme autant que de ceux de l'Autriche. Surtout pas moins.

Le célèbre économiste Joseph Kaizl est né à Volyne, dans le sud de la Bohême, le 10 juillet 1854. Son journal commence, ou du moins ce qu'on nous en donne ici, le 3 octobre 1868. Le jeune homme étudiait alors à Litomyschl. On le suit avec une bienveillance amusée d'abord, puis avec un vif intérêt, à travers les diverses étapes de son éducation et dans ses premiers voyages, à commencer par celui de vacances au Salzkammergut (1870). Il n'y a encore aucun sens du pittoresque et je doute un peu qu'il l'ait jamais acquis : cependant, il rencontrera maintes fois le détail typique, plus tard, sous l'empreinte des circonstances. Le volume s'achève en 1879, au moment où il revient du service militaire et où il est en possession du droit (*venia legendi*) de donner à l'Université tchèque un cours d'économie politique. Ce à quoi des Français trouveraient certainement le plus de plaisir dans ce copieux volume, d'une lecture si agréable, serait sans doute le récit des deux années de Strassbourg, où le premier livre du jeune homme, un essai sur *la Lutte pour la réforme et la liberté industrielles en Bavière, de 1799 à 1868*, lui vaut le prix de l'Université, et de sa petite fugue à Paris, du 24 mars au 12 avril 1877. Il n'en revient pas de la cuisine exquise, de l'élégance des femmes, de la laideur des hommes et de la mauvaise tenue des soldats. Je croyais bien être le seul voyageur à pousser la minutie de la documentation jusqu'à copier des inscriptions dans des pissoirs ! Celles que Kaizl rapporte, dans une lettre de Strasbourg à son oncle, prouvent que ce travailleur consciencieux ne néglige aucun moyen d'information. Et je pense de nouveau au père Marak !

Mais les pages les plus saillantes, à mon goût, sont celles où il raconte son volontariat à Prague, puis son appel sous les armes en Slavonie, du 5 octobre au 20 décembre 1878, au moment de l'occupation de la Bosnie. C'est là qu'il devient peintre inconsciemment et je n'oublierai plus ces pluies torrentielles, ces boues des plaines de la Save débordée, ces routes en fondrières où des milliers de corbeaux s'abattent sur les charognes de chevaux, ces hideuses nuées de Juifs abattues, elles, sur l'armée et, après ces tableaux à la Schreyer et à la Grigoresco, cette intense joie des soldats, crottés jusqu'à l'échine,

à la minute de leur délivrance et des fanfares du licenciement, lorsqu'ils sentent enfin sous leurs pas le ferme sol autrichien et retrouvent des aspects de paysages plus humains.

Joseph Kaizl est le type parfait de ces acharnés travailleurs tchéco-slovaques (si touchants surtout en Hongrie où le dilemme leur est imposé par l'Etat de se madyariser ou de n'atteindre a aucun titre universitaire), qui arrivent à tout, à force de conscience et de probité. En Bohême, où, grâce à Dieu, cette intelligente race slave est enfin réintégrée sinon dans la plupart de ses droits, au moins dans celui de s'instruire en sa langue, le degré de culture artistique littéraire, auquel elle arrive, surpasse celui de toutes les autres nations de l'empire. Il faut suivre Kaizl dans ses efforts pour s'assimiler quatre langues étrangères, et se tenir au courant de cinq littératures. Et cependant ce ministre des finances si probe, si sérieux, risque bien de rester désormais dans notre mémoire avant tout l'étudiant d'une si affectueuse sensibilité, qui se sent « orphelin » quand il se brouille avec Voldricky, ou le petit soldat de Bosna-Brod, qui, à l'intendance, a pour la première fois l'occasion de faire de l'économie politique pratique et note mélancoliquement : c'est la méthode classique, où il importe que les livres soient en règle, sans qu'on se soucie une minute de ce dont manque la troupe.

Ce qui nous plaît aussi, c'est que, au moment où nous quittons ce jeune professeur de vingt-cinq ans, il a conservé toute l'aménité et la simplicité de son caractère et aussi du style de sa jeunesse : c'est mieux écrit, c'est plus complet, mais ce sont les mêmes tournures, les mêmes habitudes, les mêmes tics. Nous attendons le volume suivant avec impatience; ce sera celui du grand amour et du mariage de cet homme passionné, qui mit un tel soin à se garer de son tempérament et à se défendre des amours de rencontre, celui aussi des grands travaux de l'homme politique et de l'économiste, qui l'imposeront au ministère. Cette publication, enrichie d'une quantité de portraits, fait le plus grand honneur à M. Zdenek Tobolka, dont la sobre intervention annotatrice, les résumés si bien établis et la courte introduction ont ce caractère d'autorité décisive, qui juge toute phrase inutile et laisse le document qu'il produit parler pour lui-même.

Un échantillon typique des belles études archéologiques, publiées par la Société des amis des antiquités tchèques, sur les travaux de laquelle j'ai déjà attiré votre attention, est la monographie, vraiment modèle, publiée par M. Jos Branis, de Budejovice, sur le monastère de Cisterciens **Svata Koruna**. Il fut fondé en 1263, sur la Vltava, aux abords montagneux de la Sumava, par Premysl II, pour empêcher la trop grande extension des domaines seigneuriaux, et on l'appela, de la Sainte Couronne, parce que saint Louis, roi de France, lui en avait accordé une épine, qui y fut religieusement conservée. La

filiation du monastère bohême à Citeaux, qui est de 1098, se fait par Sainte-Croix(1133) et Morimond (1115). Il va sans dire que, saccagé par les hussites, ce monument historique n'eut encore point tant à en souffrir que des déprédations des modernes barbares. Après avoir essayé vainement d'y implanter diverses industries (une blanchisserie, une fabrique de crayons, puis d'allumettes), on laisse, depuis 1901, à l'abandon cette noble demeure pleine encore, malgré l'incendie de 1854, de débris d'architecture d'un haut intérêt. Une somptueuse allée de tilleuls conduisait à la porte du couvent, il n'en reste plus qu'un très vieux, au tronc fendu, serré par des cercles de fer et dont les feuilles ont plus que d'ordinaire envie de se rouler en petits capuchons : une inscription latine nous apprend que c'est en souvenir des moines qui y furent pendus par les soldats de Zizka. Quant aux quelques belles œuvres d'art, issues de ce couvent, exprimons une fois de plus notre regret de l'indifférence des artistes tchèques à l'égard des œuvres de l'ancienne école bohême. Les photographies d'œuvres telles que la madone de Svata Koruna, les fresques de la chapelle Saint-Jean à Jindrichuv Hradec, celles de Kutna Hora et de Karluv Tyn, avant la restauration, devraient se trouver partout dans le commerce. Quant à celles du cloître d'Emmaüs elles égalent en intérêt le *Chiostro verde* florentin. Qui songe à en aller consulter les reproductions dans les travaux spéciaux des archéologues, fussent-ils aussi bien faits et aussi richement illustrés que la monographie de M. J. Branis ?

A qui, voulant faire un séjour à Prague surtout pour en bien respirer, pendant qu'il en est encore temps, le charme capiteux de vieille ville fabuleuse, me demanderait de lui conseiller une lecture aisée, et point enchevêtrée de dissertations savantes, je proposerais la **Guirlande de légendes pragoises** de M. Adolf Wenig, illustrée par M. Mikulas Ales, avec le spécial et poétique humour tchèque qui le caractérise. On y apprendra comment fut jetée bas par l'orage la tour que, à Vysehrad, Neklan, fils de Kresomysl, avait recouverte d'un toit d'or ; comment un cerf, chassé par le roi saint Vaclav, se déroba en faisant jaillir de son pied une source miraculeuse, longtemps célèbre aux portes de Prague ; comment une autre aventure de chasse amena Boleslav le pieux à fonder, au-dessus du défilé de Sarka, une chapelle dédiée à saint Matthieu, dont l'intervention l'avait sauvé de la fureur d'un ours ; comment le roi Oldrich institua l'usage de manger l'oie rôtie à la fête annuelle de la ville ; comment et dans quel attirail un templier décapité, mort sans confession, apparaît tous les vendredis, portant sa tête entre les mains, et parcourt les rues de Prague ; comment un invincible chevalier fut tué en passant sous la tour du pont par une pierre branlante, que les ébats d'un corbeau détachèrent ; comment l'homme de fer, qui apparaît tous les

cent ans dans la maison Platner, ne pourra être desenchanté qu'à la rencontre d'une jeune fille qui, laissée tête à tête avec lui, saura prononcer une certaine formule; comment le diable s'engagea comme cuisinier au couvent d'Emmaüs et comment les moines y furent bientôt déroutés par la gourmandise; comment le rabbin Lev ben Bezabel, qui vivait sous Rudolf II, avait fabriqué un homme, qu'il fut obligé d'anéantir tant il était fou.. Et bien d'autres merveilleuses choses encore vous seront révélées sur la maison de Faust et son escalier enchanté aussi bien que sur quelques autres maisons, dont l'enseigne bizarre et anecdotique existe encore aujourd'hui.

Et si vous avez été mis en goût, M. Adolf Wenig vous racontera encore un plein volume des **Diableries** les plus populaires en Bohême, toujours écrites aussi brièvement, sobrement et surtout malicieusement. Cette fois c'est son frère Josef, dessinateur agréable et narquois, qui s'est chargé d'illustrer ou plutôt de décorer, comme il convient, en noir et rouge sur blanc, le volume où, neuf fois de suite, un diable aussi peu malin que bon enfant se laisse duper par les braves gens, dont il convoitait l'âme pour son digne enfer. Histoires du moyen âge de toutes les vieilles villes, mais où se retrouve le tour d'esprit spécial à la race. Une synthèse musicale de ces contes nous restera, en le petit opéra, si amusant, que Dvorak a tiré de la légende de Katscha, la furonne, qui mit le désarroi même en enfer et où lui, c'est le cas de le dire, a mis un tel diable au corps. Dans le livre de M. Wenig, en revanche, il y a l'histoire d'un garçon qui prit du service en enfer et envers qui les diables se comportèrent d'une façon infiniment plus charmante que les patrons ordinaires. Heureux les enfants tchèques! ils n'ont ni à avoir peur de l'enfer, ni à se priver des gentilles histoires du bon vieux temps, et plus ils deviennent des hommes sérieux et comme on dit là-bas « réalistes », moins ils songent à partir en guerre contre le legs de traditions et d'histoires d'un passé de gloire dont la légende est la fleur.

Signé Emanuel de Leschead, ce qui doit être un pseudonyme, m'arrive, sous le titre de **Rêves et peines**, le petit volume délicat où s'épanche une âme de poète, de poète qui a pris lui aussi le sage parti de mettre en très petits vers ses grandes douleurs non seulement, mais son amour de la campagne, de la musique et jusqu'à ses notes de voyage. Trois subdivisions : *Quand les roses fleurissent*, *Cantilènes des rêves et des parfums* et *Mélancolies*, et voici nouée la frêle petite gerbe des années 1903 à 1908. Emotions éprouvées dans le « chemin creux », où le jeune citadin se retrouve délicieusement enfant, voluptés dans les bras de l'aimée, subtil écho des musiques de Grieg et de Chopin, dont il va chercher la tombe au Père Lachaise, pèlerinage à Nuremberg, qui lui apparaît telle qu'une vieille xylographie et où il lui semble « être dans un conte », à Bruges dont

les clochers égrènent de continuels *ave maria;* évocation en six vers du tohu-bohu de Paris « en effréné mélange du beau et du laid, du chic et du vulgaire, refrains de Montmartre et grand air d'opéra, odeur d'absinthe et amour des grisettes, Louvre et bal Tabarin, le royaume de la coquetterie, puis Notre-Dame et la Morgue », tout cela vaut par une certaine mièvrerie, triste et fine, quelque chose de frileux, de passionné et de discret. Voyez surtout la douce et musicale monotonie toute sur les rimes en *ici* (*itsi*) de la piècette exquise, intitulée *Campagne* (*Venkov*).

Memento. — Des *Narodni Listy*, l'excellent organe de la vie politique tchèque, le plus ancien et le premier journal slave de la Monarchie (interdit aux Slovaques de Hongrie, naturellement), M. Geneck Zibrt, bibliothécaire du Musée national, devrait bien extraire et réunir en volume les si curieuses chroniques où, sous le titre, *Maintenant et jadis*, il tire des vieux livres, calendriers, archives, les plus étranges miscellanées : des recettes de cuisine ; les prescriptions militaires sur la barbe et les cheveux en l'an 1793; l'opinion d'un théologien d'il y a trois siècles sur l'imposante question de savoir si Eve, à la résurrection, devra rendre sa côte à Adam ; l'appel de soldat, en 1627, au service de la Contre-Réformation ; les témoignages d'enthousiasme à l'adresse de l'Archiduc Charles en 1805; les pratiques des chasseurs et braconniers au xvme siècle. Et de temps en temps de beaux feuilletons sur telle ou telle curiosité d'histoire ou d'archéologie.

Dilo. La nouvelle rédaction s'attache à établir de fermes liens entre les artistes de toutes les provinces et régions slaves d'Autriche-Hongrie.

Volné Smery. Un magnifique numéro consacré à l'Art japonais, dû à la plume compétente de M. Arnost Hofbauer.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Le Prétendu suicide de Gérard de Nerval. — Ernest Reyer, qui avait beaucoup connu Gérard de Nerval, me disait naguère, avec une grande persuasion : « Gérard ne s'est pas suicidé. *On l'a pendu.* »

Je n'avais, je dois le dire, pas beaucoup ajouté foi à cette affirmation que Reyer ne prenait pas la peine de soutenir d'une façon plus précise. Et je considérai un peu comme une légende cette opinion, que plusieurs avaient aussi partagée, dans le temps. Pourquoi aurait-on tué Gérard de Nerval? me disais-je, après bien des gens. Il était pauvre, et l'on ne peut croire, d'autre part, à une vengeance personnelle. Toutefois, en feuilletant la collection du *Charivari*, j'ai trouvé, parmi des souvenirs sur Méry, qui fut le collaborateur de Reyer, voilà plus d'un demi-siècle, et l'ami très intime de Gérard de Nerval, une anecdote curieuse et qui corrobore étrangement les paroles de Reyer.

Ce n'est peut-être qu'une anecdote, et rien de plus. En tous cas, la chose est très plausible et peut s'expliquer assez bien.

Je laisse la parole à mon anecdotier, collaborateur assez ignoré du *Charivari*, entre 1865 et 1875, Charles Milon.

« ... Le pauvre garçon était mort — suicidé ou non, Méry et bien d'autres soutenaient que non — nous revenions de son enterrement et nous étions tristement deux ou trois amis causant à bâtons rompus chez Dumas.

Méry, le plus sombre de nous tous, ne soufflait mot; il semblait absorbé dans ses regrets; de temps en temps, il hochait la tête comme s'il se fût répondu à lui-même, et, tout à coup, se tournant de notre côté, il nous dit d'un ton décidé :

— Vous ne le croirez pas et cependant plus j'y pense, plus je suis convaincu : le pauvre Gérard n'est mort qu'à cause du sou de mon perroquet.

Nous nous récriâmes, on le pense bien. Qu'était-ce que le sou du perroquet?

— J'en garderai un remords éternel. Il était souvent à court d'argent, vous le savez; quand j'en avais, nous partagions, mais la vie est souvent dure pour nous tous. Il était de reste pressé de rendre, et dès qu'il lui rentrait la moindre chose, il arrivait tout de suite chez ses amis, très embarrassés et très contrariés de son exactitude.

— Et ton perroquet ?

Voici ce que Méry, son maître, me raconta :

Depuis le commencement de sa maladie, Gérard ne gagnait presque rien; aussi se tourmentait-il fort pour ses dettes. Un jour il arriva chez nous avec une longue figure. Il voulait régler, assurait-il, donner tant par mois pour éteindre sa créance. Son ami l'envoya promener; il se fâcha et enfin le prit de si haut que, pour ne pas le blesser, Méry feignit d'accepter sa proposition. Ils réglèrent, hélas! quoi? Le pauvre poète n'avait pour budget que la misère.

Cependant il découvrit un travail, je ne sais lequel, et il apporta pendant quelque temps trois francs par semaine. Le créancier s'arrangeait toujours de façon à les lui rendre d'une manière quelconque. Ce n'était pas facile, car il y veillait de près et il était fier comme un hidalgo.

Un jour, il paraît tout joyeux. Il avait terminé le plan d'un livre sur les *Bouges de Paris*, il commençait à l'écrire, il le vendait et bientôt il serait riche, il pourrait *rendre* et même prêter à ceux qui en auraient besoin. L'illusion dura quelques semaines, puis le découragement vint. Les éditeurs ne voulaient acheter l'ouvrage que terminé, et comment faire d'ici là? Après bien des hésitations, il avoua, comme forcée, la suppression de ses trois francs. Méry plaisanta beaucoup sur cette économie, Gérard s'emporta, il sortit ses fonds :

— Je veux payer, criait-il ; je n'entends pas être traité comme un bohême. Si tu ne trouves pas un moyen de m'acquitter, je me jette à

la rivière, je ne puis pas vivre ainsi méconnu. Cette exaltation effraya son ami. Gérard n'avait pas la tête solide ; déjà, on le savait, il avait frisé la folie. Il fallait donc l'apaiser à tout prix. Il insistait pour donner *un sou* par jour. A ce chiffre, il fût mort insolvable même à cent ans. Un expédient se présenta à l'imagination du créancier, il le saisit.

— Ton sou est extravagant ; tu le comprends bien, mais puisque tu le veux absolument et pour me débarrasser de toi, je passe ma créance à Jacquot ; — il montra son perroquet — il adore les tartelettes, tu lui en apporteras d'excellentes ; je ne lui en achèterai pas et nous serons quittes.

— A dater de ce jour, dit Gérard, tous les matins Jacquot aura sa tartelette, je le jure.

Il en fut ainsi pendant deux mois, on riait de cette redevance, lorsque tout d'un coup elle cessa. Gérard disparut. Méry employa toutes ses grâces, toute son affection pour le rappeler, ce fut en vain. Il finit par répondre :

— Je ne reviendai qu'avec le sou quotidien dans ma poche.

A dater de ce moment, ajouta Méry, il ne songea qu'à terminer son travail. Il courut nuit et jour les tapis francs pour prendre des notes. Nous avons la certitude que la nuit de sa mort il avait passé plusieurs heures dans un affreux endroit où l'on couche à la corde. Nul ne l'en a vu sortir, et le lendemain on l'a trouvé pendu à la fenêtre grillée de la rue de la Vieille-Lanterne. Ses *camarades de lit*, le voyant écrire, l'auront pris pour un mouchard, ils l'auront tué et porté là ensuite, j'en suis convaincu... »

L'histoire est plausible. Voici encore un trait qui vient s'ajouter à la version de l'assassinat.

Une vieille femme, qui fermait les volets d'un bouge, *rue du Pied-de-Bœuf*, à côté de la rue de la *Vieille-Lanterne*, dit à Ludovic Halévy, qui a rapporté la chose dans sa préface de *Sylvie* (éd. Conquet, 1886) : « ... Je l'ai vu encore accroché, hier, le pendu... vous savez... il ne s'est pas pendu, on l'a pendu... Les pieds touchaient... Et il avait son chapeau sur la tête... On n'a jamais vu une chose pareille ! Se pendre avec son chapeau sur la tête ! »

EMILE HENRIOT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Dr Li Ptay : *Le Néant ;* Liptay. » 50

Histoire

Marquis de Castellane : *Hommes et Choses de mon temps ;* Plon. 3 50

Joseph du Bourg : *Les Entrevues des Princes à Frohsdorf. 1873 et 1883 ;* Perrin. 3 50

Hector Fleischmann : *Robespierre et les femmes ;* Albin Michel. 5 »

Emile Garet : *L'Action providentielle*

dans la Révolution française, depuis 1789 jusqu'à nos jours ; Daragon. 5 »

Charles Godard : *Le Conseil général de la Haute-Loire, le Directoire et l'Administration départementale de 1790 à 1800 ;* Champion. 5 »

Léon Sahler : *Princes et princesses en Voyage. Les fils du prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg-Montbéliard aux cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg ;* Champion. 6 »

Littérature

L. Loiseau : *Tacite*, trad. nouvelle. II. *Dialogue sur les Orateurs. Vie d'Agricola. Mœurs des Germains. Histoires ;* Garnier. » »

Philosophie

*** *Notes sur Auguste Comte, par un de ses disciples ;* Crès. 3 50

Poésie

Marcel Azais : *Le Jardin clos ;* Montpellier, Impr. Firmin. 3 50

René Delsporte : *Les Esquisses Ghypriotes ;* Ed. du « Luth Français ». 2 50

Publications d'Art

Urbain Mengin : *Benozzo Gozzoli ;* Plon. 3 50

Romans

Thomas Hardy : *La Bien-Aimée*, trad. de Eve Paul-Marguerite ; Plon. 3 50

Henri Laumônier : *Contes et Croquis tonkinois ;* Hanoï-Haïphong. Impr. d'Extrême-Orient. 3 50

Sciences

James Geikie : *Traité pratique de Géologie*, trad. de Paul Lemoine ; Hermann. » »

John Grand-Carteret : *La Conquête de l'Air par l'Image ;* Libr. des Annales, 3 fasc. 3 »

Théâtre

Charles-Théophile Féret : *Maître François Villon*, 5 actes en prose ; Daragon. 2 »

Achille Richard : *Hercule*, tragédie en 4 actes, en vers ; Ollendorff. 1 »

Voyages

Gaston Grandgeorge : *Toscane et Ombrie ;* Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Originalités princières. — Lectures d'autrefois. — Un concours de composition musicale symphonique. — Le Sottisier universel.

Originalités princières. — Le prince Henri-Frédéric, dernier margrave de Schwedt sur l'Oder, mort en 1788, était un lettré et un amateur de théâtre. Dans sa résidence, qui n'a pas encore aujourd'hui une douzaine de mille habitants, il entretenait une troupe d'acteurs spéciale. Elle devait jouer les meilleures pièces de l'époque. Seulement, un curieux a retrouvé, dans les almanachs du temps, des détails qui montrent la façon dont elle devait aussi accommoder les œuvres des poètes aux goûts très exclusifs du souverain.

Henri-Frédéric ne pouvait supporter qu'un héros de tragédie, qui lui était sympathique, finît mal. Après une représentation des *Brigands*, de Schiller, il fit appeler son régisseur, et avec cette manière de parler à la troisième personne qui est si méprisante et qu'on n'arrive pas à traduire :

« Ecoute, la pièce me plaît ; mais s'*il* la redonne, il faut que Karl Moor obtienne sa grâce et qu'il vive; le vieux aussi. Le Franz, qu'on le laisse dans la tour. »

Le margrave n'aimait pas voir manger sur la scène, peut-être parce que les acteurs de cette époque ne savaient pas bien manger. Le IVe acte des *Chasseurs* d'Iffland commence par un repas. Aussitôt que la toile est levée et que le prince s'en aperçoit, il fait encore appeler le régisseur et s'informe si l'on ne peut supprimer la mangerie. « Non ? Alors supprimez tout le IVe acte. Qu'*il* commence tout de suite avec le Ve. »

Mais il n'était pas ennemi d'une bonne plaisanterie. Dans un certain *Doktor Faust* (qui n'a rien de commun avec celui de Gœthe), l'acteur avait à dire « *Berlucki ! Berlucki !* » chaque fois qu'il s'agissait de conjurer le diable. Un jour qu'il oublie de prononcer l'exorcisme à temps, Henri-Frédéric le lui lance à haute voix de sa loge. Le comique s'incline avec une profonde révérence : « Je remercie très humblement Son Altesse, dont la haute protection a empêché que le diable m'emporte. » Une belle pièce d'or le persuada de s'en féliciter davantage encore.

§

Lectures d'autrefois. — Aux archives de Francfort, on vient de retrouver le *mémorial de foire* du libraire Michael Harder, pour la kermesse de carême de l'an 1569. Il débita au total 5.918 volumes. Les plus demandés étaient le *Livre des sept maîtres sages* et *Schimpf und Ernst* (opprobre et rigueur) de Pauli, dont il vendit, à 11 schilling pièce, 233 et 232 exemplaires. Viennent à la suite : un livre de médecine pratique, le *Manuel d'Apollinaire*, à 26 schillling et demi, vendu 227 fois ; puis les livres populaires, surtout les français : Fortunatus 196, Magelone 176, Mélusine 158, le chevalier Pont 147, le chevalier Gelong 144, Octavianus 135, le récit de Wickram : *le Fil d'or*, 116 fois, Hug Schapler 97, Eulenspiegel 77, Ésope 69 fois. Les légendes allemandes semblent peu recherchées : Barberousse n'est pris que 39 fois, Siegfried 34 ; le *livre des héros* de Siegmund Feyerabend, malgré son bas prix, ne s'enlève qu'à quatre exemplaires. En revanche les *livres de cuisine* à 141.

Et un journal munichois termine en constatant qu'il n'y a pas grand' chose de changé dans les goûts du public allemand depuis ce temps-là.

§

Un concours de composition musicale symphonique est ouvert au titre de la fondation Cressent.

Les compositeurs qui désirent y prendre part ont le choix entre les trois formes suivantes : Symphonie proprement dite; Suite d'orchestre ; Poème symphonique avec soli et chœurs. Sont exclues les œuvres présentant un caractère liturgique et celles qui ne sont pas inédites.

Sont seuls admis à concourir les compositeurs français ou naturalisés tels qui ne sont pas encore lauréats de la fondation Cressent. Ceux qui ont une œuvre de trois actes au moins représentée à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique ne pourront prendre part au concours.

Un jury de sept compositeurs de musique nommés par le ministre des Beaux-Arts décernera soit un prix pour l'ensemble des œuvres déposées,

soit deux prix : l'un attribué à une symphonie proprement dite ou à une suite d'orchestre, l'autre à un poème symphonique avec soli et chœurs. Dans le cas d'un seul prix, l'auteur recevra une prime de 20.000 francs et 1.500 fr. pour frais de copie ; s'il y a deux prix, chaque auteur recevra 10.000 francs, plus 1.500 francs pour frais de copie. Le chef d'orchestre qui jouera la partition couronnée recevra 4.000 fr. pour une symphonie ou une suite d'orchestre et 10.000 francs s'il s'agit d'un poème symphonique avec soli et chœurs. Si le jury n'accorde pas de prix, il pourra décerner une mention avec prime de 5.000 francs ou deux mentions avec primes de 2.500 francs. L'indemnité de 1.500 francs pour frais de copie et les allocations respectives de 4.000 et de 10.000 francs seront attribuées aux auteurs et aux chefs d'orchestre dans les mêmes conditions que pour les œuvres couronnées.

Le programme détaillé du concours sera remis gratuitement aux compositeurs de musique qui en feront la demande au Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts (Bureau des Théâtres), 3, rue de Valois.

§

Le Sottisier universel.

114 KILOMÈTRES A PIED FRANCHIS EN 16 HEURES. — *Bonneville, 3 juillet.* — Ils partirent quatre de Martigny, hier à quatre heures du matin... Ce matin, à huit heures, le premier concurrent est arrivé à Bonneville. — *Le Journal*, 4 juillet.

Ici c'est inouï. Pensez, la sardine coûte trente francs le mille, trois centimes la dizaine. — *Le Matin*, 22 juillet.

Après avoir écouté leurs doléances, l'officier leur répond qu'il veillera à ce que ces faits ne se renouvellent plus, et ajoute qu'il n'est pas impossible que le soldat se soit suicidé lui-même dans un moment de surexcitation. Une enquête s'impose, et, si les faits sont reconnus exacts, des sanctions sont nécessaires. — *Le Matin*, 24 juillet.

M. Paul Fiévet, quatre-vingt-sept ans, est renversé au coin de la rue de Turenne par un camion chargé de 2.000 kilos de marchandises. La voiture lui passe sur les jambes. Il se relève indemne. — *Le Matin*, 19 septembre.

Fort heureusement, le feu se communiqua à son mobilier, et la fumée ne tarda pas à envahir la maison. — *L'Eclair*, 8 août.

... La Rochefoucauld écrivit d'admirables pages sur *l'Education des Filles*. — *Comœdia*, 12 septembre.

Coquilles.

Je pourrai ainsi faire rentrer dans l'administration, le 16 courant, 20 postiers, ainsi dénombrés : 48 agents, 11 dames employées, 9 sous-agents et 12 ouvriers. — *L'Eclair*, 12 août.

Elle avait escaladé des haies, franchi des fesses, durant des jours et des nuits, rôdé à travers des marécages et longé des fondrières. — *Journal de Liège*, 4 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre, 1 fort vol. in-18. 3.50

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18. 3.50

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Études historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18. 3.50

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18. 3.50

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE Humain, trop humain, 2e partie, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. 3.50

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert, Un volume in-18. 3.50

LE GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert, Un volume in-18. 3.50

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. 3.50

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. 3.50

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18. 3.50

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist, traduit par Henri Albert. Un vol. in-18. 3.50

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18. 7.00

ECCE HOMO suivi des POÉSIES, traduit par Henri Albert. 3.50

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série). 1 vol.

MERCVRE DE FRANCE

5e ANNÉE **POESIA** 5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam. — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart Merrill, — Paul Fort. — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria, — Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

Par fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2 fr. 50

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE DU 15 SEPTEMBRE 1909

I. — LA TROISIÈME PUISSANCE (1), par **M. Géza Gardonyi.**

II. — LE DROIT DE L'ENFANT ABANDONNÉ (suite et fin), par **M. Zoltan de Bosnyak**, chef de Section au Ministère Royal de l'Intérieur de Hongrie.

III. — LA PROTECTION DE L'ENFANCE PAR L'ÉTAT ET LE TRAVAIL DES ENFANTS, par **M. Paul de Ruffy**, inspecteur général des asiles d'enfants de l'État.

IV. — LA NOUVELLE UNIVERSITÉ DES SCIENCES TECHNIQUES, par **M. Ladislas Gopcsa**, sous-chef de Section au Ministère Royal des Cultes et de l'Instruction publique de Hongrie.

V. — LES MUSES FRANÇAISES CONTEMPORAINES (1), par **M. Émile Faguet**, de l'Académie française.

VI. — LA CHASSE ET LA SOCIÉTÉ EN FRANCE, par **M. J. Ernest-Charles.**

VII. — LES FEMMES ET LES QUESTIONS MILITAIRES, par **M. Désiré Kollmann**, sous-lieutenant aux Honvéds.

VIII. — CHRONIQUE HONGROISE DU MOIS. — *LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE MÉDECINE. — L'ALCOOLISME EN HONGRIE. — LA CHERTÉ A BUDAPEST. — NAPOLEON DANS LA LITTÉRATURE HONGROISE.*

IX. — LES PROLÉTAIRES (2), pièce de *GRÉGOIRE CSIKY*, traduite du hongrois, par **M. Paul Bert de la Bussière.**

X. — XXVIIe BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDAPEST.

MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR :
PAUL FORT

RÉDACTEUR LITTÉRAIRE :
JULIEN OCHSÉ

MACBETH

PAR

WILLIAM SHAKESPEARE

(*Traduction nouvelle de* MAURICE MAETERLINCK)

HENRI DE RÉGNIER

PAUL MARGUERITTE, STUART MERRILL, J.-E. BLANCHE

MARCEL BOULENGER, IWAN GILKIN, JULIEN OCHSÉ

HUGO VON HOFMANNSTHAL

LOUIS MANDIN, MARIA STAR, GUILLAUME APOLLINAIRE

LOUIS THOMAS, ANDRÉ SALMON : *Étude sur* STUART MERRILL

RENÉ ARCOS, PIERRE TOURNIER, ÉMILE BERNARD

MILOS MARTEN : *Étude sur* ÉMILE BERNARD

ELSA KOEBERLÉ, MAURICE BRETON, L. PAUL THOMAS

GUY-CHARLES CROS, PAUL FORT

Notes par LOUIS MANDIN, JULIEN OCHSÉ, J.-G. PROD'HOMME, T. DE VISAN

TOME XVIII
Cinquième année

JUILLET
AOUT-SEPTEMBRE 1909

ABONNEMENT :
France : 10 fr. ; *Étranger* : 12 fr.

ABONNEMENT DE DEUX ANS :
France : 17 fr. ; *Étranger* : 21 fr.

Les abonnements à « **VERS ET PROSE** » *partent du mois d'Avril.*

15, RUE RACINE, PARIS (VI^e^).

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON D'ÉTÉ (1909)

UNE JOURNÉE EN ANGLETERRE

Jusqu'au 30 Octobre inclus, les Touristes pourront se procurer à la Gare de Paris-Nord et dans les Bureaux de ville de la Compagnie, les 31 Juillet et 14 Août exceptés, des billets d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix très réduits ci-après :

1re classe, **56** fr. **25**. — 2e classe, **34** fr. **35**.
3e classe, **25** fr.

(Non compris le droit de quittance de 0 fr. 10).

Ces billets seront valables à l'aller : Nuit de Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nord à 9 h. 15 soir viâ Calais-Douvres, arrivée à Londres à 5 h. 29 matin.

Retour, Nuit du Dimanche au Lundi, départ de Londres à 9 heures soir, viâ Douvres-Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.

Le Lundi, départ de Londres à 10 heures matin, viâ Folkestone-Boulogne, arrivée à Paris 5 h. 45 soir.

Ces billets ne donnent pas droit aux enregistrements de bagages, ne peuvent être prolongés et ne sont valables que dans les trains ci-dessus.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

PAVILLONS avenue Savaye, 18, 20 et 22, à **Bois-Colombes**. A adjer. Etude de Me VAVASSEUR, not. à Colombes, le Dim. 10 Octobre 1909, 1 h. M. à pr. : **4.000** fr. et **5.000** fr.

Ville de Paris
A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 19 Oct. 1909 **TERRAIN** angle Boul. **Henri-IV** et r. **Jules-Cousin** (anc. caserne du Petit Musc). Sce 507 m. 36. M. à p. **402** fr. le m. S'ad. Mes MAHOT et DELORME, 11, r. Aubert, d. ench.

Ville de Paris (Terrains du champ de Mars)
Adj. séparément s. 1 ench. ch. Not. 19 Octobre 1909.
2 TERRAINS Aven. Ch. Floquet et r. Thomy-Thierry. 1e en bordure du parc, 702 m. M. à p. **220** f. le m. 2e 660 m. M. à p. **180** f. le m. **TERRAIN** angle ave de Suffren et r. du Gén.-Lambert 437 m. 75. M. à p. **155** f. le m. S'ad. not. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, dép. ench.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXPOSITION DE VALENCE

(Espagne)

A l'occasion de l'**Exposition de Valence** (Espagne) et en vue de contribuer au succès de cette Exposition, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec celle du Midi et les chemins de fer espagnols intéressés, se propose de délivrer, à partir du 15 Septembre et jusqu'au 6 Novembre 1909, au départ de la gare de Paris-Quai d'Orsay, des billets spéciaux comportant une réduction de 40 0/0 sur les prix du tarif général et valables par l'un des trois itinéraires suivants :

A. — Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux-St-Jean, Hendaye-Irun, Madrid, La Encina, Valence, à l'aller comme au retour ;

B. — Paris-Quai d'Orsay, Bordeaux-St-Jean, Irun, Madrid, La Encina, Valence, à l'aller, Valence, Tarragone, Cerbère, Narbonne, Montauban, Paris-Quai d'Orsay, au retour ;

C. — Paris-Quai d'Orsay, Montauban, Narbonne, Cerbère-Port-Bou, Tarragone, Valence, à l'aller comme au retour.

Les prix de ces billets seront les suivants :

Parcours	Classes	Itinér. A	Itinér. B	Itinér. C
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
Parcours français	1re classe	110 55	120 40	130 35
	2e classe	74 60	81 75	87 95
	3e classe	48 65	53 05	57 35
		pesetas	pesetas	pesetas
Parcours espagnols	1re classe	103 45	87 80	72 15
	2e classe	77 90	64 50	51 10
	3e classe	46 90	40 85	34 75

Ces billets auront une durée de validité de 30 jours et donneront droit à la franchise habituelle des bagages.

Ceux des séries **A** et **B** concéderont aux porteurs la faculté de s'arrêter à St-Sébastien, Burgos, Médina, l'Escurial et Madrid.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

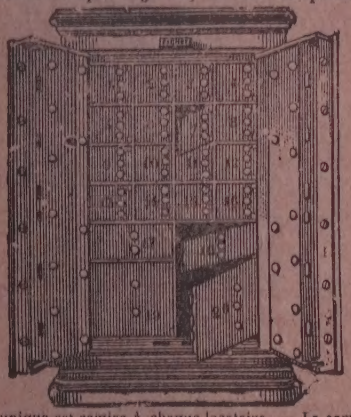
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ECHEANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.